

TEBALDO

OU

LE TRIOMPHE DE LA CHARITÉ

HISTOIRE CORSE

PAR

M^{me} LA C^{sse} DE LA ROCHÈRE

—
2^e ÉDITION



TOURS

A^d MAME ET C^{ie}, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

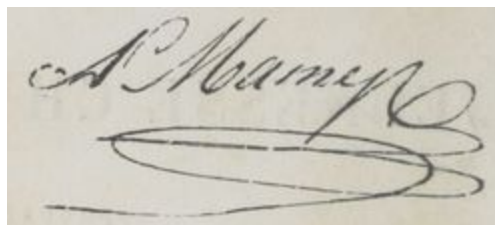
—
1856

P. 149

**BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE
CHRÉTIENNE**

**APPROUVÉE PAR S. ÉM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE
DE TOURS**

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS,

A handwritten signature in dark ink on a light-colored, aged paper. The signature is written in a cursive style, starting with a large, ornate capital 'A' followed by 'Mamey'. Below the name is a long, horizontal, wavy line that ends in a small loop, serving as a decorative flourish or underline.



Je considèrai malgré moi cette figure étrange.

TEBALDO

OU

LE TRIOMPHE DE LA CHARITÉ

HISTOIRE CORSE

PAR

M^{me} LA C^{ss}e DE LA ROCHÈRE

2^e ÉDITION



TOURS

A^d MAME ET C^{ie}, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1856

INTRODUCTION

LES DAMES DE CHARITÉ

La charité, fille du ciel, est ingénieuse à se créer des ressources pour assurer des remèdes à tous les maux, des consolations à toutes les douleurs. C'est elle qui, embrasant de sa divine flamme tant de vierges chrétiennes, les porte à consacrer leur vie au soulagement des malades dans les hôpitaux, et jusque dans les prisons et dans les bagnes ; c'est elle encore qui inspira la pensée de ces associations de Saint-Vincent-de-Paul, des dames de Providence ou de Charité, qui répandent sur les pauvres des bienfaits de tout genre, donnent aux uns la nourriture, à d'autres les vêtements, à tous des secours et de bons conseils.

J'étais intimement liée avec une dame qui faisait depuis longtemps partie d'une de ces œuvres de bienfaisance. Un jour que j'entraï chez elle à l'improviste, je la trouvai assise devant une table, inscrivant sur un registre la liste des objets qu'elle avait été chargée de distribuer dans le courant du mois.

« Comment ! lui dis-je, tout cet énorme cahier pour une comptabilité pareille ?

— Oh ! non, répondit Élise, c'est beaucoup plus d'espace qu'il n'en faudrait.

— Que contient donc de plus votre gros livre ?

— Quelques notes, quelques souvenirs sans ordre et sans suite.

— Voyons, dis-je aussitôt en m'emparant du cahier.

— Vous n'y comprendrez rien, je vous assure.

— N'importe, laissez-moi voir. »

J'ouvris, et je lus au hasard quelques phrases dans le genre de celles-ci :

« Christine, mère de cinq enfants, ayant un
« mari aveugle ; lui trouver de l'ouvrage, et
« placer ses deux filles. »

« Françoise, nouvellement accouchée ; lui
« fournir du bouillon, et chercher une nourrice pour
« son enfant, parce qu'elle n'a pas de lait. »

« En vérité, lui dis-je, tout cela doit donner beaucoup de peine et prendre beaucoup de temps.

— Sans doute, répondit-elle ; mais pourrait-on le mieux employer ?

— Encore y a-t-il des devoirs à remplir dans les familles et envers la société. A moins d'être veuve et sans enfants, ou douée de l'activité merveilleuse que j'admire en vous...

— Croyez-moi, dit-elle en m'interrompant et me serrant la main avec affection, dans quelque position qu'on se trouve, si l'on retranchait les discours superflus, les visites inutiles et tous les plaisirs dangereux, il resterait certainement plusieurs heures chaque semaine à consacrer aux bonnes œuvres ; et quant à la peine dont vous parlez, je vous assure que la jouissance qu'on goûte à faire un peu de bien dédommage au centuple des petites privations qu'on est obligé de s'imposer pour parvenir à ce but. J'ai fréquenté le monde ; j'ai connu ses plaisirs ; mais, soyez-en persuadée, ma chère, le bal le plus délicieux, la fête la plus splendide, ne donnent pas autant de joie que le sourire d'un enfant qu'on a trouvé dans les larmes, que le simple remerciement d'un vieillard auquel on a porté quelque secours. »

Pendant qu'Élise prononçait ces mots avec toute la chaleur d'une conviction profonde, je continuais à feuilleter son registre, et j'y trouvais cette phrase :

« Pierre Ferrand, vieillard presque centenaire
« et couvert de plaies, demeurant au cinquième
« étage dans un grenier qui ne prend jour que
« par une porte étroite donnant sur un corridor.
« Il est urgent de transporter dans un logement
« plus sain ce pauvre homme, que la vieillesse
« et la maladie retiennent sur son grabat. »

« Et vous visitez vous-même tous ces gens-là ?

— Assurément, répondit-elle, pour distribuer nos secours avec discernement suivant le besoin de chacun, et inspirer autant que possible à

ces pauvres gens les pensées pieuses qui seules peuvent porter dans leurs âmes des consolations durables.

— Mais ces plaies, cette misère, tout cela est bien repoussant ; ces bouges infects doivent donner des nausées ; et en sortant de là vous devez être horriblement triste.

— Triste ? quelquefois, dit Élise, lorsque nos secours sont insuffisants pour soulager ceux qui souffrent ; mais quant au dégoût et aux nausées, c'est l'affaire des premiers jours seulement ; et pour notre propre bonheur, même temporel, pour cet amour du bien-être dont on ne se sèvre qu'avec tant d'efforts, il y a certainement beaucoup à gagner à visiter les malheureux.

— Comment l'entendez-vous ? lui dis-je avec un peu de surprise.

Écoutez-moi, répondit-elle ; lorsque je vais voir les riches dans leurs hôtels superbes, que j'admire la magnificence de leurs trumeaux dorés et de leurs tentures de soie, que je contemple d'un œil curieux ces élégantes inutilités, ces mille petits chefs-d'œuvre d'industrie qui ornent maintenant toutes les consoles, qui encombrant toutes les tables ; sans éprouver les tourments de l'envie, sentiment dont je suis heureusement incapable, je trouve en rentrant chez moi mon appartement bien modeste et mes meubles passés de mode ; mais lorsque je reviens de faire ma tournée de la semaine chez les pauvres du quartier, mes rideaux de mousseline, mes fauteuils de velours d'Utrecht, ma pendule un peu gothique, tout ce qui m'entoure me paraît d'une magnificence merveilleuse ; j'ai presque honte du luxe de mon mobilier et de mon costume ; je remercie le Seigneur d'avoir été si généreux à mon égard, et je le prie d'avoir pitié de ceux qui manquent du nécessaire.

— Je vous comprends, lui dis-je ; mais ne vous arrive-t-il jamais d'obliger des ingrats et de voir votre œuvre décriée par ceux mêmes que vous avez secourus ?

— Souvent, répondit-elle, car il y a des pauvres qui sont bien exigeants, et lorsque nous ne pouvons leur donner tout ce qu'ils espéraient, ils murmurent et se plaignent mal à propos ; mais nous nous rappelons alors que c'est Jésus-Christ que nous secourons dans la personne des malheureux, et que les récompenses que nous ne recevrons pas sur la terre ne nous manqueront point dans le ciel. »

Elle fit encore d'autres réflexions que je ne compris qu'imparfaitement, distraite que j'étais par une note qui venait de tomber sous ma main.

« Voyage à Brando, l'étrangère et ses trois enfants
« dans une étable. » Puis des mots illisibles, et plus bas : « Chercher tout de suite une
« nourrice pour le nouveau-né, penser à l'enterrement
« et aux démarches à faire pour découvrir
« la famille. »

« Voilà une note singulière, lui dis-je en désignant du doigt sur le gros livre celle qui piquait ma curiosité.

— Ah ! dit Élise, elle a été écrite à Bastia, et elle réveille en mon âme des souvenirs terribles et touchants à la fois, une tragédie corse, toute une histoire de vendetta enfin¹.

— Une histoire de vendetta ! racontez-la-moi, ma chère amie.

— Je le veux bien ; car elle me paraît propre à inspirer de bons sentiments et à prouver les avantages d'une éducation religieuse, tout en faisant connaître les mœurs et les coutumes d'un pays très-intéressant sous beaucoup de rapports, et cependant très-peu visité des touristes de nos jours ; je m'étendrai dans ce double but sur beaucoup de circonstances qu'on pourrait, à la rigueur, retrancher de ce récit. La première partie de ce que je vais vous apprendre s'est passée sous mes yeux, et je tiens le reste de bonne source. »

Élise prit dans le tiroir de sa table un gros tricot de laine blanche, un gilet pour un de ses pauvres, sans doute ; je me mis de même au travail, et elle me fit le récit suivant, que j'écoutai avec attention, car elle contait à ravir.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LES ORPHELINS

Je n'étais à Bastia que depuis peu de temps, lorsque M^{me} la baronne ***², cet ange de vertu dont je vous ai parlé si souvent, forma le projet d'y établir une association de dames pour soulager les pauvres dans leurs souffrances physiques et morales, tout en cherchant à détruire la principale cause de leur misère, l'oisiveté, cette grande plaie de la population corse. Dans ce but, on devait offrir de l'ouvrage à tous les indigents que l'âge ou la maladie ne rendait pas impropres au travail, et mettre en usage pour le leur faire accepter tous les moyens de persuasion possibles ; car, il faut bien l'avouer, quelque considérable que fût le salaire qu'on promettait, cette dernière partie de notre tâche était la plus difficile à remplir.

L'établissement d'une semblable association dans un pays tel que la Corse ne pouvait manquer de rencontrer de grands obstacles ; l'ardente charité de la baronne les surmonta tous, et dès le premier mois notre société ne comptait pas moins de soixante dames, tant de l'île que de la France continentale, présidées par le curé de la paroisse.

Une loterie tirée dans les salons de M^{me} D*** nous procura les premiers fonds ; la ville fut divisée en six parties ; douze dames, deux par quartier, furent nommées pour visiter les pauvres dans leur domicile, et je fus du nombre.

Tous les mois nous nous réunissions pour entendre la messe, et nous rendions ensuite compte de nos travaux et de nos dépenses à la société.

J'avais pour compagne de mes courses une vénérable veuve qui, suivant le touchant usage de la Corse, n'avait ni quitté ses vêtements de deuil, ni paru dans aucune assemblée mondaine depuis plus de trente ans qu'elle avait perdu son mari³. Un jour que nous revenions d'accomplir notre tâche

et que nous arrivions sur la place Saint-Nicolas, une jeune fille d'une quinzaine d'années, grande, svelte, gracieuse comme la plupart des femmes du Cap, s'approcha de la signora Petruchi, et lui adressa la parole dans le dialecte corse ; je fis quelques pas en avant pour ne point gêner leur entretien ; mais la veuve me rejoignit bientôt.

« Mon Dieu ! me dit-elle en traduisant en mauvais français ce que lui avait appris la jeune fille, une pauvre femme dont le mari vient d'être assassiné se meurt de besoin, elle et ses enfants, dans une étable sur la route de Brando, un peu avant la Madonna-della-Vesina, où on leur a donné l'hospitalité la nuit dernière ; on craint qu'ils ne succombent bientôt.

— Courons à leur secours, lui dis-je en m'élançant sur la route.

— C'est beaucoup trop loin pour moi, » répondit la signora en m'arrêtant par le bras. Elle n'était plus jeune ; et, habituée dès son enfance à cette vie casanière des dames de Bastia qui les rend incapables de faire à pied une longue course, elle me dit : « Après tout, qu'irions-nous faire à la Vesina ? les pauvres de la ville sont déjà si nombreux que notre œuvre ne peut y suffire ; d'ailleurs la femme en question est étrangère, dit-on, Génoise sans doute. » Et elle appuya sur ce mot avec ce ton de mépris haineux des enfants de la Corse pour la nation génoise, dont le joug de fer les accabla si longtemps.

« Génoise ou non, qu'importe puisqu'elle se meurt, dites-vous ? Mais vous avez raison de croire que nous ne pouvons détourner au profit de cette malheureuse femme les fonds qui nous sont confiés pour les pauvres du quartier Saint-Nicolas ; je vais donc trouver la baronne...

— C'est une bonne idée, interrompit la veuve ; présentez-lui mes humbles respects ; nous sommes fort heureux de l'avoir dans le pays, elle y fait tant de bien ! Adieu donc, carissima, ajouta la signora Petruchi en me tendant la main, je vais faire la sieste, car je n'en puis plus de fatigue. »

Je traversai presque en courant la place alors déserte, et, prenant le chemin qui existe entre la mer et la caserne, j'arrivai par le jardin jusqu'à la porte vitrée d'une galerie que la femme de chambre m'ouvrit aussitôt ; et, sans donner à cette fille le temps de m'annoncer, j'allai frapper à la porte de la chambre de M^{me} D***.

« Entrez, » dit-elle de sa voix douce.

Elle était assise devant une table à ouvrage, ajustant avec une patience infinie de petits morceaux d'indienne dont elle confectionnait des bégains et des brassières pour les enfants pauvres de Bastia ; c'était son occupation

favorite. Elle continua à tirer l'aiguille avec l'ardeur d'une ouvrière qui attendrait pour vivre le prix de son travail.

M^{me} D*** n'était déjà plus de la première jeunesse ; mais elle avait des traits fins et délicats, des yeux pleins de douceur, une taille élégante et majestueuse, la démarche imposante et gracieuse à la fois, et toutes ces qualités physiques donnaient à peine une idée de la beauté de son âme.

Je lui racontai brièvement le sujet de ma visite matinale.

« Il faut secourir cette pauvre femme ! s'écria-t-elle aussitôt en repoussant sa table à ouvrage ; et, tirant le cordon de la sonnette : Ma voiture et mes chevaux à l'instant même, dit-elle au domestique qui se présenta. Ma chère Élise, serez-vous assez bonne pour m'accompagner ? pourvu toutefois que vos enfants puissent se passer de vous pendant quelques heures, et que votre mari ne soit point contrarié de cette absence, reprit-elle ; car sa piété éclairée ne lui permettait pas de conseiller même une bonne action au détriment d'un devoir de famille.

— Je n'ai rien qui me retienne dans ce moment, lui dis-je, et j'en suis bien aise.

— Je vais donc faire prévenir chez vous, » reprit la baronne tout en se coiffant à la hâte d'un chapeau aussi simple que le reste de son costume : aucune femme n'attachait moins d'importance à sa toilette.

Elle ouvrit ensuite une grande armoire, en tira un paquet de linge et des vêtements d'enfant.

« Voilà qui pourra nous être utile, » dit-elle.

Les chevaux étaient attelés, nous montâmes en voiture. C'était par une de ces journées accablantes où les animaux mêmes semblent perdre leur ardeur au souffle énervant du sirocco⁴ ; nous avançons lentement ; dans la rue et sur la place une troupe de paresseux perdaient leur temps dans une oisiveté complète, ils dormaient pour la plupart, nonchalamment étendus à l'ombre des murs.

« Voyez, me dit M^{me} D***, si nous n'avons pas besoin de faire tous nos efforts pour leur inspirer le goût du travail ; un grand nombre de ces malheureux mendient le pain qu'ils pourraient gagner si aisément ; du reste, ajouta-t-elle, ce n'est pas la faute de ces pauvres gens, ils n'en savent pas davantage, c'est à nous à le leur apprendre. »

Un des traits distinctifs du caractère de la baronne était une indulgence si parfaite, que, tout en blâmant le vice, elle trouvait toujours une excuse pour atténuer les torts du coupable.

Nous primes la grande route de Pietranera, qui longe les bords de la mer, tantôt s'en approchant si près, que les vagues baignent, pour ainsi dire, le bord du chemin, tantôt laissant dans l'intervalle des bosquets d'oliviers, des buissons de grenadiers et de myrtes.

« Presse donc tes chevaux, Pierre, cria la baronne à son cocher. Quand je pense à la détresse où se trouve cette femme, me dit-elle, je ne puis me résigner à aller si lentement. »

Je partageais son impatience. Une vue magnifique se déroulait cependant à nos regards, c'était la mer, alors furieuse et repoussée vers la terre par le sirocco, contrastant avec la riante verdure des collines qui étaient à notre gauche ; mais je connaissais déjà toute la beauté de ce paysage, car le chemin de Brando ⁵, large et uni comme la plus belle route de France, pittoresque comme le parc le plus délicieux, était ma promenade favorite ; d'ailleurs le sort de l'étrangère m'intéressait trop vivement pour me permettre d'admirer les beautés de la nature.

« Enfin nous voici à la rotonde des Templiers ! » m'écriai-je en apercevant le joli pavillon et la terrasse suspendue au-dessus de la mer, qu'on assure avoir appartenu jadis à cet ordre célèbre.

Quelques maigres brebis à l'aspect sauvage, au poil noir et grossier, broutaient les herbes aromatiques qui croissent seules sur l'antique domaine des chevaliers du Temple ; leur berger, étendu sous un olivier centenaire, chantait sur un ton monotone un de ces lamento interminables qui ne comptent pas moins de soixante à quatre-vingts couplets ⁶.

« Peut-être nous indiquerait-il la maison où l'on a recueilli cette malheureuse famille ? » dis-je à la baronne.

Elle fit arrêter la voiture, et interrogea elle-même le berger.

« C'est là-bas dans ce logis, un peu avant le village, répondit-il. Il y a du sang dans cette affaire ; j'ai vu la femme, seriez-vous sa parente ? Du reste, vous arriveriez plus tôt en laissant la voiture pour prendre le sentier à gauche. Voulez-vous que je vous y conduise ? »

Nous mîmes pied à terre ; il plaça son fusil sur son épaule, et marcha devant nous sans se mettre en peine de son troupeau, qu'il laissait sous la garde de son chien.

Nous eûmes quelque peine à le suivre sur la colline au milieu des bruyères et des buissons ; mais au bout de dix minutes nous arrivions dans une chétive cabane à moitié ruinée. Un spectacle déchirant s'offrit alors à nos regards : sur le fumier d'une étable ouverte à toutes les intempéries des

saisons, une pauvre mère venait de mettre au monde son dernier enfant, frêle créature qui criait dans le tablier d'une pauvre vieille femme, la propriétaire de la chaumière. A côté d'elle, une petite fille d'une dizaine d'années, blottie dans la paille, grelottait du frisson de la fièvre intermittente ; un jeune garçon de treize à quatorze ans demeurait immobile à genoux près de sa mère, qu'il contemplait dans un muet effroi.

La pauvre jeune femme était si pâle, que nous l'aurions prise pour une morte, sans le bruit rauque de la respiration qui s'échappait avec effort de sa poitrine oppressée.

« Dieu vous bénisse pour avoir amené les signeras ! dit la vieille Corse au berger ; car je n'ai pas un seul drapeau pour envelopper cette pauvre innocente qui vient de naître. »

Je pris des mains du domestique le paquet de linge qu'il apportait, et je me mis en devoir d'emmailloter le nouveau-né ; la baronne s'approcha de la mère.

« Comment vous trouvez-vous ? » lui dit-elle en italien.

La pauvre femme ouvrit les yeux, et les referma aussitôt en s'écriant : « Antonio, mon Antonio !

— Sois tranquille, mère, il sera vengé. » murmura le jeune Corse en serrant la main déjà froide qu'il tenait entre les siennes.

Ces paroles me firent tressaillir ; je considérai l'enfant ; ses traits étaient aussi doux que réguliers, et il n'avait rien de farouche dans le regard.

« Mon Dieu ! je la trouve bien malade, me dit la baronne à voix basse.

— Envoyez chercher le médecin, répondis-je.

— Et l'abbé Durand, » ajouta-t-elle en s'adressant au domestique, qui partit aussitôt ; puis elle pria le berger d'aller querir du bouillon à l'auberge la plus voisine. Pendant ce temps nous empruntâmes à la vieille Margarita la paillasse et le coussin qui formaient sa propre couche, et nous y établîmes la malade.

C'était une femme d'une trentaine d'années seulement, d'une figure douce et intéressante ; ses longs cheveux, d'un blond cendré, tombaient en désordre sur ses épaules. Tout était contraste dans son costume ; sa robe, toute souillée et déchirée en plusieurs endroits, était d'une belle étoffe de gros de Naples noir ; des brodequins percés serraient ses pieds meurtris ; un lambeau de châle aux vives couleurs était drapé autour de sa taille, et ce châle était en cachemire. Quelle était cette femme, qui paraissait étrangère

au pays ? L'état dans lequel nous la voyions ne nous permettait pas de l'interroger.

Le berger arriva bientôt ; le bouillon qu'il apportait rendit quelques forces à la malade, qui nous remercia d'un regard ; nous lui présentâmes le nouveau-né.

« Pauvre enfant !... s'écria-t-elle en l'embrassant avec tendresse, jamais tu ne connaîtras ton père !... »

La malheureuse femme versa un torrent de larmes.

« Je lui en servirai, et à Clarita aussi, » dit le jeune garçon d'un ton grave, qui ne paraissait pas naturel à son âge.

« Tebaldo, mon fils bien-aimé !... » dit la mère.

Elle l'attira vers lui et le baisa au front, puis frissonnant d'une manière convulsive : « Ils te tueront aussi ! s'écria-t-elle ; oh ! partons, partons tout de suite ; retournons dans ma Touraine chérie ; là du moins, à l'abri des balles d'un assassin... Mais lui ! lui n'y viendra jamais !... Lui ! je ne le verrai plus !... » Et elle pleura de nouveau.

Nous pleurions aussi, la baronne et moi.

« Pauvre dame ! dis-je enfin, c'est dans le sein de Dieu que vous retrouverez un jour celui que vous regrettez.

— Ah ! oui, dit-elle, c'est là tout mon espoir. » Puis, après un moment de silence, montrant les enfants que nous avions groupés autour de sa couche pour offrir à la pauvre mère la seule consolation qui lui restât sur la terre : « Mais eux... que deviendront-ils ? car je vais mourir, je sens bien que je vais mourir !...

— Ne parle pas ainsi, mère, dit la petite fille en tremblant de tous ses membres, nous sommes déjà bien assez malheureux !

— Oh ! que n'ai-je encore mes parents ! reprit la malade, ils auraient soin de ces pauvres orphelins ; car, s'ils restent ici, ils mourront comme leur père... Écoute, mon Tebaldo, ajouta-t-elle d'une voix qui s'affaiblissait par degrés, tu dois être élevé sur le continent, puisque ton père y avait consenti ; eh bien ! restes-y toute ta vie, ne mets plus le pied dans cette île fatale ; en travaillant on vit partout, et tu ne manques ni de courage ni d'activité ; quelque jour, quand tes sœurs auront perdu leur bisaïeule, tu les feras venir près de toi ; elles aussi seront plus heureuses là-bas, mon pays est si beau ! »

Dans ce moment l'abbé Durand et le docteur entrèrent dans l'étable ; celui-ci tâta le poulx de la malade, et fit une grimace expressive que nous ne

comprîmes que trop.

« Peut-on transporter madame jusque chez moi ? demanda la baronne.

— Impossible, répondit-il tout bas ; elle n'a pas deux heures à vivre. »

Nous nous regardâmes douloureusement ; le sort de cette pauvre mère nous avait vivement touchées. Le prêtre, qui était continental comme nous, s'approcha d'elle à son tour.

« Madame, lui dit-il, de quelque nature que soient vos souffrances, les secours de la religion peuvent les adoucir. »

Elle le regarda d'un air résigné ; elle avait tout compris.

« C'est le Ciel qui vous envoie, mon père, dit-elle ; je désire vivement de me confesser. »

Nous nous retirâmes dans l'espèce de chenil qui servait de chambre à coucher à la vieille Corse, emmenant avec nous le docteur et Clarita, que la fièvre accablait ; quant à Tebaldo, il ne voulut point s'éloigner malgré nos instances, et demeura à genoux sur le seuil de la porte. Pas une larme ne coulait de ses yeux ; mais sa douleur concentrée et l'expression de son visage faisaient mal à voir.

Au bout d'un quart d'heure le bon abbé nous rappela ; Tebaldo fut le premier à se rapprocher de sa mère.

« Ma fille, dit le digne prêtre, répétez devant vos enfants que vous pardonnez à l'assassin.

— Je lui pardonne, dit-elle en faisant effort pour élever la voix et baiser le crucifix que l'abbé lui présentait.

— Mais moi, je ne pardonnerai jamais au meurtrier de mon père, » dit Tebaldo, si bas, que seule je l'entendis.

Je regardai de nouveau le jeune homme ; ses traits enfantins contrastaient si étrangement avec ses paroles, que je ne pus croire qu'elles annonçassent une résolution durable.

L'abbé Durand était parti pour aller chercher le saint viatique, un grand silence régnait autour de la couche ; la malade priait à voix basse, ses yeux étaient fermés, et toute sa physionomie exprimait une pieuse résignation. Tout à coup la petite fille qui venait de naître, et que Margarita tenait sur ses genoux, poussa un faible cri ; la mère se remit sur son séant avec plus de force qu'il ne semblait lui en rester encore ; elle fit un geste comme pour détacher sa robe et donner le sein à son enfant ; puis, laissant tomber sa tête sur son chevet avec un accablement douloureux :

« Celle-là, dit-elle, je ne la nourrirai pas de mon lait ; une inconnue lui donnera le sein... qui sait si l'on en aura bien soin ? »

Elle pleura amèrement ; puis, voyant revenir le prêtre qui portait le saint viatique, elle leva les yeux au ciel en s'écriant : « Dieu si bon qui venez à moi, que votre volonté soit faite ! Servez de père à mes enfants lorsque j'aurai cessé de vivre. »

Nous tombâmes à genoux ; elle communia avec une piété édifiante, embrassa ses enfants, nous remercia de nos soins en nous recommandant de prier pour le repos de l'âme de son mari et de la sienne ; puis elle tomba dans une espèce de sommeil paisible. Mais une sueur froide mouillait son front ; bientôt sa poitrine s'oppressa, elle prononça encore une fois le nom d'Antonio baisa le crucifix qu'elle tenait entre ses mains ; puis le râle, terrible avant-coureur de la mort, commença à se faire entendre ; le prêtre récita alors les prières des agonisants, nous lui répondîmes en versant des larmes ; mais, avant qu'il eût terminé , la pauvre créature avait fini de souffrir.

Tebaldo s'imagina d'abord que sa mère s'était endormie de nouveau ; d'un ton d'autorité il imposa silence à la petite fille, qui demandait à boire, et, posant son doigt sur sa bouche, il nous fit signe de ne faire aucun bruit. L'erreur du pauvre enfant nous déchirait l'âme ; lorsque nous lui eûmes fait comprendre l'affreuse vérité, il poussa un cri terrible, et, se jetant sur le corps de sa mère, il l'embrassa à plusieurs reprises ; mais la force de sa douleur lui fit perdre connaissance. Le domestique le prit alors dans ses bras et l'emporta jusqu'à la voiture ; on plaça un cierge bénit près de la couche mortuaire, et Margarita et le berger se chargèrent de veiller près du corps. Je pris le nouveau-né dans mes bras, et le docteur emporta la petite fille malade, qui pleurait à fendre l'âme ; nous rejoignîmes ainsi la voiture, où nous montâmes, la baronne et moi, avec les trois enfants ; l'abbé Durand et le docteur firent la route à pied. Il était déjà nuit, un rayon de la lune éclairait de sa lumière le pâle visage de Tebaldo, qui, revenu de son évanouissement, demeurait plongé dans une morne stupeur ; nous n'eûmes pas le courage de prononcer une seule parole jusqu'à Bastia. J'habitais sur la place ; en passant devant ma demeure, M^{me} D*** insista beaucoup pour me faire rentrer chez moi.

« Votre mari serait en peine, me dit-elle, et peut-être mécontent ; demain nous nous concerterons pour savoir ce qui nous reste à faire. »

Je lui remis la petite créature, qui dormait paisiblement, et je montai dans ma chambre, l'esprit tristement rempli de la scène dont je venais d'être témoin.



CHAPITRE II

LES CORSES

Le lendemain matin, je me rendis, chez la baronne ; elle tenait sur ses genoux la petite fille née de la veille, et elle lui faisait avaler quelques gouttes de lait.

« Je vous remercie de votre empressement, me dit-elle ; connaîtriez-vous quelque bonne nourrice disponible ? il en faudrait une tout de suite.

— J'ai votre affaire, lui dis-je : une jeune femme bien pauvre, mais honnête et robuste ; qui vient de perdre son enfant, et dont le mari, embarqué comme matelot, ne doit revenir que dans un an ou deux.

— Eh bien ! cela nous convient à merveille ; indiquez-moi sa demeure, je vais l'envoyer prévenir. Hier au soir l'abbé Durand a baptisé cette pauvre petite, qui paraît bien faible ; le docteur assure qu'elle est née avant terme.

— Et Tebaldo ? lui dis-je.

— Ma femme de chambre l'a veillé ; il a eu la fièvre et le délire toute la nuit, mais il est plus calme maintenant. Voulez-vous le voir ? »

J'acceptai volontiers, car le pauvre orphelin m'intéressait vivement ; nous entrâmes dans la chambre où il était couché.

« Me reconnaissez-vous ? » lui dis-je en m'approchant.

Il me fit un signe affirmatif, mais il garda le silence ; son front était brûlant, et ses grands yeux noirs brillaient d'un feu fébrile.

« Dans l'état où il se trouve il ne faut lui adresser aucune question, me dit la baronne, et cependant il serait bien utile de connaître au moins son nom de famille et celui du village qu'ils habitaient, ainsi que le lieu où le père a été assassiné, pour mettre la justice sur les traces du coupable.

— Sa jeune sœur pourra nous donner ces renseignements,

— Vous avez raison, me répondit-elle ; passons dans mon cabinet, où je lui ai fait dresser un lit de sangle ; elle aussi a la fièvre, mais non pas le délire ; le docteur doit lui administrer de la quinine. »

La petite fille nous dit se nommer Clarita Loncini. Elle était née à Piovola ⁷, où demeuraient encore sa bisaïeule et sa tante ; mais elle ne put nous apprendre dans quel endroit son pauvre père avait été tué ; elle se rappelait seulement que c'était au milieu du jour, dans un maquis ⁸ où ils se reposaient tous ensemble en attendant la fraîcheur pour continuer leur route. Elle dormait quand les cris de sa mère la réveillèrent en sursaut ; un spectacle affreux s'offrit alors à ses regards ; le père était étendu sur l'herbe tout baigné de sang, la jeune femme l'appelait à grands cris en le suppliant de lui répondre ; mais il était mort. Un bruit de chevaux et un second coup de fusil se firent entendre ; M^{me} Loncini s'enfuit à pied, entraînant ses enfants avec elle ; ils se perdirent dans le maquis et marchèrent une partie de la nuit, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'étable où ils s'étaient arrêtés accablés de fatigue. Clarita frissonnait encore en nous racontant cette sanglante aventure ; nous la caressâmes tendrement en pleurant avec elle ; c'était une jolie petite fille malgré son air maladif.

La nourrice arriva, nous fîmes nos conditions et nous lui remîmes l'enfant ; puis la baronne écrivit au maire de Piovola pour qu'il informât avec ménagement la famille Loncini de la double perte qu'elle venait de faire. On fit partir un détachement de voltigeurs corses ⁹ pour chercher le cadavre d'Antonio Loncini, et arrêter le meurtrier, s'il était possible de le découvrir. Le récit de la petite fille nous faisait penser que c'était au delà de Furiani ¹⁰ que le crime avait été commis. Nous nous occupâmes ensuite de l'enterrement de la pauvre mère, dont l'abbé Durand voulut bien se charger.

Le lendemain, après avoir entendu la messe, je retournai bien vite à l'hôtel de la baronne ; elle était dans son jardin, je courus l'y rejoindre.

« Tebaldo va mieux, me dit-elle du plus loin qu'elle m'aperçut ; il a pris un peu de bouillon hier au soir, et il a dormi paisiblement toute la nuit.

— Allons, voilà qui va bien. Elles voltigeurs, ont-ils découvert quelque chose ?

— Ils ont vu un coin de terre imprégné de sang dans un maquis à quatre lieues de Bastia ; ils ont aussi amené un cheval et apporté une valise que Clarita a reconnus comme appartenant à son père. Quant au cadavre, il n'a pas été retrouvé.

— Peut-être Antonio n'est-il pas mort, m'écriai-je ; quel bonheur pour ces enfants s'ils retrouvaient leur père ! »

La baronne secoua la tête.

« Il ne faut pas nous y attendre, dit-elle avec tristesse. Dans tous les cas, n'en parlons point à Tebaldo, de peur de lui donner une espérance trompeuse. »

Le temps était magnifique ; nous fîmes quelques tours dans le grand jardin, tout entouré d'une haie d'aloès aux longues épines ; l'air était embaumé du parfum des orangers et des citronniers en fleur. Nous nous arrê tâmes sur la Serrasse à regarder la mer, alors paisible et transparente, sur laquelle glissaient les barques des patrons revenant de la pêche. Neuf heures sonnèrent à la grande horloge, et un bateau à vapeur fila rapidement devant nous, laissant après lui sur les ondes un grand sillon d'écume, et dans les airs une colonne de fumée qui disparurent en un instant.

« Voilà l'image du bonheur de ce monde, me dit M^{me} D***.

— Ou plutôt de ses gloires, » lui répondis-je.

Dans ce moment, un soupir étouffé se fit entendre près de nous ; c'était Tebaldo qui nous avait rejointes au jardin.

« Qu'avez-vous, mon pauvre enfant ? demanda la baronne,

— Oh ! Madame, ce bateau n'est-il pas celui qui part toutes les semaines pour la France ?

— Oui, mon ami.

— Il devait nous y conduire ; si le malheur ne nous avait pas frappés, nous serions là dedans tous ensemble... Ma pauvre mère, qui désirait tant ce jour du départ !... »

Il tomba sur ses genoux, et il pleura ; c'étaient les premières larmes qu'il versait depuis la terrible catastrophe ; nous les laissâmes couler sans l'interrompre, car nous sentions qu'elles soulageaient son cœur.

« Mon pauvre enfant, dit enfin M^{me} D***, imitez votre bonne mère : du courage et de la résignation ; priez Dieu, mon enfant ; il ne nous abandonne jamais, lui, lorsque nous l'invoquons avec confiance.

— Et dire que trois jours plus tard nous étions à l'abri de leurs coups ! reprit Tebalbo en poursuivant sa pensée.

— Votre père savait-il qu'il courait un grand danger ? demandâmes-nous au jeune garçon en le faisant asseoir sur un banc.

— Non, répondit l'enfant ; nous croyions n'avoir rien à craindre depuis sept ans que les Fabiano avaient quitté l'île, et nous n'avions pas entendu dire qu'ils dussent y revenir.

— Qu'est-ce que les Fabiano ? lui demandai-je.

— Les ennemis de ma famille depuis plus d'un siècle. Il y a beaucoup de sang entre nous, ils ont tué plus de dix des nôtres ; mais nous n'avons pas été en reste, ajouta-t-il avec une espèce d'orgueil sauvage. Je n'avais que six ans lorsqu'il s'assiégerent notre maison ; je m'en souviens comme si c'était hier, je portais les cartouches à mon père, ma pauvre mère s'était évanouie ; mais Annunciata fit le coup de feu comme un homme ; c'est une femme de courage que ma tante Annunciata. Notre maison est bien fortifiée, il y a des grilles de fer partout ; cependant, quand nos bergers arrivèrent pour nous secourir, il était bien temps, car déjà nous commencions à manquer de cartouches.

— Quelles mœurs ! mon Dieu, quelles mœurs ! » s'écria la baronne.

Tebaldo la regarda d'un air étonné.

« Vous parlez comme ma mère, dit-il ; elle gémissait toujours sur nos usages, qu'elle traitait de barbares. Annunciata prétendait que sa bellesœur n'avait pas plus de courage qu'une biche ; mais ma pauvre mère était si douce et si bonne, que tout le monde l'aimait.

— Travaillez à lui ressembler, Tebaldo. Mais qu'alliez-vous faire sur le continent ?

— Mes études, Madame ; mon père devait me laisser au collège après que nous aurions vu ma tante Folmont, une parente de ma mère, la seule qui lui restât. Nous ne devions faire le voyage qu'au printemps prochain ; mais ma tante fit écrire qu'elle était bien malade, et ma mère voulut partir tout de suite. »

Une messe sonna à la paroisse, la baronne engagea Tebaldo à aller l'entendre.

« Le valet de chambre vous conduira, lui dit-elle ; priez bien le bon Dieu pour votre père et votre mère c'est maintenant tout ce qu'il vous reste à faire pour eux.

— Non pas tout, répondit Tebaldo en s'éloignant.

— L'avez-vous entendu ? dis-je à mon amie.

— Hélas ! oui, me répondit-elle ; un vague désir de vengeance trouble déjà ce jeune cœur ; je l'ai observé tout hier, il n'y a d'espoir de salut pour lui que dans une éducation vraiment chrétienne ; autrement, un jour ou l'autre, ses mains se souilleront de sang. Il est orgueilleux, violent et vindicatif comme tous ceux de sa race ; il a aussi toutes les grandes qualités du caractère national, le courage, l'amour de la famille et de la patrie, la conscience de sa propre dignité : oh ! c'est bien là le véritable Corse.

— Oui, le Corse des montagnes, » dit le docteur Saludo, qui arrivait derrière nous.

Nous nous retournâmes à sa voix.

« Tous les Corses ne se ressemblent-ils pas ? » lui dis-je avec un peu de malice ; il était de Bastia, et j'aimais à le taquiner.

« Non, trois fois non, Madame ; leurs coutumes et leurs mœurs sont aussi variées que les parties du territoire qu'ils habitent. Les Bastièses, par exemple, et les habitants de toutes les villes du littoral, les paysans même de la Balagne ¹¹, du Nebbio ¹² ou du cap Corse, cette partie de l'île la plus laborieuse et la plus rapprochée de la civilisation, ressemblent-ils, croyez-vous, aux montagnards de Sartène, d'Ajaccio ou de Corte ? Les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Sarrasins, les Aragonais, les Pisans, les Génois, les Anglais, les Français, ont tour à tour possédé la Corse ; chacune de ces nations a imprimé le sceau de son passage sur les populations indigènes.

— Mais, lui dis-je, pourquoi, sur une surface si peu étendue, toutes ces différences de mœurs et de coutumes ne se sont-elles pas fondues peu à peu, comme cela est arrivé en France, en Angleterre et ailleurs ?

— Mon Dieu ! cela s'explique aisément : la Corse n'est guère qu'une chaîne de montagnes qui s'étend du cap Corse à celui de Bonifacio dans toute la longueur de l'île ; ces montagnes, entrecoupées de gorges sauvages, de vallées étroites, n'ont offert jusqu'à ce jour que peu de moyens de communication. Point de rivières navigables, point de routes tracées ; celles de Bastia à Ajaccio et à Saint-Florent sont les seules qui permettent de voyager en voiture, et encore n'existent-elles que depuis une cinquantaine d'années ; partout ailleurs il faut aller à cheval à travers les rochers et les maquis, au risque de se casser le cou. Ces difficultés, jointes à l'insouciance naturelle au Corse pour tout ce qui ne le touche pas directement, rendent étrangères entre elles des populations qui ne sont séparées que par une simple colline ; beaucoup d'habitants de la montagne ne sont jamais descendus dans la plaine ; beaucoup de campagnards meurent sans avoir mis le pied dans l'intérieur de nos villes.

— Expliquez-moi donc aussi, lui dis-je, cet amour de la vengeance commun à tous les Corses et qui est le cachet distinctif de leur caractère. Depuis le peu de temps que je suis à Bastia, la ville la plus civilisée de toute l'île, trois meurtres ont été commis dans le quartier même que j'habite : cela n'est-il pas déplorable, dites, docteur ?

— J'en gémis avec vous, Madame, et avec tout ce que la Corse renferme de gens sages et éclairés, et ils sont en grand nombre ; mais espérons ; la jeune génération, élevée sur le continent, s'y défait de ses inclinations farouches ; les militaires, qui, dans vos armées, où ils se recommandent par leur bravoure et par tant d'autres qualités brillantes et solides, puisent l'esprit du véritable honneur, rapportent chez eux des lumières et des principes qui doivent modifier les mœurs et régénérer peu à peu la population entière. Cependant, il faut bien l'avouer, l'amélioration sera lente, et l'esprit de haine et de vengeance survivra longtemps chez les Corses au progrès de leurs idées ; car la force du préjugé est telle, qu'elle triomphe des répugnances de l'homme le plus instruit ; et la crainte du mépris que déverse l'opinion sur celui qui refuse de se venger, ce malheureux respect humain, dont la voix étouffe celle de la conscience, a souvent poussé au meurtre des hommes qui naturellement auraient été portés à se montrer bons et généreux.

— Se faire un point d'honneur de l'assassinat ! ériger le meurtre en vertu ! cela est affreux, dis-je au docteur, et vos compatriotes sont de vilains gens.

— Vous savez bien le contraire, » reprit-il vivement ; car, tout en convenant des funestes effets de la vendetta, le bon docteur n'entendait plus raillerie lorsqu'il s'agissait de l'honneur national. « Le Corse est rempli de bonnes qualités. il est brave, hospitalier, fidèle à son serment. La fraude, la rapine, lui sont presque inconnues. Vous pouvez laisser votre maison ouverte jour et nuit et voyager chargé. d'or par monts et par vaux, sans craindre d'être dépouillé de la moindre partie de vos richesses ; le vol, ainsi que tout attentat suggéré par une passion basse, est flétri dans l'opinion publique et n'inspire que le plus profond mépris ; la vendetta elle-même n'aurait jamais pris racine parmi nous si elle n'avait son principe dans un sentiment d'honneur et dans un besoin exalté de justice.

— La vendetta un besoin de justice ! m'écriai-je en interrompant le docteur ; voilà ce qu'il vous serait difficile de me persuader.

— Parce que vous ne connaissez point assez notre histoire, reprit-il aussitôt ; vous ne savez pas que le Corse, gémissant et opprimé sous la domination génoise, ne trouvant justice et protection ni dans les lois ni dans les magistrats, fut obligé de les chercher lui-même dans la lame de son stylet. Quand le coupable pouvait acheter à prix d'argent l'impunité du

crime, il fallait bien que le courage de l'offensé servit, de contrepoids à l'iniquité des juges.

— La vendetta pouvait être alors moins odieuse, lui dis-je, mais non moins criminelle ; car rien à mes yeux ne justifie l'assassinat.

— La vendetta n'est réellement pas un assassinat, répondit-il ; c'est presque toujours une guerre ouverte et déclarée ; elle a ses lois qu'on respecte. Ordinairement, avant de commencer les hostilités entre les familles, un émissaire de l'offensé se présente chez l'ennemi, et le prévient en lui disant : « La guerre est déclarée entre
« nous ; je te donne huit jours pour prévenir
« tes parents et tes amis ; au bout de ce temps,
« garde-toi. » Il n'y a presque pas d'exemple que le temps d'armistice ait été violé par un des partis. Dans tout cela, Madame, il n'y a rien de bas, rien d'injuste même.

— Ne vous donnez pas tant de peine pour défendre une mauvaise cause, dis-je au docteur en riant du ton chaleureux avec lequel il venait de s'exprimer ; je ne vous reproche pas de bassesse, et je sais que vous n'êtes que trop susceptibles sur le point d'honneur.

— Hélas ! dit la baronne, qui jusque alors avait écouté en silence, quand l'esprit de charité régnera-t-il sur cette terre ? quand tous les hommes qui reconnaissent pour père le même Dieu se regarderont-ils aussi comme frères ? J'entends discuter tous les jours sur les moyens de civiliser la Corse. Les uns prétendent que pour y réussir il ne s'agit que de tracer partout des routes praticables, qui permettent aux lumières du siècle de circuler aisément ; les autres assurent que l'institution du jury a porté au préjugé barbare de la vendetta le coup mortel dont il ne se relèvera jamais ; il y en a qui disent sérieusement qu'en détruisant les chèvres, ce fléau des propriétés rurales de la Corse, on enlèverait le sujet le plus fréquent de querelles et de vengeances ; quelques-uns voudraient brûler les maquis et cultiver les terres en friche. Il me semble à moi que, comme cause secondaire, tout cela pourrait contribuer au grand œuvre de civilisation qui occupe les esprits ; mais je crois fermement que le fondement de la régénération corse doit être l'éducation chrétienne, qui seule peut améliorer les peuples comme elle améliore les individus. Ne vous récriez pas, docteur, ajouta-t-elle en voyant M. Saludo tout prêt à l'interrompre ; je sais d'avance tout ce que vous allez me dire ; le Corse est religieux sans doute, et scellerait de son sang, s'il le fallait, sa foi en Jésus-Christ ; mais sa dévotion

n'est pas assez éclairée ; il connaît les pratiques extérieures de la religion, qui en sont l'écorce, mais bien peu sa morale, qui en est l'essence, cette morale du Christ, toute de douceur et d'amour. Envoyez partout des prêtres imbus de cet esprit évangélique, multipliez les établissements des frères des écoles chrétiennes, et des sœurs des écoles gratuites qui ont déjà fait tant de bien parmi le peuple ; ayez de bonnes pensions ou des couvents de religieuses pour élever chrétiennement les jeunes filles d'une classe supérieure ; car les femmes, dans quelque état de subordination qu'elles semblent réduites en ce pays, exercent cependant une influence immense sur l'opinion commune, et vous verrez bientôt les résultats de cet enseignement catholique.

— Vous avez raison, répondit le docteur d'un air grave ; oui, vous avez certainement raison ; comment n'y a-t-on pas encore pensé ?

— En attendant, reprit la baronne, allons, si vous le voulez bien, visiter notre petite malade, qu'il me tarde de voir guérie de sa fièvre. »

J'entrai avec eux dans la chambre de Clarita, et après m'être assurée qu'elle allait mieux, je retournai chez moi.



CHAPITRE III

RENCONTRE DANS LES ENVIRONS DE BASTIA

Le soir de ce même jour, lorsque je sortis des vêpres, mon mari m'annonça qu'il ne pourrait point m'accompagner à la promenade comme il en avait l'habitude, parce qu'il était retenu par une affaire de service. Ennuyée de ce contretemps, je pris avec moi mes enfants et leur bonne, et je me dirigeai vers la montagne, dédaignant les sentiers battus ; je pris à droite au milieu des bruyères fleuries et des buissons de myrte. Nous nous trouvâmes bientôt engagés dans une gorge étroite, profonde, toute couverte de citronniers sauvages, de lentisques et de lauriers-roses. Traversant le petit ruisseau qui murmurait au fond du ravin, nous gravâmes à demi la colline, et nous arrivâmes sur une espèce de plate-forme ombragée de chênes et d'oliviers. Un peu fatiguée de cette pénible ascension, j'é m'assis sur un bloc de granit recouvert de mousse. Une forêt d'arbousiers aux tiges rouges et flexibles, au feuillage toujours vert, aux fleurs blanches et mignonnes, secouait partout ses fruits écarlates, la terre en était jonchée ; mes enfants ramassèrent un grand nombre de ces arbouses, dont ils remplirent leurs chapeaux de paille, ils en mangèrent quelques-unes et se mirent à jouer avec les autres. Le soleil couchant embrasait l'horizon, aucun nuage ne voilait l'azur des cieux, la vallée se déroulait au-dessous de moi avec toute sa luxuriante végétation, et la mer s'offrait à mes regards, majestueuse, profonde et sans limites, comme l'infini dont elle, est l'image. La limpidité de l'atmosphère était telle, que j'apercevais les côtés de la Toscane éloignées de plus de vingt lieues. Monte-Cristo, Capraja, projetaient l'ombre de leurs rocs sauvages sur les flots endormis, et les blanches maisons de l'île d'Elbe m'apparaissaient distinctement à la clarté des rayons obliques qui doraient leur façade. Je contemplai longtemps cette île célèbre par le souvenir du grand homme dont la Corse fut le berceau, et qui, après avoir soumis à son empire l'Europe presque entière, s'était trouvé réduit à la possession de ce pauvre petit royaume, où il n'avait pu respirer à

l'aise. Je donnai un soupir à cette grande infortune, et, regardant autour de moi, je vis mes enfants si beaux, si joyeux ; je me trouvais si heureuse dans ma condition médiocre, sous ce ciel si pur, au milieu de cette nature vierge, de cette solitude absolue, que mon âme s'attendrit, mes yeux se mouillèrent de larmes de reconnaissance, et, tombant à genoux, je remerciai ce Dieu qui me comblait de tant de grâces.

. Lorsque je sortis de cette extase, le disque du soleil disparaissait dans les ondes ; il était plus que temps de regagner le logis. J'appelai mes enfants et leur bonne, qui se mirent à courir devant moi ; nous hâtâmes le pas en suivant les détours de la colline. Ils nous conduisirent dans un bois de châtaigniers, dont les feuilles jaunies commençaient à joncher le sol ; mille petits oiseaux faisaient entendre leur ramage en se juchant sur les hautes branches ; le murmure d'une source limpide qui tombait en cascades des flânes d'un rocher servait de basse à leur concert ; c'était une autre espèce d'enchantement. « Mon Dieu ! que vous êtes généreux, disais-je du fond de mon cœur, d'avoir ainsi diversifié vos dons pour multiplier nos plaisirs ! » Et comme je marchais plus lentement, plongée dans une douce rêverie, un petit bruit presque insaisissable arriva cependant jusqu'à mon oreille ; je m'arrêtai pour écouter : c'était comme le pas d'un homme sur les feuilles mortes qui craquaient sous ses pieds.

Rencontrer un être vivant dans les environs d'une ville de treize mille âmes doit paraître une chose toute naturelle ; mais l'heure était si avancée, et le lieu où nous nous trouvions si agreste et si solitaire, que je tressaillis malgré moi.

Cependant le bruit devenait plus distinct : je me dis que c'était quelque villageois attardé qui regagnait sa demeure, et je m'efforçai de rire de ma frayeur, quoique mon cœur continuât de battre plus vite qu'à l'ordinaire.

Le bruit se rapprochait de plus en plus, puis il cessa tout à coup, je me retournai aussitôt, et j'aperçus, à dix pas de moi, entre deux châtaigniers, un homme d'une haute taille qui me contemplait avec des yeux brillants dans l'obscurité comme ceux d'un chat aux aguets. Le bas de son visage était caché sous une barbe longue et hérissée qui descendait jusqu'à sa poitrine ; le pelone ¹³ à longs poils qui l'enveloppait lui donnait l'air d'une bête fauve ; sa tête était couverte d'un long bonnet pointu ¹⁴ ; un fusil posé sur son épaule et une cartouchière qui retenait un pistolet du côté gauche complétaient cet accoutrement ; il tenait par la bride un petit cheval qui piaffait d'impatience. Je considérai malgré moi cette figure étrange, qui

exerçait sur ma personne une espèce de fascination, car je demeurais immobile de frayeur ; enfin, rassemblant toutes mes forces, je pris mes deux enfants, chacun par une main, et je me mis à courir aussi vite que je le pus sur ce sol inégal ; mais tout à coup je me vis arrêtée par ce même ruisseau dont le murmure m'avait fait tant de plaisir quelques minutes auparavant ; il n'était rien moins que profond, mais beaucoup trop large pour être traversé à pied sec ; je ne savais quel parti prendre, car je n'osais pas retourner en arrière, lorsque j'entendis une voix qui me dit en idiome corse : « Laissez-moi faire. » Et avant d'avoir eu le temps de me reconnaître, je me sentis saisie entre deux bras nerveux et transportée à l'autre bord. Le cri qui m'échappa fit sourire l'homme à la longue barbe ; il passa de la même manière la bonne et les enfants, et me dit en cheminant à mes côtés :

« Vous n'êtes pas du pays, signora ?

— Non, Monsieur, lui répondis-je d'une voix tremblante.

— Et vous habitez Bastia ?

— Depuis six mois environ.

— Ah !... sans doute votre mari y est employé par le gouvernement français.

— Mais oui, » lui dis-je, très-surprise de l'espèce d'interrogatoire qu'il me faisait subir.

Je ne savais pas encore combien le Corse est curieux et questionneur de sa nature.

« A-t-il une bonne place ?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous vivons satisfaits.

— Et que fait-on à Bastia ?

— Mais vous devez le savoir mieux que moi, car vous en êtes sans doute ?

— Moi ! de Bastia ! s'écria-t-il d'un ton de mépris, oh ! non pas, signora, s'il vous plaît. Je suis d'au delà des monts 15, moi, et il y a autant de différence entre un Corse de mon pays et un Bastiaccio 16 qu'entre la lame de mon stylet et un couteau de six blancs, voyez-vous. »

Et il tira d'un sale étui de maroquin rouge le stylet le mieux affilé que j'eusse jamais vu. Je me gardai bien de le contredire, me souciant très-peu de prolonger cet entretien.

« Voilà un petit chemin qui doit vous conduire droit à la ville, puisque c'est là que vous allez, me dit-il en m'indiquant un étroit sentier à travers les broussailles.

— Merci, lui répondis-je en le saluant de la main ; je me hâte de le prendre, car je suis pressée de retourner à la ville. »

Il me suivit quelque temps des yeux, tenant toujours son cheval par la bride ; puis je l'entendis s'éloigner en fredonnant une vieille complainte¹⁷.

Lorsque j'arrivai chez moi, j'y trouvai réunies plusieurs personnes de connaissance, et je n'eus rien de plus pressé que de raconter mon aventure. On rit beaucoup de ma terreur panique ; je me défendis en disant que j'avais pris cet homme pour un bandit, et que tout autre à ma place eût pensé comme moi.

« Et quand ce serait un bandit ! me dit le docteur Saludo, vous n'aviez rien à craindre de lui, car votre mari n'est en vendetta avec personne, que je sache ; et même, dans ce cas-là, les femmes et les enfants sont toujours respectés parmi nous. D'ailleurs, le mot de bandit, qui paraît vous effrayer si fort, ne signifie ni un voleur, ni un criminel dégradé, mais seulement un accusé contumace, un banni en italien. Le bandit guette son ennemi et le tue d'une main sûre ; mais il ne donnerait pas une chiquenaude à un être inoffensif. Il accepte de ses amis les munitions de guerre dont il a besoin, souvent aussi le pain ou la polenta ¹⁸, qui lui servent de nourriture ; mais, loin de dérober la moindre chose, il se ferait un devoir de punir d'une manière exemplaire des hommes coupables de semblables méfaits, tant il craindrait de se voir confondu avec eux. Aussi le genre d'existence des bandits ri est-il pas regardé comme déshonorant, et il n'est pas rare de voir de très-honnêtes gens avoir avec eux des rapports d'amitié et de bons offices, et plusieurs de ces hommes rentrer dans la société après avoir purgé leur contumace, et y reprendre la place qu'ils y occupaient jadis, sans avoir rien perdu de la considération publique.

— Tout cela n'empêche pas que les yeux de mon homme à la longue barbe n'étaient point des yeux ordinaires, dis-je en riant ; du reste, mon cher docteur, tous les bandits de la Corse devraient vous décerner une lancette d'honneur pour la manière chaleureuse dont vous faites leur apologie. »



CHAPITRE IV

ANNUNCIATA

Le lendemain de très-bonne heure on me remit un billet de mon amie ; il ne contenait que ces mots : « Tebaldo a disparu hier au soir ; j'en « suis fort en peine ; je vous attends. »

Je jetai un châle sur mon peignoir du matin. et je courus à l'hôtel de la baronne.

« Comment cela est-il arrivé ? » lui demandai-je.

Elle était assise dans l'antichambre, en proie à une inquiétude que tempérait seule sa résignation constante aux volontés du Ciel.

« Dieu seul le sait, dit-elle ; cet enfant paraissait moins accablé que la veille, je l'ai gardé près de moi tout le jour, il m'a raconté plusieurs circonstances intéressantes touchant sa famille ; à mon tour j'ai tâché de lui dire quelques paroles utiles, je lui ai parlé de ses devoirs envers Dieu et envers ses pauvres petites sœurs, auxquelles il avait promis de servir de père ; il semblait m'écouter avec plaisir et me surprenait par des réponses pleines de sens et de droiture ; ses réflexions étaient au-dessus de son âge. Nous avons prié ensemble pour son père et pour sa mère, dont le souvenir lui a fait encore verser d'abondantes larmes ; puis le soir il me vint beaucoup de monde, je le laissai dans la chambre de Clarita : les domestiques prétendent l'avoir vu plus tard se promenant seul au jardin ; bref, il a disparu sans que nous ayons pu retrouver ses traces, quelques recherches qu'on ait faites. Que pensez-vous de cela, chère amie ?

— Que nous sommes dans un pays bien extraordinaire. Pourvu que cet enfant n'ait pas conçu quelque projet de vengeance ! Avez-vous remarqué qu'il portait un stylet sous sa veste ?

— Que cela n'effraie pas madame, dit la femme de chambre, qui travaillait près de la fenêtre ; presque tous les enfants corses portent un stylet sur eux dès l'âge de huit à dix ans, c'est l'usage.

— Quel terrible usage ! et que je suis inquiète ! reprit la baronne ; cet enfant m'intéressait au dernier point ; j'en répondais, pour ainsi dire, puisque je l'avais recueilli : que dirai-je à ses parents lorsqu'ils viendront le réclamer ? Ne sont-ils pas déjà assez malheureux !

— Calmez-vous, lui dis-je ; Tebaldo n'est pas perdu, il sera peut-être retourné à la Vesina pour revoir la cabane où sa mère a expiré, pour prier sur sa tombe : qui sait ?

— Voilà une bonne idée, répondit-elle avec une expression joyeuse ; je vais envoyer tout de suite à Pietranera.

— C'est inutile, » dit en corse une vieille femme qui se tenait depuis quelques minutes sur le seuil de la porte.

Nous nous retournâmes à sa voix, et nous reconnûmes Francesca, la pourvoyeuse d'eau de Cardo, portant sur sa tête, dans une large corbeille, des amphores entourées de joncs et de feuillages.

Cardo est une petite ville tombant en ruine, bâtie sur la hauteur à une demi-lieue de la plage. Elle florissait dans le temps où Bastia n'était encore qu'un hameau peuplé de pêcheurs, appelé la marine de Cardo. L'eau de sa source, d'une pureté et d'une saveur admirables, est l'objet d'un petit commerce pour les pauvres femmes de l'endroit. Francesca, qui nous en apportait habituellement, était noire et ridée ; un vieux mouchoir à carreaux couvrait seul ses cheveux blanchis, lorsqu'elle ne relevait pas sur sa tête la seconde jupe bleue ou noire qui sert de mezzaro ¹⁹ aux femmes du peuple ; elle ne portait pas de chaussure, et tous ses vêtements annonçaient une pauvreté voisine de l'indigence ; et cependant la destinée de Francesca avait failli devenir bien brillante. Elle était jeune et jolie en 1787, quand Bernadotte, depuis Charles-Jean, roi de Suède, n'était encore que simple soldat au régiment de royal-marine. Employé aux travaux de la route entre Bastia et Saint-Florent, il vit souvent la jeune fille et la demanda en mariage ; mais le père de Francesca refusa le pauvre Béarnais, qui ne possédait guère que son courage et ses talents, encore ignorés. Le temps avait marché : Bernadotte dictait des lois à la Suède, et Francesca portait l'eau de Cardo. Nous connaissions cette circonstance de la vie de la pauvre femme, et nous nous étions souvent demandé si Francesca eût été plus heureuse assise sur le trône que dans sa vie laborieuse et obscure.

« Pourquoi dites-vous qu'il est inutile d'envoyer à Pietranera ? demanda la baronne avec bonté.

— Parce que le gars que vous cherchez n'est pas à Pietranera, mais dans le maquis, par là-bas, je ne sais où. Je l'ai vu passer hier au soir à cheval, et je l'ai reconnu ; il était accompagné de Burcica le bandit ; tous les deux se sont arrêtés pour boire à la source, je leur ai offert du pain et du lait, et la voisine leur a rempli les poches de lupins.

— Mon doux Jésus ! Tebaldo dans le maquis ! s'écria la baronne ; un enfant de quatorze ans au plus !

— Ce Burcica n'est-il pas un homme à longue barbe, avec des yeux perçants ? demandai-je.

— Brillants comme deux étoiles, répondit Francesca ; un cœur de lion et des poignets de fer ; ce garçon-là n'a jamais manqué son coup.

— C'est lui ! » m'écriai-je, et je racontai mon aventure de la veille.

Deux heures plus tard les voltigeurs corses exploraient le maquis pour chercher Tebaldo, auquel nous supposions quelque projet sinistre ; mais ils rentrèrent le lendemain sans avoir rien trouvé.

Clarita allait beaucoup mieux, grâce aux soins assidus dont elle était l'objet ; la pauvre enfant était douce comme un agneau, et témoignait une vive reconnaissance de tout ce qu'on faisait pour elle ; nous lui cachâmes pendant quelque temps encore la fuite de Tebaldo, qu'elle aimait avec tendresse, et la mort de sa petite sœur, qui ne ; tarda pas à aller rejoindre sa mère dans le ciel ; ce petit ange expira sur nos genoux, malgré nos soins et ceux de sa nourrice. Trois jours s'écoulèrent encore, et, la réponse du maire de Piovela n'arrivant point, la baronne était dans une grande anxiété.

Le premier jeudi de chaque mois, les dames de charité avaient l'habitude de se rassembler à l'hôtel pour coudre les draps et les chemises qu'on distribuait aux pauvres ; chacune emportait ensuite chez elle l'ouvrage commencé, afin d'épargner le prix de la main-d'œuvre. Le jeudi étant venu, je me rendis à l'atelier comme les autres ; c'était un des vastes salons de la baronne délicieusement décoré. Une trentaine de dames étaient là réunies, causant et riant tout en tirant l'aiguille. M^{me} D*** taillait une robe de cotonnade pour une pauvre petite fille qui ne pouvait sortir de chez elle faute de vêtement.

« Voilà qu'il manque de l'étoffe pour une manche, dit-elle ; ma femme de chambre est sortie et ne reviendra que dans une heure au plus tôt, et cette robe presse.

— Je vais aller acheter de quoi faire cette manche, et la robe sera finie ce soir, lui dis-je.

— Vous êtes toute bonne, » me répondit-elle avec un doux sourire.

Je mis mon chapeau, et je m'acheminai vers un des magasins du port ; au bout de dix minutes je traversais la place du marché, mon petit paquet à la main, lorsqu'une vieille femme, que je connaissais de vue, s'approcha de moi et me dit :

« Comment une dame comme vous se donne-t-elle la peine de porter ce paquet ? N'avez-vous pas des domestiques à votre service ? »

Je la regardai tout étonnée.

« Ce que je vous dis là n'est pas pour vous faire de la peine, carissima signora, reprit-elle, car nous vous aimons toutes dans le quartier ; si vous voulez, je vais appeler cette Génoise qui est assise là-bas, elle portera votre paquet.

— Non, ma bonne, lui dis-je en riant, le bon Dieu m'a donné des bras, et je veux m'en servir.

— Ces Françaises sont singulières, murmura la vieille dans la langue de son pays ; c'est cependant une bonne dame celle-là. »

Et comme je continuais ma route, j'aperçus une jeune fille à cheval qui arrivait sur la place en débouchant par la grande rue ; elle était suivie d'un petit garçon aussi à cheval, et cet enfant était Tebaldo. Je jetai un cri de joie ; il me reconnut, rougit, et mit pied à terre aussitôt.

« D'où venez-vous donc, petit mauvais sujet ? lui dis-je en lui tapant sur la joue ; la baronne et moi, nous étions fort en peine sur votre compte.

— Mon Dieu ! j'ensuis bien fâché, Madame, Burcica m'avait promis qu'il vous ferait prévenir. Comment se porte ma pauvre sœur ? Annunciata, voilà la dame. »

Annunciata sauta légèrement à bas de son cheval ; c'était une grande et belle tille de vingt-cinq ans environ ; sa robe de deuil dessinait une taille souple et robuste à la fois, son mezzaro de dentelle voilait à peine des cheveux plus noirs que l'aile d'un corbeau, qui descendaient en bandeaux épais le long de ses joues légèrement vermeilles. Ses yeux brillaient d'un vif éclat, toutes les lignes de son visage rappelaient les plus beaux types de la sculpture antique ; sa bouche, finement découpée, avait une expression dédaigneuse ; mais son sourire, qui laissait apercevoir de petites dents blanches et rangées comme un collier de perles, adoucissait cette physionomie un peu sévère. Elle me salua avec grâce.

« Madame, me dit-elle avec un accent très-prononcé, mais d'une voix sonore, ma grand'-mère et moi, nous vous sommes très-reconnaissantes,

ainsi qu'à M^{me} D***, de tous vos soins pour ma malheureuse belle-sœur et ses pauvres enfants. »

En prononçant ces mots, elle me serra la main avec effusion, et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

« Mademoiselle, lui répondis-je, nous aurions désiré que ces soins eussent un meilleur résultat ; le pauvre petit enfant nouveau-né est allé accroître le nombre des anges du ciel ; mais Clarita va beaucoup mieux. Voulez-vous la voir tout de suite ? je vous conduirai chez la baronne, qui sera enchantée de faire votre connaissance. »

Elle accepta avec joie ; le paysan qui l'accompagnait prit les deux chevaux par la bride, les attacha à un anneau de fer scellé dans le mur ; suivant l'usage des campagnards qui vont au marché, et dit à Annunciata qu'il allait porter la lettre de l'avocat chez les Cafarelli.

« Allez, » lui dit-elle ; et se tournant de mon côté : « Je suis à vos ordres, Madame. »

C'était la première fois qu'Annunciata quittait son pauvre village ; toute autre qu'une fille corse eût été éblouie et intimidée de ce qui s'offrit à ses regards. Un domestique en livrée nous ouvrit la porte de l'hôtel ; les salons de réception qu'il fallait traverser pour arriver à l'atelier étaient tous meublés avec magnificence ; le cercle des travailleuses se composait en grande partie de femmes de hauts fonctionnaires ou des plus riches habitants de la ville ; la plupart étaient parées comme pour une fête, car les dames de Bastia aiment beaucoup la toilette 20 ; plusieurs de ces jeunes femmes, fatiguées d'un travail de quelques heures, riaient et chuchotaient entre elles comme les grandes pensionnaires d'un couvent ; on parlait même de faire un peu de musique pour se délasser, et l'une d'elles, cédant aux instances de ses compagnes, s'était levée pour se mettre au piano, lorsque nous entrâmes, la jeune fille et moi. Au même instant tous les yeux se tournèrent sur la nouvelle venue ; Annunciata ne baissa pas les siens, aucune rougeur ne couvrit son visage ; elle s'avança d'un air modeste, mais sans timidité et sans gaucherie, vers la baronne, qu'elle reconnut sans doute au portrait que lui en avait fait Tebaldo, car, de toutes les femmes qui étaient présentes, ma pieuse amie était certainement la plus simple dans ses manières comme dans sa toilette. Annunciata la remercia en termes touchants et d'une voix émue par la reconnaissance ; le maintien de la jeune fille était plein de calme et de dignité : la baronne l'accueillit avec sa

bienveillance habituelle, et, la prenant par la main, la fit passer dans la chambre de Clarita.

Cette charmante enfant vint se jeter en pleurant de joie dans les bras de sa tante et de Tebaldo, qui nous avait suivies.

« Méchant que tu es, dit-elle à ce dernier, pourquoi étais-tu parti sans la petite Clarita ?

— Sœur, répondit l'enfant avec gravité, j'avais un devoir à remplir.

— Tebaldo est maintenant le chef de notre famille, dit Annunciata en soupirant ; il était nécessaire qu'il assistât aux funérailles ; ce n'est qu'avant-hier, Clarita, que le corps de votre pauvre père a été déposé dans notre tombeau de famille.

— Son cadavre a donc été retrouvé ? dit la baronne.

— Hélas ! nos bergers nous le rapportèrent avant même que nous eussions reçu votre lettre ; mon pauvre frère était parti la veille frais et dispos, son corps nous revint sanglant et meurtri. »

Et la jeune fille retint des larmes prêtes à couler.

« Patience, continua-t-elle, il y a une justice dans le ciel ; les deux frères Fabiano ont été arrêtés par les gendarmes, le tribunal nous vengera, j'espère, et s'il nous faisait défaut... Avec le temps les lionceaux deviennent des lions, dit-elle en jetant un long regard sur son neveu.

— Mais d'où vient, Tebaldo, que vous partîtes ainsi sans me prévenir ? dit la baronne ; ne deviez-vous pas prévoir le chagrin que nous causerait votre disparition ?

— J'ai eu tort, Madame, répondit l'enfant ; mais notre ami Burcica arriva le soir lorsque je me promenais dans le jardin, il m'aperçut au clair de lune, franchit la haie d'aloès, et me dit de venir avec lui parce qu'il avait à me parler, et que le voisinage de la caserne ne lui permettait pas de rester là plus longtemps. Je connaissais Burcica, je lui avais porté plusieurs fois de la poudre dans le maquis, je ne fis aucune difficulté de le suivre, nous marchâmes en silence jusqu'au petit bois où il avait mis paître le cheval ²¹. « Votre grand'mère m'envoie vous chercher, me dit-il alors ; c'est demain qu'on doit rendre les derniers honneurs à notre pauvre Antonio ; il nous faut marcher toute la nuit, nous n'avons pas un instant à perdre ; vous reviendrez ensuite remercier la personne compatissante qui vous a accueillis, et d'ailleurs on doit lui écrire. »

Un domestique annonça M., M^{me} et M^{lle} Cafarelli ; tous les trois entrèrent dans la chambre.

Le signor Cafarelli était un homme d'une soixantaine d'années, maigre, sec, d'une physionomie sérieuse mais bienveillante.

« Mademoiselle, dit-il à Annunciata, j'ai reçu la lettre de notre ami l'avocat Muletto ; ma personne et ma maison sont également à votre service. »

La jeune fille s'inclina. Les dames Cafarelli s'avancèrent à leur tour. L'une et l'autre portaient le mezzaro national, la mère sur le mouchoir de mousseline qui ceignait sa tête, la fille sur ses beaux cheveux bruns. Elles embrassèrent Annunciata comme une ancienne amie, quoiqu'elle s la vissent pour la première fois ; mais les lois de l'hospitalité sont telles, dans ce pays si proche de l'état de nature, que quelques lignes de recommandation tracées par une main connue suffisent pour vous procurer l'accueil le plus obligeant et le plus empressé ; vous pourriez ainsi parcourir toute l'île, et partout vous seriez l'objet des attentions les plus délicates ; partout on se disputerait le plaisir de vous recevoir et de vous héberger. Excepté dans les principales villes, il n'y a point d'hôtelleries en Corse ; les voyageurs sont reçus chez les particuliers, qui leur prodiguent avec une gravité simple, une cordialité bienveillante, tout le bien-être dont ils peuvent disposer.

Les Cafarelli voulurent emmener tout de suite la jeune fille, pour qui la chambre des hôtes venait d'être préparée ; ils insistèrent aussi pour avoir Tebaldo ; mais celui-ci préféra demeurer auprès de sa sœur ; et la baronne et moi, nous retournâmes à l'atelier.



CHAPITRE V

INSTRUCTIONS CHRÉTIENNES

Le lendemain Annunciata nous fit part de ses projets et de ses espérances. Les deux fils de Fabiano étaient arrivés à Piovela la veille du départ d'Antonio Loncini, on ne les avait pas vus au village de tout le jour suivant, un berger les avait rencontrés dans le maquis armés de fusils et de pistolets ; plus tard il avait ramassé, non loin du théâtre du crime, le portefeuille de Giuseppe Fabiano, qui contenait plusieurs lettres à l'adresse de ce dernier. Annunciata était convaincue que c'étaient les deux frères qui avaient commis le meurtre, et personne, ajoutait-elle, ne pouvait en douter ; la cour d'assises devait donc les condamner à mort, et ainsi se terminerait la longue querelle des deux maisons, puisque après eux il ne resterait que des femmes dans leur famille.

« Et que comptez-vous faire de votre neveu ? demanda la baronne.

— L'envoyer sur le continent pour faire ses études, puisque c'était le projet d'Antonio ; il n'y a même pas de temps à perdre, car il vient d'avoir quatorze ans, et il ne sait que ce que lui avait appris sa mère ; il est vrai que ma bellesœur était une femme distinguée sous le rapport de l'instruction, elle savait lire et écrire couramment, et plusieurs autres choses encore ; pour moi, ajouta-t-elle, j'ignore tout cela, et c'est très-malheureux pour Tebaldo ; il va oublier le peu qu'il sait, car il doit rester chez nous jusqu'aux assises prochaines ; lui seul a vu l'aîné des Fabiano tirer sur son pauvre père, et il doit en rendre témoignage.

— Nunciata, dit gravement le jeune garçon, je vous ai déjà répété plusieurs fois que je n'avais pas vu Fabiano, mais seulement que, quand mon père est tombé mort, j'avais pensé sur-le-champ que c'était Fabiano qui avait fait le coup.

— Eh bien ! n'est-ce pas la même chose ? » reprit Annunciata en lui lançant un regard terrible.

La baronne réfléchit un instant.

« Mademoiselle, dit-elle ensuite de sa voix persuasive, puisque vous avez si peu de ressources d'éducation à Piovela, confiez-moi pendant quelque temps encore votre neveu et votre nièce ; tous les deux feront ici leur première communion, et j'enverrai Tebaldo à l'école des frères, où il apprendra le français. Dans quatre mois au plus tard, un de nos amis intimes doit faire un voyage sur le continent, je lui recommanderai votre neveu, et il le conduira dans une bonne pension dont je connais le supérieur. Cela pourrait-il vous convenir ? »

Annunciata réfléchit à son tour.

« Ce que vous me proposez nous est fort avantageux sans doute, dit-elle enfin, et cependant je prévois une circonstance pour laquelle il vaudrait mieux peut-être que Tebaldo ne me quittât point : c'est encore un enfant, et qui sait... ? » Elle s'arrêta tout court, comme craignant d'en avoir trop dit. « N'importe, reprit-elle, je ne saurais comprendre ce que je ressens près de vous ; vous êtes un ange, Madame, et il est impossible de résister à vos désirs ; cependant je dois consulter ma grand'mère.

— Rien n'est plus dans l'ordre, dit la baronne ; veuillez lui écrire aujourd'hui même.

— Je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas écrire, dit Annunciata ; nous autres filles des montagnes, on nous apprend à soigner le ménage, et rien de plus ; mais si vous voulez bien faire cette lettre, je l'enverrai tout de suite par le paysan qui m'a accompagnée. »

Le consentement de la vieille mère ne se fit pas attendre plus de trois jours. Annunciata fit alors ses préparatifs de départ, au grand regret des Cafarelli, qui cherchaient à la retenir le plus longtemps possible. Elle vint saluer la baronne, embrassa Clarita et Tebaldo, et, prenant celui-ci à l'écart :

« Rappelez-vous, lui dit-elle à voix basse. que lorsque le cœur a reconnu l'assassin, c'est comme si les yeux l'avaient vu. Du reste, je serai ici le jour où vous porterez témoignage. »

Elle monta à cheval avec la grâce d'une amazone bien exercée, et partit suivie du paysan.

Le désir de la baronne de garder chez elle les deux orphelins lui était inspiré, comme toutes les actions de cette femme incomparable, par ce vif sentiment de charité chrétienne qui lui faisait saisir avidement toutes les occasions de faire le bien ; elle avait reconnu dans Tebaldo un caractère prudent et loyal, mais ardent et passionné ; Clarita, au contraire, se montrait douce et sensible, mais timide et faible ; il fallait que la religion

servit à l'un de frein, à l'autre de soutien, pour qu'ils pussent avancer dans la vie sans quitter le chemin de la vertu. Il était donc nécessaire de les instruire de leurs devoirs de chrétiens, et de leur en inspirer l'amour ; mais il restait bien peu de temps pour une œuvre si importante ; la sainte femme n'en perdit pas une minute ; elle pria Dieu de venir à son aide, chargea les frères de donner à Tebaldo des leçons d'écriture, d'orthographe et de calcul, et se réserva à elle-même, de concert avec l'abbé Durand, l'instruction religieuse.

Pour ne point fatiguer l'intelligence de ses jeunes élèves, elle ne leur apprit que peu à peu les leçons du catéchisme ; mais, les menant sur la terrasse, elle leur faisait embrasser d'un seul coup d'œil la terre et ses riches productions, le ciel avec toutes ses magnificences, la mer profonde et sans limite : « Toutes ces merveilles, leur disait-elle, ne sont que le jeu de la main de Dieu, l'enfancement d'un seul acte de sa volonté ; » et les enfants comprenaient la puissance du Très-Haut. Puis, appelant leur attention sur eux-mêmes, elle leur faisait remarquer la juste proportion de leurs membres, leurs corps d'une conformation si parfaite, la beauté de leur visage, leurs yeux qui s'élevaient si facilement vers le ciel notre véritable patrie, leurs oreilles ouvertes aux chants harmonieux, leur bouche qui savourait les fruits parfumés, et tous les sens enfin qui font jouir de l'existence et permettent de profiter des dons du Seigneur. « Mais tous ces dons, leur disait-elle, ne sont que les moindres de ses grâces ; car il nous a donné en outre un esprit capable de le connaître, un cœur fait pour l'aimer, une âme destinée à jouir de lui-même pendant l'éternité tout entière ; » et les élèves, qui avaient compris la puissance de Dieu, comprenaient aussi son infinie bonté. Non contente de leur enseigner tous les dogmes du catholicisme, elle voulait surtout leur en inculquer l'esprit ; l'Évangile à la main, elle leur faisait suivre avec attention cette vie divine du Verbe fait homme pour sauver tous les hommes, méditant avec eux sur l'humilité de ce Dieu qui voulut naître dans une étable et mourir sur une croix pour nous apprendre à vaincre l'orgueil et à supporter la douleur ; de ce Jésus qui avait pitié de toutes les misères, qui guérissait les malades et pardonnait aux pécheurs repentants ; qui disait de lui-même qu'il était doux et humble de cœur ; de ce Jésus qui n'aurait pas écrasé l'insecte sous ses pas ; qui apprenait à ses disciples qu'il fallait pardonner à son ennemi non pas sept fois, mais soixante et dix-sept fois sept fois, c'est-à-dire indéfiniment ; qui,

au milieu des tourments de sa passion, pria pour ses bourreaux, qu'un seul de ses regards eût pu réduire en poudre.

S'appesantissant de préférence sur tout ce qui pouvait inspirer l'amour du prochain et montrer l'obligation du pardon des injures, la baronne leur expliquait la parabole du bon Samaritain, et celle de ce méchant serviteur à qui son maître avait remis cent talents et qui, rencontrant un de ses camarades, son débiteur de dix deniers, le prit à la gorge et le fit jeter en prison malgré les prières de ce pauvre homme qui le suppliait d'avoir patience ; ce que son maître ayant appris, il le fit venir et lui dit : « Je vous ai fait remise

« de tout ce que vous me deviez, parce que
« vous m'en aviez prié : ne deviez-vous pas
« aussi avoir pitié de votre compagnon comme
« j'ai eu pitié de vous ? » Et, tout en colère, il
mit cet homme entre les mains des ministres de
la justice, et l'y laissa jusqu'à ce qu'il eût payé
complètement sa dette.

Elle leur faisait remarquer ces paroles du divin Sauveur : « Aimez vos ennemis ; bénissez

« ceux qui vous maudissent ; faites du bien à
« ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui
« vous persécutent et vous calomnient, afin que
« vous soyez enfants de votre Père qui est dans
« les cieux ; » et celles-ci, non moins sublimes :
« Si, étant sur le point de faire votre offrande
« à l'autel, vous vous souvenez que votre frère
« a quelque chose contre vous, laissez là votre
« offrande devant l'autel, allez vous réconcilier
« auparavant avec lui, et ensuite vous reviendrez
« faire votre offrande. » Puis, s'agenouillant
avec eux, elle leur faisait répéter ces paroles
de la plus excellente des prières : « Pardonnez-nous
« nos offenses comme nous pardonnons à
« ceux qui nous ont offensés. »

Pendant que Tebaldo et Clarita puisaient à la source de la vérité les seuls principes qui puissent nous rendre heureux dans ce monde et dans l'autre, pendant que ces jeunes cœurs s'ouvraient à l'amour de Dieu et du prochain

commet le calice des fleurs à la rosée bienfaisante, l'instruction du procès suivait la marche ordinaire des affaires en Corse, et les intrigues se multipliaient autour du tribunal.

Les frères Fabiano avaient été transférés de Corte à Bastia ; depuis trois mois ils étaient détenus dans une prison infecte, située dans, l'enceinte de la citadelle, et dont l'intérieur est aussi malsain que l'extérieur en est repoussant ; mais leur famille n'était pas restée oisive ; elle était influente dans le pays, où elle comptait des amis nombreux et des partisans dévoués. Il s'agissait surtout de prouver l'alibi, rien ne fut négligé pour parvenir à ce but ; plusieurs témoins douteux furent circonvenus, on prévint le berger qui avait rapporté le portefeuille qu'il eût à dire au tribunal que c'était près de la maison de Fabiano qu'il avait fait cette trouvaille, ou qu'il paierait de sa vie une déclaration contraire. Le bandit Burcica fut instruit à temps de ces démarches, et vint en avertir Annunciata. Celle-ci était au lit, malade de la fièvre intermittente, si commune dans plusieurs parties ; de la Corse. A cette nouvelle, la jeune fille bondit sur sa couche, comme une tigresse à laquelle on arracherait ses petits, et, s'habillant à la hâte, elle courut à la recherche du berger. Il lui fallut trois jours de marche et de fatigue pour retrouver les traces de cet homme ; enfin, toujours guidée par Burcica, elle découvrit la chétive cabane de branchage, du pauvre Santacrux.

« Écoute, lui dit-elle en tirant le stylet qu'elle portait toujours sous son fichu, tu me connais depuis longtemps, et tu sais qu'Annunciata n'a jamais manqué à sa parole : eh bien ! si tu as le malheur de trahir la vérité , ou d'en celer quelque circonstance en ne déclarant point l'endroit précis où tu as trouvé le portefeuille, de ma propre main je couperai ta langue menteuse. »

Annunciata rentra chez elle plus malade qu'auparavant, et le pauvre berger, trop certain du sort qui l'attendait en quelques termes qu'il fit sa déposition, vendit secrètement toutes ses chèvres, et s'embarqua pour la Sardaigne.

Cependant le jour de la première communion arriva enfin, et ce fut pour la baronne une récompense bien douce de ses soins assidus que la piété fervente des deux orphelins, qui allèrent à la table sainte le cœur rempli des plus vifs sentiments de componction et d'amour. Clarita, vêtue de blanc, la tête voilée et le front couronné de fleurs, était là comme un emblème de pureté et d'innocence ; la physionomie de Tebaldo, grave et recueillie, laissait deviner que déjà il y avait eu lutte dans son jeune cœur, et qu'il avait eu à faire effort sur lui-même pour vaincre ses mauvais penchants.

C'était la semaine suivante qu'il devait comparaître comme témoin devant le jury assemblé pour prononcer sur le sort de celui que le jeune homme regardait comme l'assassin de son père. Annunciata, malgré tout son désir, n'avait pu quitter le lit ; la veille du jour fatal, elle fit parvenir à Tebaldo, par une main sûre, le billet suivant, que Burcica avait écrit sous sa dictée :

« Vous êtes le chef de la famille, le sang de
« votre père crie vengeance, et cette vengeance
« ne peut venir que de votre bouche ou de
« votre bras, choisissez. »

Le contenu de cette lettre remplit d'amertume le pauvre Tebaldo ; peut-être les préjugés de son enfance se réveillaient-ils avec force dans son esprit ; peut-être l'ennemi du salut travaillait-il déjà à miner par eux les fondements de la piété dans cette âme pure encore ; quoi qu'il en soit, le jeune homme se promena longtemps à grands pas dans le jardin, la tête basse et le cœur gros de soupirs. C'était par une de ces magnifiques journées d'hiver, plus douces dans cet heureux climat que les plus beaux jours de printemps. Les vagues étincelaient de mille feux sous les rayons du soleil, l'atmosphère était chargée de parfums balsamiques, les poissons se jouaient sur les ondes, les insectes bourdonnaient dans les airs ; mais toutes les beautés de cette nature majestueuse ne calmaient point l'agitation du jeune homme ; la brise légère se jouait dans ses cheveux sans rafraîchir son front brûlant. Clarita aperçut son frère et courut vers lui.

« Que fais-tu là ? dit-elle de sa voix caressante. Il y a une heure que je te cherche. »

Et la jeune fille levait sur lui son œil bleu comme l'azur des cieux. Tebaldo la considéra en silence, et passant la main dans les blonds cheveux de sa sœur :

« Tu ressembles à notre pauvre mère, lui dit-il.

— Et toi à Nunciata, dans ce moment surtout.

— A Nunciata, qui faisait pleurer ma mère ?... Oui, tu as raison, pauvre Clarita, je ressemble à Nunciata.

— Mais qu'as-tu donc, Tebaldo ? dit la jeune fille effrayée, sans savoir pourquoi, de ces paroles si simples.

— Rien, rien que tu doives savoir, ma Clarita ; mais si tu m'aimes, viens prier Dieu pour ton frère ; il doit t'écouter, toi ! » Et lui prenant la main, il

l'entraîna en courant dans une espèce d'oratoire où se trouvait une statue de la Vierge.

Ce fut là que la baronne les surprit tous deux agenouillés et priant avec ferveur ; elle les contempla longtemps avec cette joie ineffable que doit éprouver l'ange gardien d'un nouveau converti lorsqu'il voit l'âme confiée à ses soins marcher d'un pas ferme dans la voie du salut ; puis, se prosternant à son tour, elle pria comme eux.

Quelques minutes après, M^{me} D*** appela la petite fille pour la mener prendre sa leçon d'écriture ; et, se tournant vers Tebaldo :

« Mon enfant, lui dit-elle, c'est demain que vous devez paraître devant le tribunal ; je n'ai pas besoin de vous rappeler que si le mensonge est en horreur à Dieu et aux hommes, le faux témoignage serait de tous les mensonges le plus exécrationnel, et que la vérité seule doit sortir de la bouche d'un chrétien, lors même que cette vérité devrait lui coûter la vie. »

Le jeune homme ne répondit que par un signe de tête ; mais, prenant la main de sa protectrice, il la baisa respectueusement, et se retira dans sa chambre.



CHAPITRE VI

LA COUR D'ASSISES

Le lendemain, au point du jour, Tebaldo demanda la permission de sortir de l'hôtel pour entendre la messe ; aucune altération ne se montrait sur son visage ; on pouvait croire en le voyant qu'il avait dormi paisiblement toute la nuit ; cependant, à peine fut-il de retour de l'église, qu'il tira de sa poche un billet qu'il relut plusieurs fois de suite ; puis, le froissant entre ses mains avec une espèce de dépit, il le lança dans la mer.

Quelques heures plus tard il se rendait au tribunal.

Une grande foule se pressait dans l'enceinte où le jury était rassemblé, plusieurs dames élégantes garnissaient les tribunes, car l'affaire était de nature à intéresser beaucoup de monde, les deux familles rivales ayant joué un rôle dans la guerre de l'indépendance ²², et comptant chacune un grand nombre d'amis et de partisans.

Les juges entrèrent, et il se fit un grand silence lorsque les gendarmes amenèrent les deux Fabiano, qui prirent place sur le banc des accusés, après s'être entretenus quelque temps à voix basse avec leur avocat.

Giuseppe, l'aîné des deux frères, était un petit homme d'une trentaine d'années ; sa longue chevelure brune encadrait un visage maigre et pâle, qu'allongeait encore une barbe taillée en pointe. Il avait le front proéminent, les yeux vifs abrités sous des sourcils mobiles, les lèvres minces, un peu relevées sur les coins, qui donnaient à sa physionomie une expression de finesse railleuse. Il promena sur le jury et sur la foule un regard pénétrant, salua ses amis de la main, et s'assit tranquillement.

Pasquale Fabiano, officier dans un régiment d'infanterie légère, et plus jeune que son frère de deux à trois années seulement, montrait moins d'assurance. C'était un beau garçon, au teint basané, à l'air franc et ouvert.

L'un et l'autre étaient vêtus à la française avec beaucoup d'élégance, frac noir, pantalons à sous-pieds, gants jaunes, bottes luisantes.

Sur une table devant le tribunal étaient déposées les pièces de conviction, les habits sanglants d'Antonio Loncini et le portefeuille rouge de Giuseppe Fabiano.

Les magistrats commencèrent l'interrogatoire ; Giuseppe répondit avec une rare présence d'esprit à toutes les questions du président ; il se déclara innocent du crime qu'on lui imputait, protesta qu'arrivé de la veille il n'avait pas quitté le village le jour où le meurtre avait été commis ; sa conduite sur le continent, qu'il avait habité pendant sept années consécutives, avait toujours été irréprochable ; quant au portefeuille, c'était en allant dîner chez un de ses oncles qu'il l'avait laissé tomber par mégarde ; mais il s'en était aperçu peu de temps après, et il était même retourné sur ses pas pour le chercher. Santacrux Pavait prévenu sans doute, et il défiait qui que ce fût de prouver le contraire.

Pasquale donna à peu près les mêmes explications, mais d'une voix moins assurée. Plus de vingt témoins déclarèrent avoir vu les Fabiano à Piovela le jour de l'événement ; d'autres, et c'étaient les alliés de Loncini, prétendirent qu'ils avaient aperçu les deux frères se dirigeant de grand matin vers le maquis le fusil sur l'épaule.

Le berger avait disparu, et toutes les recherches qu'on avait faites pour retrouver ses traces n'avaient amené aucun résultat.

L'huissier appela ensuite Tebaldo Loncini.

Au moment où l'orphelin fut introduit dans la salle, tous les yeux se fixèrent sur lui avec un profond sentiment de pitié. Vêtu de noir, pâle comme un mort, mais calme en apparence, le jeune garçon s'avança avec dignité au pied du tribunal, tout en évitant de regarder les Fabiano, tant il craignait de retrouver sa colère et sa haine à la vue des meurtriers de son père.

A l'aspect des vêtements ensanglantés, ses muscles se contractèrent visiblement ; il passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée mauvaise ; mais ce trouble ne dura qu'une minute, et ce fut d'une voix ferme, quoique les yeux remplis de larmes, qu'il prêta le serment d'usage.

Le président des assises commença la série des questions ; toutes les oreilles étaient attentives ; car, Santacrux ayant disparu, Tebaldo était le seul qui eût pu voir et reconnaître le meurtrier.

Le jeune homme raconta d'une voix émue son départ du village.

« Vers midi, continua-t-il, lorsque le soleil donnait d'aplomb sur nos têtes, nous fîmes halte au pied d'un pin parasol 23 ; mon père mil les chevaux paître dans le maquis, et nous nous assîmes sur l'herbe pour manger les provisions que nous avions apportées. Après le repas, mon père s'étendit à terre pour faire la sieste, ma mère arrangea avec son manteau une espèce de lit pour ma sœur, qui était malade, et nous restâmes à causer tous les deux, elle et moi, de ce beau pays de France qu'il lui tardait tant de revoir.

« Environ une heure plus tard, mon père se réveilla et dit : « Femme, il faut partir, je vais

« chercher les chevaux ; » mais à peine était-il debout qu'un coup de fusil se fit entendre dans la direction du nord au midi, et mon pauvre père tomba pour ne plus se relever. »

Après avoir prononcé ces paroles, Tebaldo couvrit son visage de ses mains.

« Ensuite ? » demanda le président après un long silence.

L'auditoire redoubla d'attention ; à ce moment la curiosité et l'intérêt étaient parvenus au plus haut point.

Le jeune homme répondit d'une voix tremblante :

« Ma pauvre mère éperdue se jeta sur le corps de son mari en poussant des cris de désespoir ; Clarita, réveillée en sursaut, se mit à pleurer avec elle, et moi je courus comme un insensé pour découvrir d'où partait le coup...

— Trouvâtes-vous quelqu'un ? demanda le président.

— Personne, » répondit Tebaldo d'une voix altérée.

Un mouvement presque imperceptible de satisfaction éclaira la physionomie de Giuseppe Fabiano ; Pasquale parut aussi respirer plus à l'aise.

« Est-ce tout ? » dit le président.

Tebaldo fit un mouvement comme pour parler de nouveau.

« Silence ! écoutez encore ! » crièrent les Loncini.

« Ma mère me rappela peu de temps après, murmura le jeune garçon d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine ; elle avait cru distinguer un autre coup de fusil et des pas de chevaux ; mais moi, je n'avais entendu que ses cris de désespoir et le vent qui gémissait dans le feuillage des pins ; je voulais chercher encore, car le meurtrier ne pouvait être bien loin ; mais elle

me supplia de ne plus la quitter, et, me prenant par la main, m'entraîna au milieu du fourré , où nous nous égarâmes.

« J'ai tout dit.

— N'avez-vous pas assuré plus tard que c'étaient les Fabiano qui avaient fait le coup ? demanda encore le président.

— Je l'ai pensé à cause de l'inimitié qui existait entre nos deux familles, répondit-il ; mais, je le répète, je n'ai vu personne. »

Et, comme épuisé par ses propres sensations, il se laissa retomber plutôt qu'il ne s'assit sur le siège qui se trouvait derrière lui.

Le parti des Fabiano triomphait visiblement, car il n'y avait dans les déclarations entendues aucune preuve contre les deux frères. Leur avocat présenta leur défense d'un ton qui prouvait qu'il se croyait bien sûr du succès. Le procureur général se leva ensuite, et il commençait déjà à résumer l'accusation, lorsque l'huissier remit au président une lettre d'Annunciata qu'un paysan venait d'apporter.

La jeune fille prétendait avoir découvert la retraite de Santacruz, et suppliait le tribunal de ne rien conclure avant d'avoir reçu la déposition du berger.

L'affaire fut remise à huitaine, et les accusés reprirent tristement le chemin de la prison, d'où ils avaient espéré sortir sur l'heure.

Le signor Cafarelli, qui n'avait pas quitté Tebaldo, le reconduisit à l'hôtel dans un état d'accablement difficile à dépeindre ; à peine le jeune homme y fut-il arrivé , qu'il courut se réfugier dans l'oratoire où il avait prié la veille, et ce ne fut qu'une heure après que la baronne et Clarita vinrent l'y rejoindre. Tebaldo était plus calme alors, la piété qui lui avait prêté des forces venait aussi lui offrir des consolations ; il put raconter en détail tous les combats qui s'étaient livrés dans son pauvre cœur.

Au récit des souffrances qu'il avait endurées, Clarita s'approcha de son frère et l'embrassa tendrement, cherchant à adoucir par ses caresses des douleurs qu'elle comprenait à peine ; car les enfants avaient bien jugé la veille : Clarita était le portrait de sa mère au moral comme au physique, elle avait sa douceur craintive, son angélique bonté ; la colère et les passions vindicatives étaient étrangères à son cœur, elle eût évité de faire le moindre mal au plus chétif des animaux, et la vue du sang l'eût fait fuir d'une lieue. Tebaldo avait, au contraire, avec la coupe de figure d'Annunciata, la fermeté d'âme, le courage et l'énergie qu'il admirait dans sa jeune tante ;

mais il avait aussi quelque chose de son implacable orgueil et de son indomptable irascibilité.

La baronne écouta le récit de Tebaldo avec cette indulgence qui ne se démentait jamais, elle le félicita de la victoire qu'il venait de remporter sur ses passions.

« Hélas ! mon pauvre enfant, continua-t-elle, cet orage ne sera probablement pas le dernier qui grondera dans votre pauvre cœur ; mais rappelez-vous, lorsque les passions y feront entendre leur voix terrible, que le royaume des cieux souffre violence, et que ceux-là seuls qui savent combattre se montrent dignes d'être les soldats du Christ. »

Le dimanche suivant, Tebaldo quitta la Corse tout baigné des larmes de Clarita, qui ressentit une vive douleur en le voyant s'éloigner d'elle : faible roseau dont le moindre souffle courbait la tête, elle sentait instinctivement le besoin de cette protection de tous les instants que son frère lui accordait presque à son insu : c'était le lierre qui languit et traîne lorsqu'on le sépare du chêne qui lui servait d'appui.

La nouvelle de la mort de M^{lle} Folmont, la seule parente qui restât aux orphelins du côté de leur mère, était arrivée à Bastia peu de jours avant celui du départ, de sorte que l'officier qui s'était chargé d'accompagner Tebaldo le conduisit directement jusqu'à Paris, à l'institution de M. Duhamel, digne ecclésiastique que la baronne connaissait de longue date.

Ce ne fut que dans cet asile que le jeune homme apprit l'arrêt de la cour d'assises concernant les Fabiano. Le berger Santacrux n'avait point été retrouvé, malgré les espérances et les recherches actives d'Annunciata. L'accusation portée contre les deux frères ne reposant donc que sur la haine de leur famille pour la maison des Loncini, et leur culpabilité n'étant prouvée par aucun témoignage, ils avaient été acquittés par le tribunal.

Clarita demeura encore cinq à six mois près de sa bienfaitrice ; au bout de ce temps, sa bisaïeule et sa tante réclamèrent l'orpheline, qui retourna dans son village plus instruite et mieux élevée que la plupart des filles corses, et emportant dans son cœur le germe de toutes les vertus chrétiennes dont elle avait eu sous les yeux un si rare modèle.

Quelque temps après, je quittai la Corse, non sans regretter amèrement son ciel d'azur, sa terre féconde, et surtout cette vive sympathie dont j'étais entourée, ces amis nombreux qui m'accompagnèrent en pleurant jusqu'au bateau à vapeur.

Quant à la baronne, que j'aimais avec un tendre respect, elle demeura encore à Bastia pendant plus de deux années, prodiguant les bienfaits autour d'elle comme la main de Dieu sème les fleurs, persévérante dans la voie de sacrifices et de bonnes œuvres qu'elle s'était tracée, parce que sa bienfaisance prenait sa source, non-seulement dans la bonté de son cœur, mais surtout dans une piété fervente, dans l'amour de Dieu, cet unique foyer de la charité véritable. Puis elle aussi quitta la Corse, laissant après elle le parfum de ses vertus, et quelque chose de ces sentiments de vénération qu'excitent les noms des François de Sales et des Vincent de Paul.



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LE BATEAU A VAPEUR

Un long espace de temps s'était écoulé depuis que les frères Fabiano étaient sortis de prison.

Le jour même où ils célébraient dans leur famille le cinquième anniversaire de ce jugement mémorable, un bateau à vapeur, le Liamone, parti le matin de Marseille, était en butte à une tempête telle, que le capitaine du navire, vieux marin expérimenté, en avait peu vu de plus terribles. Le ciel était sombre et la mer couverte d'une nappe d'écume ; l'ouragan tourbillonnait avec tant de violence, que tantôt il paraissait arracher le navire aux vagues mugissantes, et tantôt l'engloutir jusqu'au fond de l'abîme. Les matelots redoublaient de zèle et d'activité, et les passagers tremblants demeuraient dans l'entrepont, horriblement tourmentés du mal de mer, qui leur laissait à peine la force d'adresser leurs prières à Notre-Dame de la Garde, afin qu'elle les garantît d'un naufrage imminent.

Un seul d'entre eux était demeuré sur le pont sans paraître éprouver ni frayeur ni malaise.

C'était un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, à la taille haute et gracieuse, à la figure noble et belle. Il avait de grands yeux taillés en amande, des cheveux noirs, le teint brun et animé, le front large, le regard intelligent. Sa mise était simple et de bon goût ; lorsque l'éclair sillonnait la nue, il faisait dévotement le signe de la croix selon l'usage corse, sans fausse honte comme sans affectation ; puis il continuait à regarder la tourmente avec tout le calme d'une sécurité parfaite.

« Signor Loncini, lui cria le capitaine du bateau qui commandait la manœuvre, voudriez-vous donner un coup de main à ces braves gens qui travaillent à amener les voiles ? il y va de votre vie comme de la nôtre.

— Volontiers, capitaine, » dit le jeune homme.

Il se débarrassa de sa redingote, vint prendre place parmi les matelots, et manœuvra avec tant de présence d'esprit, de force et d'adresse, que le capitaine s'écria plusieurs fois :

« Bravo ! signor, bravissimo ! on jurerait en vérité que vous n'avez fait autre chose de votre vie : quel dommage que vous ne soyez pas marin. »

Cependant la tempête se calmait peu à peu, les vagues se brisaient avec moins de fracas sur les flancs du navire ; ramenant l'espérance, un rayon de soleil traversa les nuages et vint dorer la poupe du bateau.

« Voilà qui va bien ! s'écria le capitaine d'un ton joyeux ; Dieu aidant, nous déjeunerons demain à Bastia comme si de rien n'était. Merci de votre secours, signor Loncini, il ne nous a pas été inutile : foi de marin, vous feriez un brave matelot. »

Tebaldo serra la main que lui tendait le capitaine, remit sa redingote et reprit sa place sur le gaillard d'arrière. Le bruit des flots, la solitude de la mer, l'orage, les écueils, les périls, tout cela était pour lui autant de jouissances ; car il était brave, vigoureux, avide d'émotions, et il quittait à peine les bancs de l'école. Pour la première fois il se trouvait libre ; maître absolu de sa volonté ; il allait revoir son pays, ses chères montagnes, son aïeule, sa sœur bien-aimée, dont l'image lui apparaissait dans tous ses rêves, ornée des grâces et des vertus de son sexe. Cette douce Clarita, dont les lettres pleines d'amitié le consolaient de ses peines, l'encourageaient dans ses travaux, il allait la revoir enfin, la protéger à son tour, remplir la promesse qu'il avait faite à sa mère mourante de servir de père à cette pauvre enfant.

Et le cœur de Tebaldo bondissait de joie et d'orgueil en pensant à tout ce qu'il voulait faire pour sa sœur ; car il n'avait besoin pour son compte que de la moindre, partie de l'héritage de ses parents, quinze mille francs pour acheter un jour l'étude du notaire de Corte. Tout le reste, la maison et les terres qu'il possédait à Piovela, l'héritage de sa tante Folmont, ce qui lui reviendrait encore de sa grand'mère, formerait la dot de Clarita ; la jeune fille deviendrait de la sorte la plus riche héritière du canton, elle pourrait choisir son mari entre les plus braves et les plus vertueux. Mais avant de l'établir, Tebaldo compléterait lui-même l'éducation de sa sœur, il lui apprendrait l'orthographe et le calcul, l'histoire et la géographie ; il lui donnerait quelques notions de littérature et des leçons de botanique ; il

jouirait de ses progrès, il serait le confident de ses pensées, l'ami intime de sa jeunesse : en un mot, il en ferait une femme accomplie.

Et qui mieux que Tebaldo était en état de réaliser tout ce qu'il projetait ? Quel homme de son âge réunissait à un plus haut degré l'instruction et la persévérance nécessaires ? Quels progrès avaient été plus rapides que les siens ?

Lorsque Tebaldo arriva chez l'abbé Duhamel, il savait à peine lire et écrire couramment en français et en italien ; pour le latin et le grec, il n'en possédait aucune notion ; mais il avait l'intelligence rapide des enfants de son pays, jointe à la force de volonté, à la ténacité constante des bonnes têtes du nord. La mort tragique de ses parents avait fait sur lui une impression profonde, et sa promesse d'être le protecteur de Clarita n'était jamais sortie de sa pensée.

Mais, pour tenir promptement cette promesse. il fallait se hâter de terminer ses études et de faire son cours de droit ; car ses parents souhaitaient qu'il fût avocat avant de retourner chez-lui. Il travailla donc, non avec l'insouciance ordinaire des enfants de son âge, mais avec l'ardeur d'un homme fait ; non dans l'intention de surpasser ses camarades et d'obtenir des prix au concours, mais dans le but bien plus noble de remplir un devoir.

Ses professeurs, charmés de son application, secondèrent ses efforts ; il fit des progrès étonnants, quatre classes dans la première année et deux dans chacune des suivantes. A dix-sept ans il fut reçu bachelier, à vingt il était avocat ; et ; sans doute par un effet de la protection du Ciel ; qui voulait récompenser ses bonnes intentions, la santé de Tebaldo ne souffrit aucunement de ce travail forcé. Tout au contraire, son tempérament se développa, ses forces s'accrurent, l'enfant devint un homme plein d'énergie et de vigueur.

L'abbé Duhamel avait pour Tebaldo une tendresse toute paternelle ; il s'était efforcé de continuer en lui l'ouvrage si bien commencé par la baronne ; il avait combattu les défauts de ce caractère emporté, réprimé la fougue des passions de son élève, fait de lui un homme d'honneur, un chrétien fervent et éclairé.

Lorsque Tebaldo fut sorti de la pension et admis à l'École de droit, l'abbé Duhamel était demeuré son confident, son meilleur ami, ce qui faisait à la fois l'éloge du maître et celui de l'élève.

Du reste, dans ses rapports avec les jeunes gens de son âge, Tebaldo se montrait toujours obligeant, toujours bon camarade ; il supportait la plaisanterie, et pardonnait les petites malices auxquelles il était quelquefois en butte ; il semblait avoir entièrement dépouillé son naturel vindicatif et oublié à jamais les préjugés de son enfance ; cependant il n'avait rien perdu des nobles qualités de son caractère primitif. Ainsi sa reconnaissance pour la baronne allait jusqu'à l'enthousiasme ; il l'avait revue deux fois à Paris, et ces jours-là avaient été plus heureux pour lui que les jours mêmes de la distribution des prix, où sa tête pliait sous le poids des couronnes.

Malgré l'affection de Tebaldo pour l'abbé Duhamel et pour la baronne, la personne qui remplissait la plus grande place dans son cœur, celle sur qui se concentraient toutes ses pensées, celle dont l'avenir le préoccupait alors au milieu des flots grondants, c'était Clarita, sa sœur chérie, qu'il voulait rendre si heureuse.

Tebaldo en était au plus beau de ses rêves dorés, lorsqu'il sentit une grosse main s'appuyer sur son épaule ; il se retourna aussitôt.

« Eh bien ! signor, lui dit le capitaine, à quoi pensez-vous donc ainsi, que vous en oubliez le boire et le manger ? La mer n'est plus courroucée, et, puisqu'elle ne vous rend pas malade, venez goûter de ma soupe ; nous l'avons certes bien gagnée. »

Tebaldo suivit le capitaine dans la chambre où le couvert était mis. Un autre personnage, petit, grêle, fluet, qu'à son accent très-prononcé le jeune homme reconnut pour un compatriote, se trouvait en tiers avec eux.

« Nous sommes les seuls qui ayons faim ce soir, dit le capitaine ; les voyageurs pensent à toute autre chose, je vous assure ; et vous-même, signor Casanova, je gage que vous ne nous auriez pas tenu compagnie il y a quatre heures.

— Cela est vrai, répondit le petit homme ; jamais la mer ne m'avait éprouvé de la sorte, et cependant c'est la troisième fois que je fais la traversée.

— C'est que la bourrasque était fameuse, dit le capitaine ; moi-même, tout marin que je suis, le mal de cœur m'aurait tourmenté comme une petite maîtresse, si j'avais eu le temps d'y faire attention.

— Eh bien, je n'ai rien ressenti de ce que vous appelez le mal de mer, dit Tebaldo ; peut-être étais-je comme vous, capitaine, trop occupé pour y songer.

— Occupé, et à quoi donc, s'il vous plaît ?

— A regarder les éclairs qui sillonnaient les nues, les vagues qui s'élevaient comme des montagnes, notre bateau qui était là comme un point noir au milieu de cette blanche écume... Oh ! c'est beau, la tempête !

— A votre âge j'éprouvais tout cela, dit le capitaine ; mais, croyez-moi, signor Loncini, on se blase sûr tout, même sur le danger ; maintenant je préfère un petit vent frais, qui me fasse arriver à bon port, à toutes les tempêtes possibles.

— Vous l'appellez Loncini, dit Casanova en se penchant à l'oreille du capitaine : serait-il de la famille des Loncini de Piovela ?

— Le seul qui en reste, répondit le capitaine à voix basse, mais un fier gaillard, comme vous voyez.

— Puisqu'il retourne dans son pays, les Fabiano n'ont qu'à se bien tenir, » murmura Casanova.

Le capitaine cligna de l'œil en signe d'assentiment ; Tebaldo avait tout compris, il garda le silence ; mais une impression de tristesse le saisit à l'instant, il demeura comme immobile, les yeux fixés sur son assiette.

« Vous ne mangez pas de bon appétit, jeune homme, dit le capitaine en lui frappant familièrement sur l'épaule ; il vous faut cependant prendre des forces : pour l'avenir, je veux dire, car pour le moment nous n'avons rien à craindre, Dieu merci ; la mer est devenue traitable comme un cheval fougueux qui vient de recevoir une leçon de son cavalier ; il ne faut cependant pas trop s'y fier, c'est le libeccio ²⁴ qui souffle, et, si nous n'avions la vapeur pour auxiliaire, nous risquerions fort de rester un mois en route, comme cela m'est arrivé jadis.

— C'est une grande et belle découverte que celle des bateaux à vapeur, dit Tebaldo faisant effort pour secouer les pensées tristes qui venaient de s'éveiller, dans son esprit ; ils facilitent le commerce et assurent toutes les relations.

— En vérité, je ne sais pas encore si nous autres consommateurs nous avons beaucoup à nous en féliciter, interrompit Casanova ; les denrées renchérissent, nos bois se dépeuplent ; nos grives et nos merles, qu'on nous vendait autrefois six sous la douzaine, valent maintenant quatre ou cinq sous la pièce, et l'on trouve beaucoup plus de lièvres et de perdrix corses sur le marché de Marseille que sur ceux d'Ajaccio et de Bastia.

— Bah ! bah ! de quoi vous plaignez-vous ? dit le capitaine ; on vous donne en échange de bon argent comptant qui circule dans le pays, sans

compter le vin étranger et les objets de luxe que nous apportons tous les jours.

— Et les lumières de la civilisation, qui doivent nécessairement jaillir de nos relations plus fréquentes avec le continent, et qui auront bientôt amélioré, je l'espère, nos mœurs un peu barbares.

— Que dites-vous, signor Loncini ? interrompit Casanova avec vivacité ; je gage que vous sortez d'un collège de France. Nos pères n'étaient-ils pas ce que nous sommes ? Notre sobriété, notre bravoure ne valent-elles pas, à votre avis, les mœurs efféminées du continent ?

— Personne plus que moi n'estime le courage véritable, dit Tebaldo d'un ton calme, et j'espère en donner la preuve dans l'occasion ; mais ne pourrions-nous pas conserver nos vertus tout en nous corrigeant de nos défauts ? et notre bras serait-il moins sûr contre les ennemis de l'État, notre âme moins fortement trempée, parce que notre esprit aurait reçu plus de lumières et concevrait plus nettement des idées d'ordre et de justice ?

— Hein ! fit le capitaine, qui avait une grande opinion du savoir comme de la force physique de Loncini, à la famille duquel il se trouvait allié, la langue vaut le bras, qu'en dites-vous, Casanova ? l'Annunciata aura lieu d'être fière du représentant de sa famille.

— Oui, oui, dit Casanova à demi-voix en quittant la table, il fait un peu le bon apôtre ; mais, une fois dans les montagnes, je le répète, malheur aux Fabiano ! »

Le jeune homme entendit encore ces paroles, quoiqu'elles ne lui fussent pas adressées, et il remonta sur le pont, mécontent de lui et des autres.

Les Fabiano n'ont-ils pas été acquittés par le jury ? se disait-il ; et qu'attend-on de moi ?... Alors les souvenirs se pressèrent en foule dans son imagination ; il se rappela cette haine de plusieurs siècles entre les deux familles, ce combat mémorable dont son arrière-grand'mère lui avait tant de fois raconté les détails lorsque, tout petit enfant, il grimpait le soir sur les genoux de la vieille femme ; ce combat dans lequel deux Loncini et quatre Fabiano étaient restés morts sur la place, quoique ces derniers fussent beaucoup plus nombreux ; puis son propre logis assiégé comme un château fort et défendu avec le courage du désespoir par son père et sa tante. Et l'image d'Annunciata avec son courage tout viril lui revenait à l'esprit sous les traits charmants de Bradamante ou de Clorinde, telles qu'il les avait vues représentées dans un des tableaux de l'exposition. Et, par-dessus tout cela, le souvenir de son père assassiné, et de sa mère expirante dans une

étable, et les préjugés de son enfance qui semblaient oubliés à tout jamais, se réveillaient avec force dans son âme ; et les images sanglantes de tous les Loncini tombés sous les coups des Fabiano tourbillonnaient autour de lui, comme si les bouffées de ce terrible libeccio, qui contrariait la marche du Liamone, lui apportaient, avec les exhalaisons aromatiques des montagnes de la Corse, toutes les passions haineuses de ses habitants.

« Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » dit-il en secouant son épaisse chevelure, comme pour chasser de son cerveau les fantômes d'abord évoqués par son imagination et maintenant acharnés à sa poursuite.

Assis sur un tas de cordages, la tête appuyée entre ses mains, il tâchait de se rappeler les instructions religieuses de la baronne et celles de l'abbé Duhamel. Peu à peu le calme rentra dans son âme ; se mettant à genoux, il fit sa prière du soir avec plus de ferveur que jamais, car il sentait dans ce moment qu'il lui faudrait une force surnaturelle pour se vaincre lui-même, et que ces passions qu'il avait crues étouffées pour toujours étaient un feu caché sous la cendre que le moindre souffle pouvait attiser, et qui menaçait d'incendier son pauvre cœur.

Il pria longtemps aussi pour son père et pour sa mère, comme il avait coutume de le faire tous les jours, pensant avec raison que les soupirs devant Dieu et les bonnes œuvres pratiquées à leur intention seraient plus utiles au repos de leurs âmes qu'une coupable vengeance.

Lorsque Tebaldo se releva, il avait repris toute sa sérénité première, s'étonnant même de l'avoir perdue un seul instant pour les propos en l'air d'un étranger dont les idées personnelles ne devaient en rien influencer sur sa propre conduite.

C'est que la prière est un baume souverain pour les maladies de l'âme ; elle a des consolations pour toutes les peines, elle calme les douleurs que les pensées les plus sages, les raisonnements les plus philosophiques ne pourraient modérer ; mais le jeune homme ne fit point alors cette réflexion, il se trouva heureux comme par le passé, et se crut fort contre l'avenir.

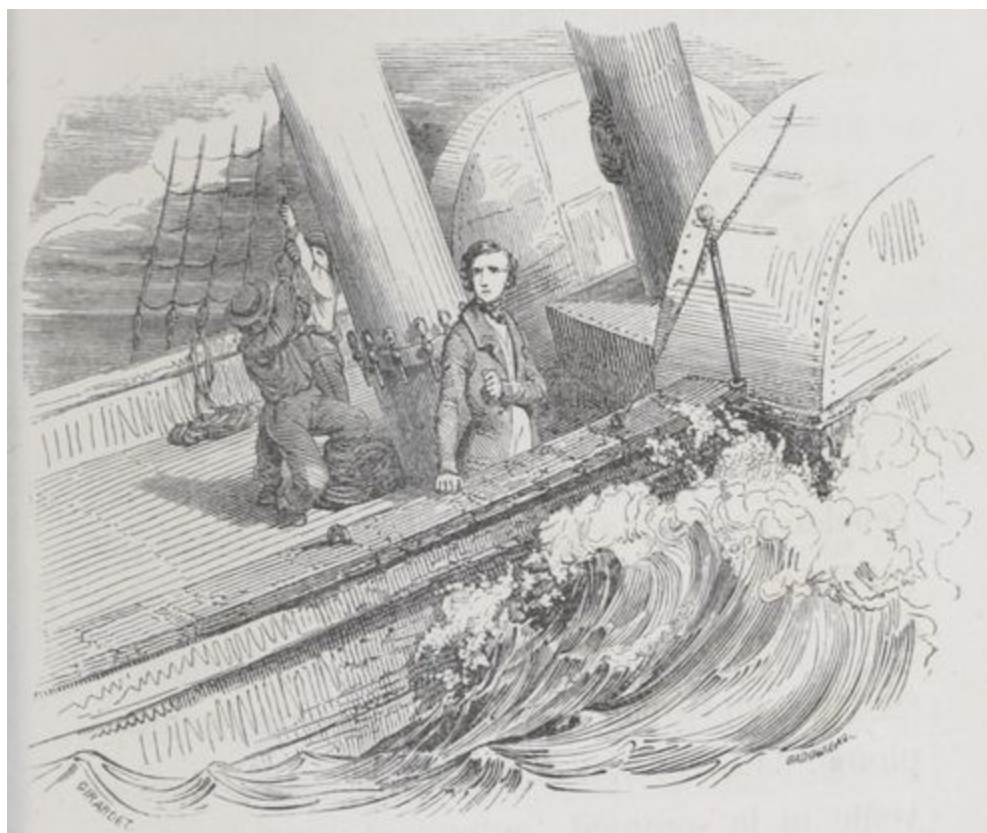
Il sentait bien instinctivement qu'il pourrait y avoir lutte dans son cœur entre ses principes actuels et ses préjugés d'autrefois ; mais il ne doutait point d'en sortir victorieux. Ses idées étaient si fortement arrêtées, ses résolutions si bien prises, qu'il n'avait certes rien à craindre. Ces pensées sanglantes de tout à l'heure, ces fantômes qui semblaient lui demander vengeance, ne lui paraissaient plus alors qu'une hallucination de son cerveau ébranlé par la tempête, une folie momentanée. Il en remercia le

Ciel, et, confiant comme on l'est au jeune âge, sans prévoyance des suggestions extérieures et des dangers qui l'attendaient, il reprit ses rêves de bonheur, ses douces extases d'amour filial et d'amitié fraternelle.

Le ciel était d'une limpidité admirable, car le libeccio venait de balayer jusqu'au moindre nuage ; les étoiles scintillaient sur ce fond d'azur, et la mer, aussi bleue que le ciel, reflétait leur lumière sur ses vagues mouvantes, comme un miroir à facettes qui reproduit les objets à l'infini.

Chez Tebaldo le cœur était trop pur encore pour qu'il demeurât longtemps insensible à la magie de ce spectacle : son âme s'exaltant peu à peu, il passa de la contemplation de cette nature grandiose à l'admiration de l'intelligence de l'homme, qui était parvenu à dompter les éléments, à contraindre les flots de lui servir de route et la vapeur de coursier docile ; puis, remontant de la créature au Créateur, il se demanda quelle devait être la puissance de Celui qui d'un mot avait formé l'homme, si petit par l'espace qu'il occupe dans l'univers, si grand par les ressources de son génie et par les espérances de son âme immortelle.

Tout le monde dormait sur le Liamone, à l'exception des marins de quart et des chauffeurs ; on n'entendait plus que le murmure des flots qui battaient le navire et le bruit monotone des roues qui coupaient les flots ; et cependant le jeune homme demeurait plongé dans ses méditations. A minuit, sentant le besoin de prendre un peu de repos, car il avait passé en voiture les deux nuits précédentes, il descendit dans la salle des voyageurs, mais il trouva toutes les cabines occupées. Il ne voulut déranger personne, et, remontant sur le pont, il s'enveloppa de son manteau, s'arrangea un lit entre deux ballots de marchandises, puis s'endormit, entre le ciel et la mer, du sommeil paisible de la jeunesse et de l'innocence.



CHAPITRE II

COURAGE ET MODESTIE

Déjà le soleil embrasait l'horizon, lorsque Tebaldo se réveilla à demi, mollement bercé par les flots. Une brise légère se jouait dans ses cheveux, et l'odeur des pins laryx ²⁵ parfumait sa couche improvisée. Il resta quelques minutes plongé dans cet état de bien-être qui n'est ni la veille ni le sommeil, entendant sans le comprendre ce qui se passait autour de lui, ne sachant au juste si ce n'était pas encore dans sa petite chambre du quartier Latin, ou au milieu du dortoir de la pension Duhamel, qu'il se trouvait couché. Enfin la voix rauque d'un matelot qui gourmandait un petit mousse le tira tout à coup de ce reste d'assoupissement ; il se leva d'un bond, et poussa un cri de joie en apercevant la terre à deux cents pas de distance, car le bateau doublait alors le cap Corse.

Il versa des larmes d'émotion, tendit les bras à ces rochers stériles, à ces pins rabougris qui bordaient le rivage de cette patrie bien-aimée. Toute sa prière du matin fut un hymne d'amour et de reconnaissance ; il remercia Dieu mille fois de le ramener auprès de ses parents, dans son pays, où il espérait pouvoir faire le bien, mener une vie utile à lui et aux autres. Aucune arrière-pensée, aucune inquiétude d'avenir n'attrista ces premiers moments de bonheur.

Un oiseau à la gorge blanche tachetée de noir vint s'abattre près de lui pour reposer ses ailes ; Tebaldo s'empara de la petite bête, la baisa avec joie comme la première créature vivante qui saluait son retour, et, tirant un biscuit de sa poche, il le rompit en morceaux et le jeta sur les planches du bâtiment : l'oiseau, rendu à la liberté, en becqueta les miettes, et Tebaldo se réjouit en disant : « Puissé-je ainsi ne faire que du bien dans ce pays où je retourne ! et plaise à Dieu qu'aucune créature n'ait à se plaindre de moi plus que cette jolie petite bête à laquelle je viens de donner à manger ! »

Dans ce moment, une jeune dame montait sur le pont, accompagnée d'un petit garçon de sept à huit ans et d'une femme de chambre. La dame était

fort pâle, car elle avait beaucoup souffert depuis vingt-quatre heures qu'elle était embarquée ; le capitaine venait de lui conseiller de sortir de la salle pour respirer un air plus pur, l'assurant que le vent de terre lui ferait du bien. Elle s'assit sur un banc, pencha la tête sur son sein, et resta là affaissée sur elle-même, sans s'occuper aucunement de ce qui se passait sur le bateau ; car un des effets du mal de mer est d'enlever à l'âme toute son énergie.

La femme de chambre paraissait aussi accablée que sa maîtresse ; elle se coucha sur une planche et ne bougea plus : l'enfant seul conservait toute la vivacité de son âge.

« Georges, asseyez-vous là près de moi, et soyez bien sage, » lui dit sa mère.

Le petit garçon obéit d'abord ; mais, se lassant bientôt de cette immobilité qui lui était peu naturelle, il quitta sa place, tira des billes de sa poche et se mit à jouer ; ni sa mère ni sa bonne ne remarquèrent qu'il s'était éloigné d'elles. Un instant après Georges parcourait le bateau en courant de toutes ses forces.

« Veux-tu bien ne pas gambader de la sorte, enfant ? » lui cria un matelot dans les jambes duquel il venait de s'embarrasser.

Georges, effrayé de la grosse voix et de la mine rébarbative du vieux marin, courut se blottir dans un coin du gaillard d'arrière, et se mit à regarder la mer et les gros poissons qui suivaient le bâtiment en jetant de l'eau par leurs narines ; puis il imagina de grimper sur les malles et les caisses qui se trouvaient entassées dans cet endroit, et de là sur la rampe en fer qui servait de garde-fou. Tebaldo était encore à cet endroit, plongé dans ses réflexions ; en relevant la tête, il aperçut l'enfant à califourchon sur la balustrade.

Effrayé du péril que courait le petit téméraire, il se levait pour s'emparer de lui, lorsqu'une violente secousse du bâtiment fit perdre l'équilibre au pauvre Georges. Un faible cri et le bruit sourd d'un corps qui tombait à l'eau se firent entendre en même temps ; le Liamone fila avec sa rapidité ordinaire, et tout était fini, si, plus prompt que l'éclair, le jeune Corse ne se fût précipité dans les flots.

Tebaldo Loncini était un habile nageur ; en deux brassées il arriva jusqu'au petit Georges, qu'il saisit par les cheveux et qu'il soutint au-dessus des ondes pour le mettre à même de respirer ; mais le bateau à vapeur était

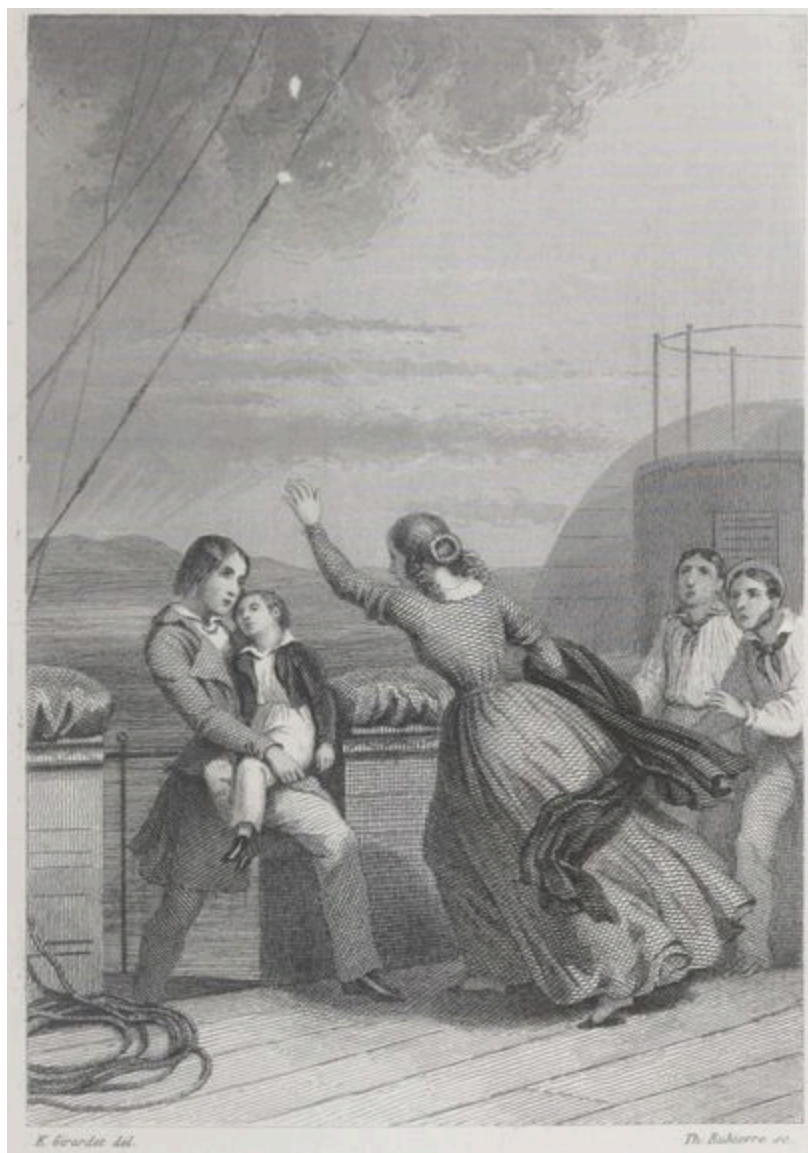
déjà à une grande distance ; heureusement quelques personnes témoins de l'accident et de l'action de Tebaldo coururent avertir le capitaine.

Celui-ci donna l'ordre d'arrêter la machine ; on mit en mer une embarcation qui prit à son bord le jeune homme et l'enfant, et qui les ramena sur le Liamone.

La frayeur et le désespoir avaient tout à coup dissipé l'accablement de la mère, elle se tordait les bras d'une manière convulsive en poussant des cris déchirants. A la vue du petit Georges, que Tebaldo déposa sain et sauf sur le giron maternel, la pauvre femme ne trouva que des larmes pour exprimer sa reconnaissance.

Quant au jeune Corse, il descendit dans la chambre du capitaine sous prétexte de changer ses habits tout dégouttants d'eau de mer, mais bien plus encore pour se livrer sans témoin au bonheur ineffable qui inondait son âme. Oh ! combien il était heureux et fier d'avoir conservé une vie si précieuse, d'avoir rendu un enfant à sa mère ! Son cœur bondissait de joie sous ses vêtements humides ; sa bouche murmurait des mots sans suite, des élans de reconnaissance envers le Ciel, qui lui avait ménagé cette occasion d'être utile à son prochain, de débiter par une œuvre méritoire dans la vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui. Cette action lui paraissait de bon augure, accomplie en présence de cette terre de Corse où il allait habiter.

Il déposa le petit Georges sain et sauf sur le giron maternel



Combien les joies féroces de la vengeance lui semblaient alors mesquines et méprisables auprès de cette émotion délicieuse dont il était enivré ! Combien aussi mettait-il le bonheur d'avoir pu faire une bonne action au-dessus de cette satisfaction d'amour-propre, de ces applaudissements humains que ses succès classiques lui avaient si souvent mérités !

Le capitaine, étonné de sa longue absence, alla le chercher dans sa chambre.

« Que diable faites-vous là ? lui dit-il, tous les passagers sont sur le pont et demandent de vos nouvelles ; M^{me} de Belmont vous attend avec

impatience, elle craint que vous ne soyez malade, et, foi de marin, je commence à le craindre comme elle.

— Jamais je ne me suis mieux porté, dit Tebaldo en terminant sa toilette ; mais qui est-ce donc que cette M^{me} de Belmont, qui a la bonté de s'intéresser à moi ?

— Eh parbleu, mon cher, la mère du petit bonhomme que vous avez sauvé ; une aimable femme vraiment, qui va rejoindre son mari, chef de bataillon en garnison à Corte ; venez vite, que je vous présente à elle.

— En vérité, je ne me soucie guère de me donner en spectacle, interrompit Tebaldo : quel maintien voulez-vous que je garde au milieu de toutes ces personnes qui vont fixer sur moi leurs regards ? laissez-moi monter sur le pont tout seul, et me glisser dans la foule sans attirer l'attention des autres.

— Cent mille fois non ! dit le capitaine ; c'est mon plaisir à moi de vous montrer à tous, vous, mon compatriote et presque mon parent. Êtes-vous une jeune fille pour vous laisser intimider de la sorte ?

— Allons, puisque vous le voulez, je vous suis, dit Tebaldo d'un air résigné, tout en composant son maintien pour ne pas paraître trop gauche.

— Voilà le héros, le jeune homme qui... le brave Loncini enfin, mon compatriote et mon allié, que je vous présente, » cria le capitaine dans son langage peu éloquent.

Tebaldo se sentit rougir jusqu'au blanc des yeux à cette singulière harangue ; car, ainsi qu'il l'avait prévu, tous les regards se fixèrent sur lui : mais il se remit aussitôt, et, prenant cette physionomie impassible des Corses qui déjoue l'observation et laisse si rarement deviner les émotions de l'âme, il répondit avec grâce aux remerciements de M^{me} de Belmont, qui lui exprimait sa reconnaissance avec toute l'énergie de la tendresse maternelle. Tebaldo prit entre ses bras le petit Georges qu'elle lui présentait, charmé peut-être de se donner une contenance.

« Embrasse bien Monsieur, dit M^{me} de Belmont à son fils ; sans lui ta pauvre mère n'aurait plus d'enfant.

— De grâce, Madame, ne parlons plus de cela, dit Tebaldo, pour lequel la gratitude de cette jeune femme était une récompense bien douce ; j'ai été assez heureux pour vous rendre service, et j'en bénis le Ciel ; tout autre à ma place eût agi de la même manière ; j'ai été privilégié en cette occasion, voilà tout.

— Mon Dieu ! que serais-je devenue si vous n'aviez été là pour le sauver ? dit la mère. Comment aurais-je osé reparaître devant M. de Belmont ? Cet enfant, Monsieur, est notre fils unique ; s'il s'était noyé, et noyé par ma faute. parce que j'avais manqué de surveillance... oh ! c'était à en devenir folle, je serais morte de douleur.

— Entendez-vous, méchant ? dit le jeune homme en caressant le petit Georges ; obéissez désormais à votre mère, si vous voulez éviter le malheur de la faire mourir de chagrin, et plaire à Dieu et à vos parents. Mais, Madame, continua-t-il pour détourner la conversation, n'éprouvez-vous aucune répugnance à venir habiter notre pays ? On vous en a peut-être dit bien du mal ?

— Je vais y rejoindre M. de Belmont, dont j'étais séparée depuis longtemps, dit la jeune femme ; et puis, si j'avais conçu quelques préventions défavorables au caractère corse, elles disparaîtraient aujourd'hui.

— Oh ! nous ne sommes pas aussi noirs qu'on nous dépeint, reprit Tebaldo en souriant ; nous savons apprécier le mérite et sympathiser avec tout ce qui est noble et bon ; d'ailleurs nos paysages pittoresques, nos terres incultes ont bien aussi quelque charme.

— Incultes, dites-vous ? pas autant que je me l'étais figuré, répondit M^{me} de Belmont en jetant un coup d'œil sur les côtes verdoyantes qui semblaient glisser devant elle comme les verres d'une lanterne magique ; voilà des champs et des vignes qui me paraissent en bon état.

— Il faut bien vous avouer, Madame, que le cap Corse est la partie de l'île la mieux cultivée et par conséquent la plus productive, comme aussi les paysans du cap sont les plus industrieux et les plus civilisés ; mais vous trouverez partout en Corse une nature féconde, une température agréable et des sites ravissants. Nous possédons des forêts magnifiques : celles de Vizzanova et d'Aïtona, par exemple, où l'on voit des arbres qui n'ont pas moins de cent pieds de hauteur et de huit pieds de diamètre, et qui se dessèchent de vétusté sans que la cognée de l'homme ait jamais essayé de les abattre ²⁶. Nous avons un grand nombre de carrières de marbre variées, de granit, de porphyre, de vert antique, que l'on pourrait exploiter avec un grand avantage, lorsque les routes commencées s'achèveront. comme j'espère que cela arrivera bientôt.

— Je sais, dit M^{me} de Belmont, que vous avez aussi des sources minérales d'une grande efficacité ; mon mari, qui souffrait beaucoup des

suites d'une blessure, est allé l'année dernière prendre les eaux de Guagno, et en a éprouvé les meilleurs effets.

— Nous avons encore, dit Tebaldo, qui prenait un grand plaisir à faire valoir toutes les ressources de son pays, les eaux de Petricola et d'Orezza, puis les bains de Caldaniccia, supérieurs peut-être par la richesse de leur base à ceux de Vichy ; une foule de malades s'y rendent chaque année des diverses parties de l'île, même de l'Italie tout entière. Comme contraste de ces sources d'eau chaude, il en existe de très-curieuses par leur température glaciale dans toutes les saisons ; on ne passe guère sur la route de Corte à Ajaccio sans visiter une fontaine d'une limpidité merveilleuse, dans laquelle il est impossible de ramasser trois cailloux de suite, tant la main qui s'y plonge est saisie par le froid. Je ne vous dirai rien de nos rochers escarpés, de nos grottes profondes, de nos maquis fourrés ; je ne vous parle même point de nos côtes si poissonneuses que des pêcheurs napolitains viennent tout exprès pour y jeter leurs filets, de l'excellence de nos fruits, de la variété infinie de nos denrées ; si vous parcourez notre pays, Madame, vous y trouverez toutes les productions des climats tempérés jointes à celles des régions brûlantes de l'Afrique, et vous resterez convaincue que la Providence nous a fait une large part dans la distribution de ses dons.

— J'en suis déjà persuadée, dit la jeune femme, charmée de l'esprit et de la politesse de Tebaldo, et surtout de cette retenue de bon ton qui prenait sa source dans la pureté de ses mœurs ; mais pourriez-vous me dire quel est ce bâtiment en ruine que j'aperçois là-bas ?

— C'est la maison de Sénèque, Madame, ou du moins celle qu'on suppose avoir été habitée par le philosophe pendant le long exil dont l'amertume lui inspira sans doute ces vers satiriques dans lesquels il nous a trop maltraités, je crois.

— Et ces restes de tours placées à une certaine distance l'une de l'autre ?

— Elles avaient été construites pour servir à la défense de l'île contre les pirates sarrasins, dont les descentes, très-fréquentes jadis, étaient toujours suivies d'affreux malheurs ; maintenant que les Corses n'ont plus rien à craindre de ces mécréants, ils laissent tomber en ruine ces tours, devenues inutiles.

— Mon Dieu, la belle journée ! dit la jeune femme, que la secousse violente de la matinée et la proximité de la côte avaient guérie de son mal de mer ; que ce ciel est pur ! que ces flots sont calmes ! Maintenant j'éprouve un sentiment de contentement et de bien-être que je ne puis

exprimer ; je tiens sur mes genoux mon enfant chéri, et je vais revoir son père : c'est à vous que je dois tout ce bonheur, monsieur Loncini.

— A Dieu, Madame, dit Tebaldo d'un ton grave et doux à la fois ; car c'est de lui seul que proviennent tous les biens. »

M^{me} de Belmont le regarda, surprise et charmée en même temps de trouver en lui ces principes religieux.

« Vous êtes un bon et noble jeune homme, lui dit-elle avec émotion : puisse mon fils vous ressembler un jour !

— Vous allez me faire rougir, Madame, dit Tebaldo en riant ; j'aime bien mieux continuer à vous donner des détails sur toutes les belles choses qui nous entourent que de m'exposer à vous montrer combien je suis gauche et ignorant des usages du monde : et, par exemple, voulez-vous savoir le nom de cet amas de rochers recouverts d'arbustes rabougris dont nous sommes si peu éloignés ? C'est l'île de Capraïa, qui contient à coup sûr plus de chèvres que d'hommes, car ses sites escarpés semblent faits exprès pour de tels habitants. Mais voyez-vous un peu plus loin cette terre plus verdoyante, où l'on exploite depuis si longtemps des mines de fer, et que Napoléon dans son incroyable activité dota, pendant son règne si court sur cette petite île, de belles routes qui font aujourd'hui sa prospérité ?

— C'est un grand souvenir que vous évoquez là, dit M^{me} de Belmont ; vous autres Corses, vous devez bien aimer votre Bonaparte.

— Nous en sommes fiers, répondit Tebaldo, cependant il ne fit point pour son pays tout ce que ses compatriotes étaient en droit d'attendre ; il oublia sa patrie véritable pour sa patrie adoptive, et peut-être ne pouvait-il pas agir différemment ; il était occupé de trop vastes projets pour songer beaucoup à favoriser les intérêts particuliers de la Corse.

— N'est-ce point encore une île que j'aperçois la-bas ? dit M^{me} de Belmont, dont la vue était un peu basse.

— C'est Monte-Cristo, plus stérile encore que Capraïa et entièrement déserte. Autrefois de saints religieux eurent le courage de s'établir dans cette solitude absolue ; ils y battirent un couvent et défrichèrent avec un travail infini quelques arpents de mauvais terrain qui fournissaient à leurs besoins, si restreints d'ailleurs ; mais un jour les Sarrasins débarquèrent sur cette cote, massacrèrent dans la chapelle tous ces moines, qui moururent comme les martyrs, en priant Dieu pour leurs bourreaux ; ils s'emparèrent ensuite des ornements de l'église et des vases sacrés, seules richesses que possédassent les religieux. Un troupeau de chèvres leur échappa en se

sauvant dans les bois, où, devenues sauvages, elles se multiplièrent à l'infini ; ce sont maintenant les seules créatures vivantes de cette terre où retentissaient autrefois les louanges du Seigneur. De temps en temps quelques chasseurs italiens débarquent sur cette plage stérile, se mettent à la poursuite des chèvres, en tuent un grand nombre, et retournent dans leur pays chargés des peaux de ces pauvres bêtes. Monte-Cristo, ainsi que l'île l'Elbe et Capraïa, appartiennent à la Toscane. »

Dans ce moment, Casanova et quelques autres passagers vinrent s'asseoir auprès des deux interlocuteurs ; la conversation devint générale, on parla de mille choses différentes, et Tebaldo jouait avec le petit Georges, qu'il avait attiré sur ses genoux, lorsque M^{me} de Belmont, se tournant vers lui :

« Monsieur Loncini, vous qui savez tout, dit-elle avec un sourire gracieux, pourriez-vous me dire quelle est cette chapelle que j'aperçois sur le bord de la mer ?

— C'est la Madonna della Vesina, » répondit Tebaldo d'une voix sourde, car le souvenir poignant de sa mère expirante s'offrit soudain à sa pensée.

Il remit le petit Georges à M^{me} de Belmont, et s'éloigna brusquement de ses compagnons de voyage.

« Mon Dieu ! qu'arrive-t-il donc à M. Loncini, qu'il nous quitte de la sorte ? demanda la jeune femme, presque inquiète de ce prompt éloignement.

— C'est que sa mère est morte là, dit Casanova en désignant du doigt une chétive cabane que doraient en plein les rayons du soleil, morte de fatigue et de douleur ; et le jeune homme revient en Corse pour venger sa mère et son père ; car Loncini est un brave garçon, comme vous avez pu le voir.

— Venger !... mais comment ? demanda M^{me} de Belmont.

— Par la peine du talion sans doute, reprit Casanova en faisant le geste d'ajuster un coup de fusil ; le sang veut du sang, et Loncini tire aussi bien qu'il nage, dit-on.

— Un si bon jeune homme devenir :un meurtrier ! mais c'est impossible ! s'écria M^{me} de Belmont.

— Si Loncini ne vengeait point ses parents, il serait déshonoré ; et cette honte rejaillirait sur sa famille entière.

Mais c'est affreux, ce que vous dites là, Monsieur... Ce jeune homme si religieux, si doux, si instruit, tremper ses mains dans le sang ! Oh ! jamais ! jamais !

— Vous ne nous connaissez pas encore, reprit Casanova d'un air de triomphe, nous sommes des hommes, nous autres montagnards.

— Alerte, enfants ! cria le capitaine. Messieurs les voyageurs, venez reconnaître vos effets ; voilà que nous arrivons. »

Et Bastia se présentait aux passagers par son côté le plus brillant, la place Saint-Nicolas, le palais de justice, tout le quartier neuf enfin, comme ces commerçants qui étalent ce qu'ils ont de plus beau pour attirer les chalands.

Le Liamone entrait déjà dans le port, dont les maisons décrépies sont d'un aspect peu agréable. Tebaldo rejoignit alors M^{me} de Belmont ; il venait lui offrir ses services pour le débarquement, qui ne s'opère que d'une manière incommode, au moyen d'une nacelle qui conduit les voyageurs sur le quai, le bateau à vapeur ne pouvant arriver jusqu'au débarcadère. Quelques instants de solitude et de prière avaient suffi pour rendre au jeune homme sa tranquillité habituelle, et ce fut avec une politesse calme et bienveillante qu'il entourait M^{me} de Belmont de tous ces petits soins que les femmes savent si bien apprécier.

« Monsieur, lui dit-elle en le quittant pour se rendre à l'hôtel Tellier, le meilleur de la ville, si un jour mon mari et moi nous étions assez heureux pour pouvoir vous être utiles, disposez de nous comme de vrais amis, et n'oubliez pas, je vous en conjure, que notre reconnaissance vous est acquise à jamais. »



CHAPITRE III

LE BANDIT

Tebaldo était attendu sur le port par M. Cafarelli. Dès que le jeune homme aperçut ce fidèle ami, il courut à lui et l'embrassa avec affection.

« Venez, mon enfant, dit le vieillard, votre chambre est préparée, nous avons hâte de vous voir. »

M^{me} et M^{lle} Cafarelli firent au voyageur l'accueil le plus gracieux. Le jeune homme eût bien voulu se rendre le jour même à la Madonna della Vesina, sur la tombe de sa mère, dont il connaissait la place ; ses hôtes ne lui en laissèrent pas le temps.

Le lendemain, au point du jour, Tebaldo commença ce pèlerinage ; le signor Cafarelli voulut l'accompagner. Ils marchèrent silencieux et recueillis ; seulement, en passant devant l'hôtel occupé jadis par la baronne, Tebaldo soupira en pensant qu'il ne verrait probablement plus sur la terre celle qui avait été pour M^{me} Loncini un ange consolateur, et pour lui-même, ainsi que pour Clarita, une lumière bienfaisante qui avait éclairé leur intelligence.

« Nous la regrettons toujours, dit le vieillard, qui avait compris la pensée du jeune homme ; car qui pourrait remplacer cette excellente dame ? elle faisait tant de bien dans le pays ! »

Lorsque Tebaldo sortit du cimetière, après y avoir prié longtemps, il dit à son compagnon de route :

« Je veux que les restes de ma mère soient réunis à ceux de son mari dans le tombeau de la famille ; ayez la bonté de faire ici les démarches nécessaires afin d'obtenir leur translation. »

Le vieillard le lui promit.

« Mon enfant, lui dit-il ensuite, vous allez vous trouver dans une position difficile ; permettez-moi de vous recommander d'agir avec prudence. Annunciata est une fille active et courageuse, mais peut-être ne sera-t-elle

pas pour vous de bon conseil ; faites-lui prendre patience, et ne vous pressez point d'agir ; vos ennemis sont rusés et se tiendront sur leurs gardes.

— Si c'est des Fabiano que vous voulez parler, dit Tebaldo, je veux une fois pour toutes expliquer clairement mes intentions à leur égard, à vous surtout, qui êtes un homme de bon sens et capable de me comprendre. Qu'ils soient ou non coupables du meurtre de mon père, le tribunal les a acquittés, et je dois les regarder comme innocents ; c'est à Celui seul qui sonde les cœurs et les reins à les juger en dernier ressort ; c'est à lui seul aussi qu'appartient le droit de nous venger, s'ils ont donné lieu à la vengeance. Quant à moi, ils n'ont rien à craindre de ma part, et je vous promets que je ne leur ferai pas le moindre mal.

— Hélas ! dit le vieillard, qui avait écouté avec attention les paroles de Tebaldo, ne promettez rien, ne jurez rien, jeune homme ; vos sentiments sont louables sans doute, et, tout Corse que je suis, je les approuve au fond du cœur ; mais vous avez oublié votre pays, mon enfant. Encore, si vous deviez habiter Bastia ! mais votre Piovela !... oh ! vous ne savez pas ce que c'est que cette race d'hommes. Vous rappelez-vous le petit Buonavita, qui n'avait guère que seize à dix-sept ans lorsque vous le voyiez chez moi ? lui aussi avait été élevé sur le continent, lui aussi avait acquis des connaissances utiles, des mœurs nouvelles : eh bien, il retourna dans ses montagnes, il y reçut une grave injure, et souffrit d'abord patiemment le tort dont il était la victime. Ce ne fut qu'un cri général contre ce qu'on appelait ses mœurs efféminées ; de toute part on lui donna le rimbecco ²⁷ ; alors il envoya un cartel à son adversaire, qui se moqua de lui, car le duel n'est pas dans nos mœurs. La civilisation lutta quelque temps encore contre le préjugé ; mais la civilisation fut vaincue, et Buonavita est maintenant dans le maquis, il a tué son homme.

— Le préjugé a pu vaincre la civilisation, dit Tebaldo ; mais la religion triomphera du préjugé.

— Je le désire, » répondit Cafarelli d'un air qui exprimait le doute, et il changea de discours.

Vers le soir, Tebaldo vit arriver le berger envoyé par Annunciata pour lui amener un cheval et l'accompagner en chemin. Le lendemain, au lever de l'aurore, il fit ses adieux à la famille Cafarelli en promettant de revenir bientôt ; puis il suivit son guide.

Le jeune Corse était un hardi cavalier, habitué dès l'enfance à se tenir en selle ; il fut cependant obligé de descendre plusieurs fois de cheval et de soutenir lui-même sa monture, tant le chemin qu'il parcourait était ardu et périlleux. C'est que le paysan avait pris par les hauteurs au milieu des rocs et des précipices, pour éviter l'arbre fatal teint du sang d'Antonio Loncini, car la journée du retour devait être toute entière à la joie. Le guide chevauchait en avant, son chien à ses côtés, son fusil sur l'épaule. Vers midi, ils arrivèrent à la porte d'une chétive cabane construite en branches d'arbre au plus épais du fourré. Le berger siffla alors d'une manière particulière ; un homme armé jusqu'aux dents sortit aussitôt et s'avança vers les voyageurs après avoir eu soin de refermer à double tour la porte de la cabane, précaution fort extraordinaire dans un pays où la plupart des maisons ne ferment qu'au loquet, où quelques-unes même n'ont point de porte au rez-de-chaussée, à moins que le propriétaire ne soit en vendetta.

« Soyez le bienvenu, signor Loncini ; ne reconnaissez-vous point votre vieil ami Burcica, à qui vous apportiez de la poudre à la Croix-Rouge, et qui vous faisait trotter sur son cheval ? Comme vous voilà grand et robuste ! c'est plaisir de vous voir ainsi ; Dieu vous garde, signor. »

Tebaldo avait en effet reconnu le bandit ; mais cette rencontre ne lui était guère agréable, et il savait mauvais gré au berger de la lui avoir ménagée. Cependant il fit bonne contenance et serra la main que Burcica lui présentait, car il se rappelait d'en avoir reçu quelques services.

« Venez vous rafraîchir, dit celui-ci en emmenant le jeune homme vers un bloc de pierre sur lequel étaient étalées quelques provisions, du pain noir, des oignons crus, un fromage de lait de chèvre et un quartier de chevreuil cuit sous les cendres chaudes ; Burcica alla prendre aussi une bouteille de vin dans la mystérieuse cabane et l'apporta à ses hôtes. Tebaldo avait grande envie de refuser ce repas champêtre ; mais il mourait de faim, et il craignait d'ailleurs d'offenser la susceptibilité bien connue du signor Burcica. Cependant l'ancien élève de l'abbé Duhamel se sentait mal à l'aise dans cette étrange société ; le bandit au contraire se montrait tout joyeux du retour de Tebaldo, et lui faisait questions sur questions, l'interrogeant sur tout ce qu'il avait vu et appris. Le jeune homme répondit d'abord avec beaucoup de réserve ; mais Burcica lui parlait d'Antonio Loncini, avec lequel il avait été très-lié jadis, d'Annunciata, la femme énergique, de Clarita, qu'il appelait l'ange de Piovela ; et Tebaldo devint plus communicatif.

« N'êtes-vous point fatigué de cette vie errante, et en dehors de toutes les lois sociales, que vous menez depuis si longtemps ? » se hasarda-t-il à dire, voulant au moins rendre son entrevue avec Burcica utile à celui-ci, en essayant de lui suggérer quelque réflexion salubre.

Le bandit resta un moment sans répondre.

« Vous savez ce qui m'a amené où je suis, dit-il enfin ; il fallait me résoudre à un emprisonnement fort long ou embrasser le genre de vie que je mène. Il n'y avait pas à balancer, car j'aime le grand air et la liberté par-dessus tout. Ici je suis maître absolu, le maquis est mon royaume, j'ai pour sujets tous ceux qui ont besoin de mes services ou qui redoutent mon espingole, et ils sont en grand nombre. Je lève des contributions partout où il me plaît, et jamais aucun de ceux qui en ont été requis n'ont manqué de me fournir la poudre ou le plomb que je leur demandais ; on va même au-devant de mes désirs, et je ne manquerais pas d'argent, pour peu que je m'en souciasse.

— Elles voltigeurs corses ? dit Tebaldo.

— Je me moque d'eux comme des gendarmes, ils ne sont pas assez fins pour m'attraper ; je couche tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, comme bon me semble ; aujourd'hui je suis ici, demain à quinze lieues plus loin, dans le fourré ou sur un pic inexpugnable, où voulez-vous qu'ils me prennent ? Et d'ailleurs ne suis-je pas toujours instruit par des avis obligeants de leurs marches et contre-marches ? et n'ai-je pas mon chien fidèle qui connaît leur piste d'une lieue ?

— Mais cette vie isolée...

— Isolée ? pas autant qu'il vous semble, dans ce moment surtout, interrompit Burcica en souriant avec malice et jetant un coup d'œil du côté de la cabane. Cependant, pour vous parler à cœur ouvert, il y a des moments où je me lasse de tous ces avantages, et je crois que dans trois ans, lorsque j'aurai entièrement purgé ma contumace, je ferai une fin, je me marierai et je rentrerai dans la vie commune.

— Je vous y engage de tout mon cœur, répondit Tebaldo ; car, à vrai dire, si j'étais à votre place, je ne serais pas très-rassuré sur mon salut éternel tant que je mènerais ce genre de vie.

— Et pourquoi ? dit Burcica ; je ne fais la guerre qu'aux méchants, et je rends service à mes amis quand je le puis... Du reste, ce que vous me dites là mérite réflexion, ajouta-t-il d'un ton plus grave, et je veux y penser à loisir. »

Le repas étant fini, Tebaldo et son guide se disposèrent à continuer leur route, car ils voulaient arriver le soir même à Piovela. Le bandit insista pour les accompagner jusqu'au sortir du ravin au fond duquel ils se trouvaient alors ; mais, avant de se mettre en marche, il retourna vers la hutte, et Tebaldo, en regardant à travers le feuillage des arbres, crut apercevoir un autre individu vêtu et armé de la même manière à peu près que le signor Burcica. Ces deux hommes échangèrent quelques mots à voix basse, et Burcica reparut suivi d'un chien énorme. Tebaldo ne lui adressa aucune question, car il savait combien les Corses, habituellement si interrogateurs, aiment peu à être interrogés eux-mêmes sur ce qui les concerne personnellement ; cependant il ne pouvait se défendre d'un mouvement de curiosité bien naturel en se rappelant cette cabane si soigneusement fermée ; mais il comprima ce sentiment, ne pouvant d'ailleurs concevoir aucune défiance, puisque Burcica était l'ancien ami de sa famille, et qu'il ne connaissait pas d'exemple qu'un Corse eût jamais trahi l'amitié.

Le jeune homme ramena donc la conversation sur un sujet plus utile à traiter ; il vanta les douceurs d'une vie chrétiennement régulière et le charme des affections de famille. Le bandit parut l'écouter avec plaisir. Lorsqu'ils sortirent du fourré et qu'ils eurent gravi le versant de la montagne, ils prirent congé l'un de l'autre.

« Au revoir, signor, dit le bandit ; dès que vous aurez besoin de moi vous n'avez qu'à me prévenir, le bras et l'escopette de Burcica ne feront jamais défaut aux Loncini.

— Merci de vos offres, dit le jeune homme ; mais j'espère bien n'y avoir jamais recours.

— Ne vous vantez pas de la sorte, reprit le bandit, se méprenant sur le sens de ces paroles ; il est vrai que vous êtes devenu un fameux gaillard, et je vous crois très-capable de faire vos affaires vous-même ; mais on ne sait pas ce qui peut arriver, et il est toujours bon, croyez-moi, d'avoir des intelligences dans le maquis : voyez plutôt le pauvre Monnecco et la petite Marietta, où en seraient-ils sans nous à l'heure qu'il est ? Mais vous ne savez pas cette histoire, je puis vous la dire, maintenant que tout est à peu près fini ; d'ailleurs vous n'étiez pas plus haut que ça, qu'on remarquait en vous une discrétion à toute épreuve. N'avez-vous point considéré la citadelle en passant auprès ?

Quelle citadelle ? demanda Tebaldo, commençant à se douter qu'il était question de la cabane mystérieuse.

— Un château fort de ma façon, avec une porte de chêne et une bonne serrure dont j'ai seul la clef ; elle renferme un mirliflore de Parisien, un lion, comme on les appelle maintenant à la ville. Ce muscadin, qui paraît un bon garçon après tout, est un employé des douanes ; il était à Cervione depuis quelques mois lorsqu'il fit connaissance avec Marietta dans une maison où elle passait les soirées du dimanche ; il promit mariage à la jeune fille, et le père Monnecco donna volontiers son consentement. Le douanier dit alors qu'il allait écrire pour faire venir les papiers nécessaires ; mais les semaines, les mois se succédaient, et les papiers n'arrivaient pas. Monnecco commença à concevoir des soupçons ; il fit épier son gendre futur, et découvrit que le jeune homme avait obtenu un changement de résidence, qu'il allait être placé à Nantes, et qu'il se disposait à décamper sans tambour ni trompette. Dans sa colère, Monnecco voulut jouer du stylet ; mais Marietta supplia tant, que le père revint à de plus doux sentiments ; il me découvrit son projet, et j'en fis mon affaire. Au moment où le volage douanier s'échappait de la ville le plus secrètement possible, un de mes camarades et moi nous l'attendions sur le chemin qu'il devait prendre, le plus facile comme à l'ordinaire, car les continentaux ne se hasardent guère dans le maquis à moins d'être accompagnés. »

A peine mon gaillard avait-il marché une demi-lieue que nous tombons sur lui comme deux vautours ; le pauvre garçon ne fit pas plus de résistance qu'un agneau que l'on conduit à la boucherie. Nous l'emmenâmes dans la citadelle construite en son honneur, s'il vous plaît, et nous lui dîmes : « Mon beau monsieur, vous ne sortirez de là que bien dûment marié. » Cette fois les papiers ne se firent pas attendre si longtemps ; au bout de trois semaines ils arrivaient fort en règle, et cette nuit même l'adjoint du maire de Cervione mariera dans le maquis la jolie Marietta, qui ne doit pas tarder à arriver ici avec son père ; et M. Valéry partira ensuite pour le continent, si bon lui semble, nous n'y mettrons plus obstacle ²⁸.

— Mais c'est contre le droit des gens, s'écria Tebaldo, qui avait écouté d'un air stupéfait.

— Comment ? dit le bandit, faut-il donc que nous laissions impunément déshonorer nos filles, ou que nous souffrions qu'on leur manque de parole ! On en verrait de belles si tous ces godelureaux qui nous arrivent du continent pouvaient les amuser par une promesse en l'air, et ensuite les planter là !

— Mais enlever un homme sur la grande route contre toute espèce de droit, le retenir prisonnier pendant trois semaines !

— Bah ! bah ! il n'est pas autant à plaindre que vous le croyez, interrompit Burcica ; on ne lui a fait aucun mal ; nous l'avons au contraire bien choyé, bien hébergé. Le luron a mangé à lui seul, pendant ces trois semaines, plus de viande qu'il n'en faudrait pour nourrir un Corse pendant six mois, sans compter plus de trente bouteilles de vin vieux qu'il a bues en même temps, afin de noyer son chagrin sans doute. Chaque soir nous lui faisons faire une promenade sentimentale au clair de la lune, entre un de mes camarades et moi, bien entendu, pour qu'il ne lui vienne pas en pensée de nous fausser compagnie.

— Mais croyez-vous qu'un pareil mariage puisse jamais être heureux ? reprit Tebaldo :

— Ce n'est pas notre affaire. La réputation de Marietta était compromise, et par conséquent l'honneur de Monnecco ; l'un et l'autre seront réparés, c'est là l'essentiel. Mais au reste la jeune fille est bien, on lui donne un trousseau et deux mille francs de dot, c'est un des bons partis de la ville, le douanier n'est pas à plaindre, peut-être est-il bien aise au fond que nous lui ayons forcé la main, et je vous assure qu'il ne manque pas de jeunes gens qui voudraient être à sa place.

— N'importe, dit Tebaldo, tout cela me paraît si étrange, si en dehors de l'ordre social et des règles de la justice, que je ne puis croire que vous ayez bien agi.

— Ah ! Tebaldo, Tebaldo, vous avez oublié votre pays ; mais vous renouerez bien vite connaissance, je l'espère. Allons, il faut que vous quitte, car le camarade doit commencer à s'ennuyer de monter la garde tout seul. Si vous avez besoin de moi, mettez un chiffon de papier dans la cachette de la Croix-Rouge, au Mucchio de Pépé ²⁹, ou seulement ceci, ajouta-t-il en tirant de sa poche une pièce de monnaie à l'effigie du roi Théodore ³⁰ ; je tiens cela de votre père, il n'y en a plus beaucoup dans le pays. »

Tebaldo prit machinalement la pièce de monnaie que le bandit lui présentait et s'éloigna de lui en proie à mille pensées étranges. Ces mots : « Vous avez oublié votre pays, » que Cafarelli lui avait adressés la veille, et que Burcica venait de lui répéter tout à l'heure, lui revenaient en mémoire, et il était forcé de convenir de la vérité du sens qu'ils exprimaient. Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre bouleversait tellement les idées nouvelles

qu'il avait puisées dans son éducation sur le continent, qu'il commençait à se demander s'il n'avait pas trop présumé de ses propres forces en se promettant de secouer sans pitié tous les préjugés de son pays, lorsqu'ils ne seraient pas rigoureusement conformes aux règles de l'honneur et de la vertu. Il sentit, dans ce moment du moins, qu'il aurait besoin de beaucoup de force d'âme pour triompher des obstacles qu'il prévoyait confusément devoir s'opposer à l'accomplissement de ses bonnes résolutions, et il pria le Ciel de venir à son aide.



CHAPITRE IV

LE RETOUR

Le soleil se cachait déjà derrière la montagne, et Tebaldo chevauchait encore, la tête basse, l'esprit plongé dans de sérieuses réflexions ; heureusement pour lui, son cheval avait le pied aussi sûr que les chèvres du Niolo ³¹ ; car le jeune homme, tout préoccupé de ses pensées diverses, laissait flotter les rênes sur le cou de l'animal, et s'en remettait entièrement à sa discrétion du soin de le guider au milieu des descentes et des ascensions périlleuses qu'ils opéraient à chaque instant.

Tout à coup la détonation d'une vingtaine d'armes à feu se fit entendre à la fois, le petit cheval fit un bond en arrière, au risque de désarçonner son cavalier, et Tebaldo aperçut une vingtaine de bergers qui s'avançaient vers lui en chargeant de nouveau leurs fusils. Par un mouvement instinctif, le jeune homme porta la main comme pour tirer son stylet, oubliant qu'au moment de son départ de Paris il avait donné cette arme en souvenir à l'un de ses plus chers camarades de classe ; mais il se sentit bientôt rassuré en voyant accourir vers lui à toute bride une femme qu'il reconnut aussitôt.

« Tebaldo, mon beau neveu, vous voilà donc enfin revenu près de nous ! dit Annunciata : comme nous soupirions après cet instant !

— Pas plus ardemment que moi, ma chère tante, répondit Tebaldo en mettant pied à terre pour aider Annunciata à descendre de cheval ; mais celle-ci, plus leste encore, était déjà près du jeune homme, lui présentant ses lèvres à baiser, suivant l'usage du pays. Annunciata avait alors trente ans, et, en dépit de l'ardeur du climat, qui flétrit de bonne heure la beauté des femmes corses, elle avait conservé presque tout l'éclat de la jeunesse. La joie du retour de Tebaldo animait son teint et rendait plus brillants ses yeux expressifs ; cependant quelques rides sur ce front d'ivoire, un pli très-prononcé entre les deux sourcils, une bouche dédaigneuse, indiquaient à l'œil scrutateur le ravage des passions sur ce visage régulièrement beau.

Elle contempla longtemps son neveu avec une sorte d'admiration.

« Comme vous voilà grand et fort ! lui dit-elle ; vous serez, je l'espère, un digne chef de famille. Oh ! malheur aux enfants du renard ! ajouta-t-elle avec enthousiasme ; ils auraient voulu dévorer jusqu'au poussin timide ; mais le poussin est changé en chasseur courageux. »

Tebaldo fronça le sourcil ; car il n'avait pas oublié que le père Fabiano était autrefois surnommé le Renard à cause de son caractère plein de finesse et d'astuce ; et la métaphore n'était pas de son goût.

« Comment se portent notre grand'mère et ma sœur ? s'empressa-t-il de demander.

— Vous allez les voir tout à l'heure. Ne vous reconnaissez-vous donc plus dans ces lieux, Tebaldo ? Nous ne sommes qu'à un quart d'heure du village. »

Cependant les bergers continuaient à tirer des coups de fusil en signe de réjouissance.

« Venez remercier ces braves gens, mon neveu, dit Annunciata ; ils nous sont dévoués, ajouta-t-elle à demi-voix, et vous pourrez compter sur eux dans l'occasion. »

Tebaldo s'éloigna de sa tante sans lui répondre ; mais il salua les paysans et leur tendit une main qu'ils serrèrent tous l'un après l'autre.

« Remontons à cheval, dit Annunciata, car on vous attend avec impatience, mais quoi ! vous ne portez aucune arme, mon neveu ? Etes-vous une femme pour craindre le poids d'une escopette, ou ne savez-vous plus vous en servir ? »

L'amour-propre de Tebaldo se trouva piqué au vif.

« Prêtez-moi votre fusil pour quelques moments, » dit-il à son guide.

La principale récréation du jeune homme pendant qu'il faisait son cours de droit était l'exercice du tir, et il y était devenu de première force. Après avoir examiné si l'arme que le berger lui présentait se trouvait en bon état, il visa la plus haute branche d'un châtaignier fort éloigné ; mais au même moment il aperçut un oiseau de proie planant dans les airs à une hauteur prodigieuse telle, qu'il ne paraissait que comme un point noir au milieu de l'espace.

« À ce vautour, » cria Tebaldo.

Le coup partit, l'oiseau se soutint une minute, puis on le vit tomber en tournoyant, comme une masse inerte ; il était mort sur le coup.

« Bravo ! bravissimo ! » s'écrièrent les paysans avec enthousiasme.

Annunciata ne dit rien, mais elle embrassa son neveu avec une tendresse passionnée ; et la joie presque cruelle qui brillait dans son regard fit repentir Tebaldo d'avoir cédé au vain désir de montrer son adresse.

« Vous voyez, ma tante, que je ne vous laisserai pas manquer de merles dans la saison, dit-il en affectant un ton léger.

— Ni de gibier d'aucune espèce, j'espère, répondit Annunciata avec un sourire infernal.

— En selle ! cria le jeune homme, nous n'avons déjà perdu que trop de temps. »

Et il lança son cheval au galop pour s'étourdir lui-même, car tant d'émotions diverses agitaient trop vivement son pauvre cœur. C'était une joie délirante de revoir son pays, ses parents, ses compatriotes, mêlée d'un sentiment pénible dont il ne pouvait se rendre compte. Annunciata le rejoignit bientôt, et il aurait voulu pouvoir s'éloigner d'elle ; il lui semblait instinctivement que cette femme, si belle néanmoins, était comme un mauvais génie attaché à ses pas. Mais il n'y avait pas moyen de lui échapper dans un moment pareil ; la fière amazone se plaça avec son neveu à la tête du cortège, indiquant à chacun le rang qu'il devait tenir.

Dès que les maisons de Piovela apparurent à leurs regards, la mousqueterie des bergers recommença à se faire entendre et attira sur les portes et aux fenêtres tous les habitants du village. Cette espèce d'ovation ne plaisait nullement à Tebaldo ; Annunciata, au contraire, en paraissait triomphante, elle faisait caracoler son cheval, saluant du geste et de la voix toutes les personnes de sa connaissance.

Lorsqu'ils traversèrent la grande rue, le jeune homme aperçut la maison des Fabiano strictement fermée ; on l'eût prise pour une prison d'État, tant elle était abondamment pourvue de grilles et de verrous. A son aspect, les coups de fusil redoublèrent, et les démonstrations de joie se changèrent presque en imprécations et en menaces. Tebaldo était au supplice.

« Nunciata, dit-il à sa tante, pour l'amour du Ciel, faites finir tout cela.

— Mes amis, dit Annunciata aux bergers, le moment n'est pas encore venu. »

Enfin les vieilles tourelles du manoir des Loncini, situé au flanc du village sur une petite place triangulaire, apparut aux yeux de Tebaldo ; son cœur battit plus vite ; mais son visage resta sombre, car la scène dans laquelle il venait de jouer à son insu le rôle principal l'affligeait profondément. Cependant, du seuil de la porte natale, une jeune fille vêtue

de blanc comme pour un jour de fête s'avança vers lui les yeux baissés, palpitante d'une joie que concentrait pourtant une grande timidité naturelle.

Tebaldo courut à Clarita. C'était bien la vierge douce et modeste que le jeune homme avait rêvée ; il y avait loin toutefois de ses attraits presque enfantins à l'éclatante beauté d'Annunciata. Clarita avait les cheveux d'un blond doré, la peau fine et transparente, les yeux aussi bleus que l'azur du firmament ; mais ses lèvres vermeilles étaient peut être trop épaisses, ses traits n'offraient aucune régularité, et cependant il était impossible de la regarder sans plaisir ; c'est qu'il y avait un charme inexprimable d'innocence et de pudeur dans son regard un peu mélancolique, c'est que la beauté de son âme se reflétait tout entière sur son gracieux visage.

Tebaldo serra dans ses bras avec tendresse cette compagne de son enfance, image vivante de la mère qu'il avait perdue ; puis, pendant qu'Annunciata faisait rafraîchir les bergers, le frère et la, sœur se rendirent chez leur bisaïeule.

M^{me} Loncini était alors âgée de plus de quatre-vingt-dix ans ; elle avait vu périr de mort violente son beau-frère, son mari, et Antonio son petit-fils. Tant de secousses consécutives avaient altéré son intelligence et affaibli sa raison ; aussi n'avait-elle plus de volonté propre. Annunciata seule commandait au logis et dirigeait toutes les affaires ; elle était la maîtresse de la maison ; mais Clarita en était l'angle consolateur ; attentive et assidue auprès de son arrière-grand-mère, elle seule lui rendait tous les petits services que réclamait la position de M^{me} Loncini ; elle la conduisait à l'église, lui faisait des lectures de piété, ou essayait de la distraire en chantant des cantiques. C'était un touchant spectacle que celui de cette jeune fille prodiguant à cette vieille femme tous les tendres soins d'une mère pour son enfant bien-aimé.

« Voici votre fils Tebaldo qui revient près de vous, dit Clarita de sa voix douce ; bénissez-le, bonne mère. »

M^{me} Loncini était assise sur un grand fauteuil, la face tournée vers la porte. A la vue du jeune homme, un éclair de joie illumina son visage elle ne se leva pas de son siège ; mais étendant sa main desséchée :

« Que le Dieu miséricordieux comble de ses grâces le dernier des Loncini ! dit-elle ; qu'il soit plus heureux que ses pères, et qu'il vive longtemps. »

Tebaldo courba sa tête sous la bénédiction de l'aïeule ; puis il saisit la main qu'elle lui présentait et la baisa avec respect. Les yeux de la vieille

femme s'étaient mouillés de larmes. Clarita s'approcha de M^{me} Loncini.

« C'est un de plus pour vous aimer, lui dit-elle en montrant Tebaldo. Mon Dieu, le beau jour !

— Qui appelle ce jour un beau jour ? s'écria la vieille femme d'un air égaré ; n'a-t-on pas célébré ce matin la messe des morts ? Oui, c'est bien aujourd'hui le cinquantième anniversaire de cette horrible catastrophe... Mon fils, c'était plus tôt ou plus tard qu'il fallait revenir ; ce jour est un jour de sang, il porte malheur.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, bonne mère, dit Clarita toute en larmes... Mon Dieu ! mon frère, que n'êtes-vous arrivé la semaine dernière, comme nous l'espérions toutes trois !

— Tu sais que je ne l'ai pas pu ; mais, de grâce, ne sois point superstitieuse de la sorte, bien-aimée Clarita.

— J'ai tort sans doute, reprit la jeune fille en s'efforçant de sourire ; je ne sais qu'aimer, moi, je n'ai point de force d'âme.

— Il faut en acquérir, dit Tebaldo, qui voulait commencer tout de suite son rôle d'instituteur. Je sais qu'un grand nombre de femmes corses croient à l'influence des jours funestes ou favorables, à la fascination, au mauvais œil 32, et à beaucoup d'autres choses pareilles ; tout cela est absurde, tout cela est condamné par l'Église aussi bien que par la raison.

— Je lâcherai de me corriger, » répondit Clarita avec une docilité charmante. Se penchant alors vers sa grand' mère, elle lui prodigua mille caresses pour dissiper l'impression pénible dont le visage de M^{me} Loncini gardait encore les traces. La vieille femme, consolée, sourit à l'enfant, et Tebaldo admira cette scène en se demandant si toute la science dont il se proposait de doter cette jeune fille pouvait valoir la modestie et la tendresse qui lui prêtaient tant de charmes.

Dans ce moment Annunciata entra dans la salle pour mettre le couvert, et Clarita se leva aussitôt afin d'aider sa tante dans les soins du ménage. Offrant ensuite le bras à sa grand'mère et la faisant asseoir à table, elle se tint auprès tout occupée à la servir. Force fut à Tebaldo de prendre la place d'honneur, qu'Annunciata lui désigna ; celle-ci allait et venait, changeant les assiettes de concert avec les servantes, et ne s'asseyant que par intervalles tout au bout de la table. En vain le jeune homme, façonné aux coutumes françaises, réclama-t-il contre l'incivilité des usages corses ; pour rien au monde Annunciata n'eût voulu s'y soustraire. « Ma mère, ma grand'mère et leurs mères, avant elles, servaient à table le chef de la

famille, je le servirai aussi, » répondit-elle à toutes les instances de son neveu.

Le repas fut sobre comme toujours ; il consistait en polenta jointe à des ravioles ³³, et en un petit chevreau cuit au four. Au dessert, Clarita alla chercher le broutche³⁴ et les galettes qu'elle avait préparés de ses mains. Une bouteille de vin cuit du Cap circula à la ronde, et les bonnes causeries commencèrent. Tebaldo avait tant de choses à raconter à sa famille, et les trois femmes l'écoutaient avec tant d'intérêt !

Cependant neuf heures sonnèrent à l'horloge enfermée dans une caisse en bois qui décorait un des coins de la salle ; Clarita se leva aussitôt, et, souhaitant le bonsoir à son frère, elle offrit le bras à M^{me} Loncini et la conduisit dans sa chambre.

« Ma grand'mère se couche toujours à neuf heures, dit Annunciata, et votre sœur ne la quitte plus de toute la nuit ; nous voilà donc seuls, et je veux en profiter pour vous parler d'une chose qui nous intéresse tous, mais qui vous regarde particulièrement. Clarita a déjà atteint sa seizième année, il est temps de songer à la marier.

— C'est de bien bonne heure, objecta Tebaldo.

— Ce n'est pas trop tôt dans notre pays, reprit Annunciata, d'autant plus que vous avez grand besoin de vous ménager quelque alliance utile. Je m'en occupe depuis longtemps ; mais il n'y a rien de convenable dans Piovela ; notre famille étant une des plus anciennes de l'île, il ne nous est pas permis de déroger ; il a donc fallu chercher aux environs. Le signor Peroncelli, dont vous avez entendu parler sans doute, descend d'une famille de caporali³⁵ ; il a trois fils, dont l'aîné, âgé de vingt-trois ans, serait parfaitement notre affaire ; car, sans parler de ses frères cadets, qui seront bientôt des hommes, il a en outre une sœur mariée à un capitaine de voltigeurs corses, ce qui serait pour vous d'un grand avantage au besoin ; de plus, quatre cousins germains, tous en état de porter les armes, trois oncles paternels et au moins deux douzaines de petits cousins issus de germains dont la plupart sont aujourd'hui des hommes faits.

— Mais, ma chère tante, interrompit le jeune homme en riant, en quoi cette multitude d'oncles et de cousins que vous énumérez avec tant de complaisance pourra-t-elle contribuer au bonheur de Clarita ? »

Annunciata regarda son neveu avec étonnement.

« Vous avez oublié votre pays, lui dit-elle d'un air triste.

— Il faut bien que cela soit, répondit Tebaldo dépité , car vous êtes la troisième personne qui me tient ce langage depuis mon retour.

— Agissez comme bon vous semblera, reprit Annunciata avec aigreur ; mais je. dois vous le dire pour l’acquit de ma conscience, si vous refusez de profiter de cette occasion d’établir votre sœur d’une manière convenable, je ne doute pas que vous ne vous en repentiez bientôt.

— Je ne refuse rien, dit le jeune homme ; le bonheur de Clarita est le rêve de tous mes instants, et si le fils de Peroncelli réunit toutes les qualités nécessaires...

— Il est une chose plus importante que le bonheur d’une femme, interrompit Annunciata, c’est l’honneur de sa famille. D’après ce principe, mon neveu, j’avais commencé par énumérer les ressources que vous pouviez trouver vous-même dans cette alliance ; si vous voulez le permettre, je continuerai à vous apprendre tout ce que je sais touchant les Peroncelli.

— Je vous écoute avec attention, répondit froidement Tebaldo, qui se sentait de plus en plus incompris.

— Francisco Peroncelli a fait ses études sur le continent ; c’est un bon jeune homme, plein de droiture et de courage, dont tout le monde fait l’éloge. Puisqu’il est l’aîné des garçons, il héritera, comme d’usage, de la presque totalité des biens de sa famille, qui sont assez considérables.

— Clarita agrée-t-elle les recherches de Francisco ? demanda le jeune homme.

— Clarita ne l’a jamais vu et ne sait pas un mot de tout ce que je viens de vous dire ; mais c’est une fille-bien élevée, qui n’aura pas d’autre volonté que la vôtre, puisque vous tenez la place de son père. Le signor Peroncelli est enchanté de ce projet d’alliance entre nos deux familles ; il sait d’ailleurs que ma nièce possède dix mille francs qui lui viennent de sa mère, et il ne trouverait pas une si riche dot à dix lieues à la ronde.

— Sans compter ce que je puis faire pour elle, dit le jeune homme avec fierté.

— Ceci est une affaire à part, et je vous conseille même de ne pas être trop libéral, car le chef de votre famille doit pouvoir tenir son rang. Mais écoutez ce qu’il me reste à vous apprendre : Francisco doit aller sur le continent pour achever son cours de droit ; il serait même parti depuis plusieurs semaines si son père n’avait pas voulu vous le présenter auparavant, car vous sentez bien que nous ne pouvions rien conclure en

votre absence. Il convient donc que vous alliez au plus tôt trouver M. Peroncelli, et prendre avec lui les arrangements nécessaires.

— Mais ne ferais-je pas mieux d'attendre qu'il se présente chez nous ? demanda Tebaldo.

— Non, non ; il en a déjà été question entre nous. Laissez-vous guider par moi pour toutes les choses de bienséance, telles que les pratiquaient nos aïeux ; je n'en ai rien oublié, Dieu merci. Et maintenant je vous laisse, car vous devez avoir besoin de repos.

— Je vous promets de penser sérieusement à la conversation que nous venons d'avoir ensemble, dit Tebaldo d'un air grave, car il ne se sentait nullement décidé.

— Vous ferez bien, la chose en vaut la peine. Voici votre chambre : à demain donc, mon neveu ; il me reste encore beaucoup de choses à vous dire, mais le temps ne nous manquera plus à partir de ce jour. »



CHAPITRE V

LES PERONCELLI

Quoique Tebaldo eût fait quinze lieues par des chemins affreux, son esprit était si agité, qu'il ne se sentait aucune envie de dormir, mais un grand besoin de recueillement et de solitude pour réfléchir tout à son aise à sa situation actuelle.

Ce n'était pas un rôle bien facile pour un jeune homme de vingt ans, quittant à peine les bancs de l'école, que celui de chef de famille, comme le disait Annunciata, propriétaire de biens assez considérables, habitant d'un pays tout à fait à part, dont il avait oublié les coutumes ; au milieu de gens qui semblaient attendre de lui, comme un devoir véritable, un acte contraire à sa conscience d'homme d'honneur et de chrétien, et qui de plus se trouvait l'arbitre de la destinée d'une sœur qu'il était question d'établir. Tebaldo repassa dans sa mémoire tous les renseignements que sa tante venait de lui donner à ce sujet, pesant mûrement les avantages et les inconvénients ; puis il pria le Ciel de venir à son aide et de lui inspirer ce qu'il devait faire.

Se rendre à Vescovato, juger par lui-même autant que possible du caractère et des qualités de Francisco, et consulter en dernier ressort l'inclination de Clarita, fut le parti qui lui parut le plus sage ; il s'y arrêta donc définitivement, et s'endormit en songeant aux moyens propres à en accélérer l'exécution.

Il était grand jour quand Tebaldo se leva. Il ouvrit aussitôt la fenêtre de sa chambre, et aperçut près de la porte Clarita rentrant au logis et suivie d'une servante qui portait un panier à la main.

Le jeune homme courut vers sa sœur.

« D'où viens-tu de si bonne heure ? lui dit-il en l'entraînant dans le jardin.

— De la maison voisine, mon frère.

— Et qu'y allais-tu faire ? demanda encore Tebaldo.

— Vous souvient-il de la vieille Cati, qui est presque aussi âgée que notre grand'mère ? répondit la jeune fille en rougissant. Elle est bien pauvre et n'a plus de parents ; j'ai l'habitude d'aller la voir tous les matins j'espère, Tebaldo, que vous ne me le défendrez point.

— Non certainement, dit le jeune homme, je ne te défendrai jamais rien de ce qui est noble et généreux. »

Et, passant le bras de la jeune fille, sous le sien, il se perdit avec elle sous un bosquet de citronniers.

Le frère et la sœur se promenèrent ainsi pendant longtemps, trouvant l'un et l'autre beaucoup de charme dans cette causerie intime, et Tebaldo demeura frappé de la justesse d'esprit et de la délicatesse de sentiments de cette jeune fille, dont l'instruction était demeurée si incomplète. C'était une de ces natures heureuses qui ne semblent créées que pour le bien, tant elles s'y portent aisément ; c'était une de ces bonnes terres dont parle l'Évangile, où la semence de la parole de Dieu pousse sans obstacle. Cette semence, Clarita l'avait reçue avec joie dans son cœur à l'époque de la première communion, et elle y avait produit des fruits au centuple.

Élevée dans une retraite absolue, ne connaissant d'autre plaisir que celui que l'on éprouve à remplir un grand devoir, toute dévouée à soulager la vieillesse de son arrière-grand'mère, Clarita se sentait assez récompensée par la tendresse que lui témoignait M^{me} Loncini pour trouver tout naturel de lui consacrer sa vie entière. Les soins du ménage, quelques lectures de piété dans le peu de livres qu'elle tenait de la baronne, la promenade au jardin, sa correspondance avec Tebaldo, les secours qu'elle distribuait elle-même aux pauvres du village, enfin les travaux à l'aiguille qu'elle avait appris à faire pendant son séjour à Bastia, occupaient tous ses loisirs. Clarita n'avait de relation intime avec aucune des jeunes filles de Piovela ; toutes l'aimaient cependant pour sa douceur et ses vertus, Son seul désir était le retour de Tebaldo ; maintenant que ce souhait venait de s'accomplir, rien ne manquait à son bonheur.

La cloche de la paroisse se fit entendre.

« Voilà la messe de neuf heures qui sonne, dit Clarita, c'est celle que nous entendons tous les jours, ma bonne mère et moi : voulez-vous nous y accompagner, Tebaldo ?

— Volontiers, ma chère, » dit le jeune homme ; et tous les deux, se tenant par la main comme aux jours de leur enfance, coururent chercher M^{me} Loncini.

De retour de l'église, où Tebaldo put admirer le recueillement et la ferveur de la jeune fille, ils trouvèrent Annunciata qui les attendait sur le seuil de la porte.

« Voilà longtemps que je vous cherche, dit-elle à son neveu ; car nous avons beaucoup d'affaires à régler ensemble.

— Je suis à vos ordres, » répondit le jeune homme.

Annunciata le conduisit alors dans sa chambre, et, déposant sur une table plusieurs liasses de papiers :

« Tant que vous avez été absent, lui dit-elle, je vous ai remplacé le mieux que j'ai pu ; maintenant, c'est à vous à prendre la direction de vos affaires ; j'en ai rassemblé tous les documents pour les mettre sous vos yeux ; examinez bien, j'espère que vous trouverez tout en règle.

— Ma belle tante, dit Tebaldo, je m'en rapporte entièrement à vous, et je ne veux recevoir aucun compte. Continuez, je vous prie, à tout ordonner dans la maison ; vous vous y entendez mieux que moi, j'en suis sûr.

— Non, non, dit Annunciata, il n'en sera pas ainsi ; chacun doit avoir son rôle : les hommes sont les maîtres, à eux les affaires du dehors, à nous les soins du ménage. Lisez tout cela, je vous prie, afin de vous mettre au courant.

— Qui donc a tenu ces registres ? demanda Tebaldo :, surpris de leur netteté ; car je me rappelle que vous ne savez pas écrire.

— Il a bien fallu l'apprendre, puisque cela devenait nécessaire, répondit Annunciata ; Clarita m'a donné des leçons, et il m'a suffi de trois mois. De quoi vous étonnez-vous donc ainsi ? Ne savez-vous pas que les Corses sont supérieurs au commun des hommes, et qu'ils peuvent aisément tout ce qu'ils veulent ? » ajouta-t-elle avec fierté.

Tebaldo ne put s'empêcher de sourire de cette conviction, qu'il savait partagée par la grande majorité de ses compatriotes. Il parcourut rapidement tous les cahiers de comptes ; mais une grande liasse de papiers fixa davantage son attention ; c'étaient les différentes pièces d'un procès qu'Annunciata avait soutenu au sujet d'un champ appartenant de longue date à la famille Loncini, et sur lequel un propriétaire voisin, allié des Fabiano, avait osé empiéter quelque peu. Le mémoire que la spirituelle fille avait rédigé elle-même à ce sujet était si remarquable de verve et de lucidité de la part d'une personne sans instruction, que Tebaldo ne put s'empêcher de s'écrier :

« Vous êtes une femme supérieure !

— Non, dit Annunciata, toutes les Corses peuvent en faire autant au besoin. »

Ils descendirent ensuite dans la salle commune, où Tebaldo trouva les deux malles qu'il avait laissées à Bastia, et que M. Cafarelli s'était chargé de lui faire parvenir. Il s'empressa d'en retirer plusieurs objets qu'il avait achetés dans l'intention de les offrir à sa famille. C'était, pour la grand'mère, un crucifix en ivoire artistement travaillé ; il donna ensuite à Nunciata une chaîne et des boucles d'oreilles d'or.

— Pour toi, ma Clarita, dit-il à sa sœur, je n'ai apporté que des livres, car c'est, je crois, ce qui t'est le plus nécessaire. »

Il lui remit alors une Imitation de Jésus-Christ, le Nouveau Testament, un petit cours d'histoire qu'il avait choisi avec soin, et quelques-uns des meilleurs ouvrages de littérature française et italienne.

« Je veux m'occuper moi-même de ton éducation, lui dit-il, car il te reste beaucoup de choses à apprendre.

— Clarita est cependant très-savante, objecta M^{me} Loncini ; elle lit et écrit comme un maître d'école, et l'on ne trouverait peut-être pas sa pareille dans toute l'île.

— Ma bonne mère, répondit Tebaldo, les jeunes gens apprennent aujourd'hui beaucoup plus qu'on n'exigeait d'eux autrefois ; l'instruction des jeunes filles doit aussi être plus étendue, afin que la compagne de l'homme ne soit pas trop inférieure à son mari, qu'elle puisse le comprendre et le seconder même au besoin. Qui sait si, ma sœur n'est pas destinée à épouser un Français, ou un Corse élevé sur le continent, et habitué à l'éducation des femmes françaises, dont un grand nombre joignent aux qualités de leur sexe une instruction solide et variée ?

— Mon neveu a raison, dit Annunciata ; notre Clarita ne doit rien ignorer de ce que savent les autres femmes, et je l'engage de tout mon cœur à prendre des leçons de son frère.

— Quand commencerons-nous ? dit Clarita de sa voix douce.

— Dans quelques jours, ma chère, répondit Tebaldo, car je pars demain pour Bastia.

— Quoi ! vous nous quittez encore ? demanda timidement la jeune fille.

— Mon voyage ne sera pas de longue durée, ma sœur ; j'ai quelques affaires à Vescovato, et puis j'ai formé un projet qui aura, j'espère, l'approbation de toute la famille : c'est de joindre les ossements de ma pauvre mère à ceux de son mari.

— Cela est juste et convenable, » répondit Annunciata.

Clarita serra la main de son frère en essuyant quelques larmes qui brillaient comme des diamants au bord de ses paupières.

Tebaldo sortit ensuite pour rendre visite à ses anciennes connaissances, et il fut partout accueilli avec bienveillance et considération. On lui fit dans plusieurs endroits des offres de service dans le genre de celles du bandit Burcica ; il remercia froidement et changea de conversation.

Le lendemain après midi, il alla choisir lui-même le cheval le plus fringant parmi ceux qui paissaient en liberté dans l'enclos attendant au jardin ; car les chevaux corses, à moitié sauvages, ne sont pas comme les nôtres enfermés dans des écuries. Pendant qu'il était occupé du soin de seller et de brider sa monture, il aperçut Annunciata qui venait à lui armée d'un superbe fusil à deux coups de la manufacture de Saint-Étienne.

« Voilà le fruit de mes épargnes de plusieurs années, dit-elle ; acceptez-le de ma main, mon neveu, et servez-vous-en pour l'amour de votre tante, lorsque le moment viendra de soutenir l'honneur de votre famille.

— J'espère ne faire de cette arme magnifique qu'un usage digne de vous et de moi, balbutia le jeune homme en baisant la main d'Annunciata ; et pour jouir tout de suite de votre charmant cadeau, je vais l'emporter dans mon voyage.

— Il le faut bien ainsi, répondit-elle, car il n'est pas convenable que vous sortiez sans armes. »

Annunciata donna ensuite de sages conseils à son neveu concernant la négociation qu'il allait entamer, et de nouveaux renseignements sur le caractère et la famille de M. Peroncelli.

Tebaldo marcha pendant plusieurs heures au milieu des bois sans rencontrer aucune habitation ; il craignit alors de s'être trompé de chemin, et commença à regretter de n'avoir pas accepté le guide qu'Annunciata lui avait offert au moment du départ.

Tout en faisant ces réflexions, il aperçut une source abondante qui, jaillissant des flancs d'un rocher couvert de mousse, s'écoulait en ruisseau limpide ; un berger y abreuvait ses troupeaux. Quelques jeunes filles entourant le rocher folâtraient entre elles en puisant de l'eau dans des vases de formes antiques qu'elles emportaient sur la tête avec beaucoup d'aisance et de grâce. Tebaldo contempla quelque temps cette scène presque biblique, puis il s'approcha de l'une de ces jeunes filles pour lui demander s'il était encore bien loin de Vescovato ; mais, au lieu de lui répondre, la petite folle

ouvrit de grands yeux, fit une révérence et s'enfuit en poussant de longs éclats de rire.

Pensant qu'il n'avait pas été compris, Tebaldo se disposait à répéter sa question dans l'idiome corse, lorsqu'un jeune homme occupé à dessiner le site pittoresque qui venait d'exciter l'admiration de Tebaldo, se leva tout à coup de dessous l'arbre qui l'avait caché jusque alors aux regards du voyageur, et s'approchant de lui avec politesse :

« Monsieur, lui dit-il, vous êtes encore à un quart de lieue de la ville ; j'y retourne moi-même de ce pas, et, si vous voulez le permettre, je vous servirai de guide.

— Vous m'obligerez beaucoup, » dit Loncini, surpris de rencontrer un dessinateur dans les bois de Vescovato.

Et, conduisant son cheval par la bride, il se mit à examiner le jeune peintre tout en causant avec lui de choses indifférentes.

C'était un homme de vingt à vingt-cinq ans, d'une taille moyenne, d'une figure agréable, de manières douces et bienveillantes.

« Monsieur, dit-il à Tebaldo, vous êtes étranger sans doute et vous ne connaissez pas Vescovato ; vous n'y trouverez ni hôtel ni auberge convenable. Venez loger chez mon père, nous nous ferons une fête de vous recevoir.

— Je vous croyais étranger vous-même, à votre accent d'abord, et à votre beau talent surtout, dit Tebaldo en montrant du geste le croquis que le jeune homme tenait encore à la main. Ce pays, si prodigue en paysages magnifiques, renferme si peu de gens capables d'en retracer l'aspect, que je ne devine pas de quel maître vous avez pu prendre des leçons.

— Aussi est-ce à Paris que j'ai appris le peu que je sais, dit le dessinateur en souriant.

— Alors nous sommes doublement compatriotes, répondit Tebaldo, de naissance et d'éducation, car moi aussi je suis né en Corse, et j'ai été élevé à Paris.

— Eh bien, c'est une raison de plus pour que vous acceptiez ma proposition, et pour que vous vous arrêtiez quelques jours chez nous. Si vous aimez la peinture, Monsieur, je vous indiquerai des points de vue admirables ; si vous êtes chasseur, nous parcourrons ensemble des forêts plus giboyeuses que les anciennes réserves des résidences royales.

— Il est bien difficile de résister à des offres si séduisantes, dit Tebaldo, qui se sentait attiré vers son compagnon de route comme par un charme

magnétique ; mais je ne dois demeurer à Vescovato que très-peu de temps, celui de causer de quelques affaires avec M. Peroncelli, que vous connaissez sans doute, ce qui ne me privera cependant pas, j'espère, du plaisir de vous voir avant mon départ.

— Mon cher monsieur, dit l'inconnu en prenant affectueusement la main du voyageur, je suis le fils aîné de M. Peroncelli, et je m'estime fort heureux de m'être trouvé sur votre chemin. Nous ne nous quitterons plus tant que vous demeurerez à Vescovato. »

Tebaldo, enchanté de cette rencontre, témoigna au jeune peintre tout le plaisir qu'il en éprouvait. La veille de ce jour, en considérant Clarita, cette jeune fille si modeste qu'elle ignorait même qu'elle fût jolie ; si craintive, si tendre dans ses affections que le moindre regard de mécontentement la faisait rougir et trembler ; si franche et si candide que toute dissimulation lui était inconnue et qu'elle dédaignait toutes ces petites ruses que beaucoup de femmes emploient sans scrupule pour arriver à leurs fins ; en examinant, dis-je, les nuances délicates de ce caractère d'élite, en respirant le parfum virginal de cette tendre fleur qui, comme la sensitive, se contractait au moindre contact, Tebaldo s'était demandé quel serait le sort de Clarita auprès d'un de ces maris despotes comme la Corse en fournit un si grand nombre, qui ne voient dans leur femme que la première servante du maître, l'esclave soumise de toutes ses volontés, une créature d'une essence inférieure dont l'intelligence ne doit guère s'élever au delà du cercle étroit du ménage. Comment cette jeune fille à l'esprit juste et fin, au cœur simple et naïf, cette tendre Clarita qui vivait de la vie de l'âme bien plus que de celle du corps, pourrait-elle trouver le bonheur auprès d'un homme de cette espèce ? Eh bien, toutes ces appréhensions d'un bon frère venaient de disparaître à la vue du jeune peintre ; il sembla à Tebaldo que l'aîné des Peroncelli était bien véritablement l'homme aux sentiments élevés, aux mœurs douces et élégantes, que la Providence réservait à sa sœur chérie.

Cependant, quelque vives que fussent ces impressions, Tebaldo fut assez maître de lui-même pour n'en rien laisser paraître ; la réserve et la prudence corses étaient des traits distinctifs du caractère de ce jeune homme. Il résolut d'étudier davantage les bonnes ou les mauvaises qualités de celui qu'il aimait déjà à considérer comme son beau-frère futur, avant de prononcer devant lui le chaste nom de Clarita. Cherchant donc à exciter la confiance du peintre, il écouta avec intérêt le récit naïf de ses confidences

de jeune homme, et déjà ils étaient arrivés sur la grande place de Vescovato, que ni l'un ni l'autre ne s'était aperçu de la longueur du chemin.

M. Peroncelli reçut le voyageur avec l'hospitalité bienveillante des Corses ; mais lorsqu'il apprit le nom de son hôte, il redoubla pour lui de soins et de politesse.

« J'étais l'ami de votre père, lui dit-il, et je suis le vôtre par conséquent. »

M. Peroncelli était un petit homme trapu, âgé de plus de soixante et dix ans ; mais aucun signe de décrépitude n'avait encore frappé sa robuste vieillesse ; il marchait le corps droit, la tête haute, le regard fier et même un peu farouche ; sa femme et ses enfants tremblaient devant lui, et son moindre désir avait pour eux force de loi ; jamais personne dans sa famille n'avait été tenté de lui désobéir.

On se mit à table pour le repas du soir, et la maîtresse de la maison servit son mari et son hôte, comme Annunciata avait servi son neveu. M^{me} Peroncelli était une grosse femme de quarante-cinq ans, alerte, joyeuse, et qui, tout en donnant la première l'exemple d'une soumission absolue au chef de la famille, exerçait sur lui une influence bien réelle. Il était rare que le signor Peroncelli fît quelque chose d'important sans consulter sa femme, et les affaires de la maison n'en allaient que mieux. La tendresse, maternelle de M^{me} Peroncelli, sa douceur et sa gaieté tempéraient un peu l'humeur altière de son mari.

Celui-ci traita Tebaldo avec tous les égards imaginables ; il lui demanda avec un véritable intérêt des nouvelles de toute sa famille, et fit à sa manière un grand éloge d'Annunciata.

« C'est une maîtresse femme, dit-il ; elle a du courage comme un homme et de l'esprit comme, un démon, vous êtes bien heureux de l'avoir auprès de vous ; quant à M^{lle} Clarita, on dit partout que c'est un ange de bonté.

— Ma sœur est une excellente fille, » répondit Tebaldo sans affectation.

Le lendemain de bonne heure le vieillard s'entretint longtemps avec son hôte, lui faisant visiter en détail sa maison, ses champs et ses troupeaux.

« Tout cela, lui dit-il, sera l'héritage de mon fils aîné ; ma fille a reçu sa dot en argent comptant, mes autres enfants la recevront de même. Francisco est un bon sujet qui ne m'a jamais donné que de la satisfaction ; il repartira bientôt pour Paris, où il doit achever son cours de droit ; un cours de droit, comme vous le savez, complète l'éducation d'un homme ; dès qu'il l'aura terminé, je m'empresserai de lui faire contracter un bon mariage, car je veux pouvoir jouir de mes petits-enfants. »

Francisco vint à son tour s'emparer du jeune homme ; conformément à sa promesse de la veille, il lui montra des sites admirables, des points de vue que ne dédaignerait pas le pinceau des peintres les plus célèbres. Pendant ces longues promenades Tebaldo employa tout ce qu'il avait d'esprit et de perspicacité naturelle à sonder le caractère et les principes de son camarade, et tout ce qu'il en découvrit le confirma dans la bonne opinion qu'il en avait conçue de prime abord. Francisco en effet joignait aux qualités les plus aimables une instruction solide, des sentiments religieux et des talents utiles.

Le frère de Clarita ne différa donc pas davantage à s'ouvrir à M. Peroncelli du but véritable de son voyage à Vescovato. Le vieillard, qui s'attendait à cette ouverture, ne chercha point à déguiser le plaisir qu'il en éprouvait, la personne et la dot de M^{lle} Loncini lui convenaient à merveille ; mais lorsqu'il apprit les intentions généreuses de Tebaldo à l'égard de sa sœur, sa joie ne connut plus de bornes.

« Vous êtes un digne jeune homme, lui dit-il, et vous pouvez compter sur mon secours et sur celui de ma famille dans toutes les circonstances ; » et il appuya fortement sur ce dernier mot. Tebaldo ne fit pas semblant de le remarquer.

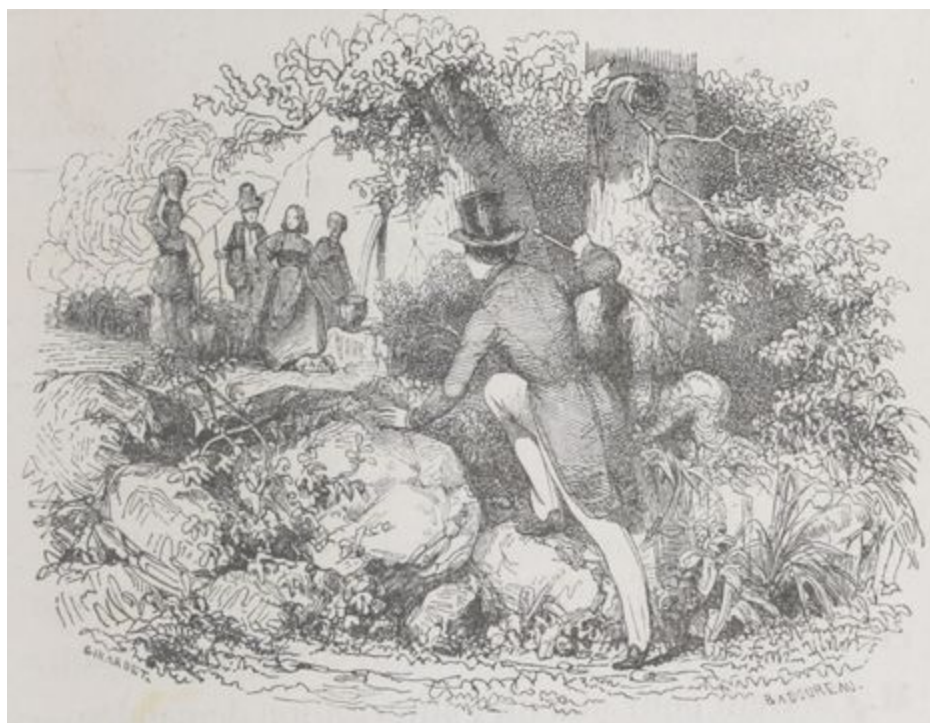
« Il nous reste à savoir, dit Tebaldo, si les parties intéressées s'accorderont aussi vite que nous.

— Qu'est-ce à dire ? reprit le vieillard d'un air surpris et mécontent ; croyez-vous mon fils assez mal élevé pour avoir une autre volonté que la mienne ? et vous-même, ne tenez-vous pas lieu de père à M^{lle} Loncini ?

— C'est pour cela, répondit le jeune homme, que je ne voudrais pas forcer son inclination ; permettez que Francisco me rende dans quelques jours la visite que je viens de vous faire, il verra ma sœur, et, si l'un et l'autre se conviennent, j'en serai moi-même très-heureux.

— Qu'il en soit ainsi, puisque vous le désirez, jeune homme ; mais tous ces préliminaires me paraissent au moins inutiles ; après tout, votre sœur est belle et vertueuse, je puis dire aussi sans vanité que Francisco est un excellent garçon ; ainsi je ne doute pas qu'ils ne se conviennent mutuellement.

Quelque temps après, Tebaldo prit congé de ses hôtes, et se mit en route pour Bastia.



CHAPITRE VI

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE

Déjà toutes les démarches nécessaires avaient été faites auprès de l'autorité compétente par M. Cafarelli pour obtenir l'autorisation demandée par Tebaldo. et elles avaient réussi ; le jeune homme n'eut donc plus à s'occuper que des moyens d'accomplir le triste devoir que lui imposait la piété filiale.

Le bateau à vapeur qui fait le tour de l'île ³⁶ étant employé alors au transport des Lucquois qui viennent toutes les années, pour un honnête salaire, épargner au Corse paresseux la peine de gratter avec la bêche le sol de ses terres fécondes, Tebaldo fut obligé de fréter une embarcation à ses frais. La dépouille mortelle de M^{me} Loncini, enlevée à sa tombe provisoire et recouverte d'un double cercueil de chêne, fut déposée avec un saint respect dans l'entre-pont du bateau, transformé pour la circonstance en véritable chapelle ardente. Un prêtre, parent des Cafarelli, qui avait bien voulu consentir à assister le jeune homme, récita avec lui l'office des morts pendant le trajet. Le bateau côtoya le rivage depuis Bastia jusqu'à la marine della Padulella ³⁷, où le débarquement eut lieu ; le cercueil fut alors transporté sur une charrette à bœufs, et conduit non sans beaucoup de peine jusqu'à Piovela, où Nunciata avait tout disposé pour recevoir dignement les restes de sa belle-sœur. Le clergé du village se rendit à la rencontre du corps, et les nombreux amis de la famille l'accompagnèrent jusqu'à l'église, où le saint sacrifice de la messe fut célébré avec pompe.

Le cortège funèbre se dirigea ensuite à travers champs vers le tombeau des Loncini, au pied de la colline verdoyante qui protégeait de son ombre la petite chapelle mortuaire ³⁸. Tebaldo menait le deuil ; son extérieur était grave et recueilli, et les sensations de son âme lorsqu'il passa devant la maison des Fabiano, causes de tant de malheurs, demeurèrent un secret entre Dieu et lui. Annunciata et Clarita suivaient aussi le cortège, vêtues de

noir et le visage voilé ; une expression vive et naturelle de haine, d'orgueil et de regrets, était empreinte sur la physionomie de la première ; l'autre ne savait donner que des larmes et des prières au souvenir de sa mère chérie.

Annunciata avait préparé elle-même le repas des funérailles, et sa volonté triompha de la répugnance de Tebaldo, qui désapprouvait cet usage ³⁹.

Enfin les conviés se retirèrent, et le frère et la sœur purent pleurer librement ensemble, et se communiquer leurs impressions et leurs espérances,

Quelque temps après, Tebaldo eut la satisfaction de présenter à son aïeule et à sa tante l'aîné des Peroncelli. Francisco passa trois jours à Piovela, et enchantait toute la famille par la bonté et l'amabilité de son caractère. Sincère admirateur des grâces modestes et des douces vertus de Clarita, il témoigna vivement à son nouvel ami le bonheur qu'il éprouverait à la nommer sa femme, et le supplia de solliciter pour lui le consentement de cette charmante personne. La veille du départ de Peroncelli, Tebaldo voulut avoir avec sa sœur un entretien secret. Il trouva la jeune fille assise auprès de son aïeule, occupée à filer de la laine tout, en chantant des cantiques.

« Laisse là ta quenouille, lui dit-il, et viens faire un tour au jardin.

— Je suis à vos ordres, répondit Clarita en se levant aussitôt.

— Ma chère, continua le jeune homme en la prenant par le bras, ce que j'ai à te dire est très-sérieux, et tu me vois dans ce moment fort embarrassé de mon rôle de père.

— De quoi s'agit-il donc ? dit la jeune fille, effrayée de ce début ; j'espère que vous n'allez pas nous quitter encore ?

— Non, ma bonne amie ; mais je me sens bien jeune et bien inexpérimenté pour servir de mentor à une fille de seize ans. Annunciata est un être à part, elle ne sent pas comme toi, il ne saurait y avoir une grande sympathie entre vous deux ; notre grand'mère est si âgée, que nous ne pouvons pas espérer de la conserver longtemps ; il te faut donc un protecteur naturel, qui te conduise comme par la main au milieu des écueils de la vie : en un mot, Clarita, je m'occupe de te marier. Francisco Peroncelli me paraît devoir te convenir parfaitement, c'est un garçon de mérite dont tout le monde fait l'éloge ; mais je n'ai rien voulu conclure sans savoir ce que tu en penses.

— Je sais, dit Clarita, rouge comme une cerise, que je dois vous obéir en tout, car vous tenez ici la place de mon père ; mais, puisque nous voulez bien prendre mon avis, je vous demanderai du temps pour réfléchir à ce que

vous venez de me dire ; car j'ai appris dans mes livres qu'on ne doit jamais rien entreprendre d'important sans se recueillir devant le Seigneur et consulter sa volonté sainte.

— Tu as raison, dit le jeune homme ; cependant Peroncelli part demain, et je voudrais qu'il emportât ta réponse à son père. »

Il fit alors valoir à Clarita toutes les bonnes qualités de Francisco et les avantages de l'union projetée, et laissa la jeune fille dans une agitation d'esprit facile à concevoir ; car il n'est rien de plus important que le choix d'un époux, dont. dépend le bonheur de la vie entière, et quelquefois même celui de l'éternité ; on ne peut y réfléchir avec trop d'attention. Clarita était une jeune fille sans expérience, ne sachant rien des choses de ce monde ; mais, tendre et pieuse par nature et par éducation, elle avait dans la sainte Vierge une confiance sans bornes ; elle la considérait Comme sa mère et l'appelait à son aide dans toutes les occasions difficiles ; ce fut donc au pied de l'autel de Marie qu'elle courut cacher son trouble et sa pudique rougeur ; elle pria longtemps et ne reparut au salon qu'au moment du repas. Quelques heures avant le départ du jeune Peroncelli, Tebaldo vint de nouveau trouver sa sœur dans la chambre de l'aïeule, et la pria de lui faire connaître sa décision.

« Je n'ai d'autre volonté que la vôtre, lui dit-elle, disposez de moi comme vous le jugerez à propos.

— Ma chère Clarita, reprit son frère avec un léger mouvement d'impatience, laisse là, je t'en supplie, cette formule de soumission absolue à l'usage des jeunes filles corses, et dis-moi franchement comme à ton meilleur ami si tu consentirais volontiers à épouser Francisco.

— Oui, répondit-elle naïvement, parce que je le crois bon et vertueux, comme vous me l'assurez.

— Eh bien ! ma sœur, regarde-le dès aujourd' hui comme ton fiancé devant Dieu ; je cours lui porter ta réponse. »

A la nouvelle du consentement de Clarita, Francisco, plein de joie, embrassa son ami en la remerciant de ses bons offices ; il prit ensuite congé de toute la famille, et partit en se promettant de hâter de tout son pouvoir le moment du retour. Tebaldo accompagna son futur beau-frère jusqu'à moitié chemin de Vescovato, où le jeune homme ne devait passer que quelques semaines avant de s'embarquer pour le continent. Clarita, silencieuse et pensive, reprit sa place auprès de sa grand'mère.

« Mon enfant, lui dit celle-ci, semblant recueillir en cette circonstance une plénitude de facultés intellectuelles qu'elle ne possédait plus qu'à de rares intervalles, les paroles que tu as prononcées sont déjà un engagement véritable dès aujourd'hui, ta personne et ta réputation ne sont plus que comme un dépôt confié à ta bonne foi et que tu dois conserver intact ; garde surtout avec soin ton amour pour celui que tes parents ont choisi et qui doit un jour occuper après Dieu la première place dans ton cœur ; lorsque tu seras sa femme, emploie tout ce que le Ciel t'a donné de sagesse et d'attraits pour lui être agréable ; console-le dans ses peines, soulage-le dans ses fatigues, fais régner l'ordre dans sa demeure, gouverne ses domestiques, et contribue par ton travail et ton économie à la prospérité de sa maison ; sois-lui fidèle, soumise, et élève ses enfants dans le respect qui est dû au chef de la famille ; c'est ainsi que j'ai tâché d'agir avec l'époux que mes parents m'avaient choisi, et c'est ce qui me, donne l'espoir d'être bientôt réunie à lui dans le ciel. »

Clarita écouta ces avis avec un pieux respect, et promit de s'y conformer.

Le lendemain Tebaldo commença à s'occuper sérieusement de l'instruction de sa sœur ; il trouva en elle une écolière docile et intelligente, dont les progrès furent si rapides, qu'ils le surprirent et le charmèrent. Il régla les heures des leçons et des études ; car lui-même sentait la nécessité, de travailler aussi pour son propre compte. Souvent, dans les moments qui lui restaient, il parcourait les bois, armé du fusil à deux cours que lui avait donné sa tante, et retournait au logis chargé de grives, de merles et de gibier de toute sorte. Le contentement d'Annunciata se manifestait alors par de vives acclamations, car elle était joyeuse et fière de l'adresse de son neveu ; débarrassant elle-même le beau chasseur de son arme et de sa carnassière, elle réservait pour l'usage de la maison le gibier nécessaire, et envoyait le reste à ses amis et à ses voisins.

Le temps s'écoulait pour Tebaldo dans ces occupations paisibles ; souvent il faisait avec Clarita de longues promenades dans les champs ; et cet exercice fortifiait la santé de la jeune fille ; plus souvent encore le frère et la sœur se rendaient ensemble au tombeau de leurs ancêtres ; Tebaldo arrosait les fleurs qui croissaient autour de la chapelle solitaire, et Clarita en tressait des couronnes qu'elle déposait sur le tombeau de sa mère ; puis l'un et l'autre priaient en silence pour leurs parents, et retournaient à la maison le cœur plein de salutaires pensées. Quelquefois Annunciata venait avec eux jusqu'à la petite chapelle, s'y reposait un instant à l'ombre des cyprès et des

lentisques, et, continuant sa route jusqu'au mucchio de Pépé Loncini, elle déposait dans la cachette de la Croix-Rouge le petit sac de poudre et de plomb destiné à Burcica, et venait à la hâte rejoindre ses compagnons de route.

Cependant l'ardente fille ne comprenait rien à ce qu'elle appelait l'indolence de son neveu ; longtemps elle avait pensé que cette apparente tranquillité d'âme cachait quelque projet hardi, quelque plan habilement conçu, et elle s'interdisait toute question indiscrete ; mais les semaines, les mois entiers s'écoulèrent, et Tebaldo ne changeait absolument rien à son genre de vie. Le notaire qui devait lui vendre son étude avait témoigné le désir de la conserver encore quelques années ; le jeune homme n'en avait pas été fâché ; il jouissait avec délices de la vie de famille, de la douce amitié de Clarita ; son bon fusil n'était redoutable qu'au gibier des montagnes, son esprit ne s'exerçait guère qu'à des études scientifiques, et son imagination à de riants projets d'avenir.

Le bruit se répandit peu à peu dans le village que le dernier des Loncini n'était pas aussi terrible qu'Annunciata avait voulu le faire croire et que les membres musculeux du jeune homme paraissaient l'attester. Giuseppe Fabiano, qui s'était d'abord enfermé dans sa maison comme dans une forteresse inexpugnable, reprit courage, et osa de nouveau se promener sur la place et chasser dans le maquis ; on n'abordait plus Annunciata en la félicitant sur le courage présumé et la force physique de son neveu ; un peu d'ironie perçait même de temps en temps dans les discours de plusieurs. Tebaldo ne s'en inquiétait guère, mais ils étaient pour l'orgueilleuse fille comme autant de pointes aiguës qui lui perçaient le cœur ; elle aurait voulu pouvoir inoculer dans, l'âme de son neveu ce besoin de vengeance qui dévorait la sienne ; elle eût donné sa vie entière pour être lui un jour, un seul jour, se venger et mourir. Lasse de lui voir mener la vie innocente d'un solitaire ou des enfants des patriarches, elle essaya, d'abord avec une grande réserve, ensuite d'une manière plus ouverte, d'exciter les ressentiments de ce caractère naturellement irritable, de faire honte à Tebaldo de ce qu'elle appelait sa faiblesse. Le jeune homme ne sut point demeurer insensible à ces attaques indirectes, car le sang corse coulait aussi dans ses veines. Souvent il bondissait de colère au souvenir des outrages dont, suivant le langage d'Annunciata, il avait été abreuvé dans la personne de ses ancêtres ; mais les principes religieux reprenaient bientôt le dessus dans cette âme généreuse, et chacun de ces combats était un nouveau

triomphe, de la grâce sur la nature. Les insinuations de l'altière Loncini se changèrent bientôt en reproches ouverts, et chaque jour ils devinrent plus vifs et plus directs. Alors commença pour le jeune homme une vie d'amertume et de tourments inexprimables ; quelquefois, poussé à bout par les violences de cette furie attachée à ses pas, il était sur le point de lui imposer silence, en faisant peser sur elle cette autorité absolue de chef de famille dont elle-même proclamait le privilège ; souvent aussi, fasciné par cette sirène qui savait toucher à propos les cordes sensibles de l'esprit impétueux du jeune homme, l'amour-propre et le point d'honneur, il ressentait toutes les fureurs d'Annunciata et partageait ses emportements. Craignant alors de n'avoir pas la force de résister plus longtemps aux passions haineuses qu'elle était parvenue à exciter, il se décidait à fuir le toit paternel pour retrouver sous un ciel moins brûlant le courage de ne pas devenir un meurtrier ; mais un coup d'œil jeté sur Clarita changeait aussitôt cette résolution ; la physionomie angélique de cette jeune fille si pleine de douceur et de charité exerçait sur Tebaldo un pouvoir auquel il ne cherchait point à se soustraire ; une, seule de ses paroles lui rendait Comme par enchantement un peu de ce calme pur qu'il avait perdu ; c'est que l'âme de Clarita recélait des trésors immenses de piété et d'amour ; l'indulgence et le pardon en découlaient à grands flots comme d'une source intarissable ; elle détestait le crime, mais sans éprouver de ressentiment contre le criminel. La sainte fille avait compris par instinct tout ce qui se passait dans l'âme de son frère, et si sa timidité excessive ne lui avait pas permis de s'en expliquer ouvertement, elle employait tout ce qu'elle avait d'esprit et de tendresse à le consoler de ses peines, à le distraire de ses sombres pensées. Se promenant avec lui toutes les fois qu'elle le pouvait sans faire faute à M^{me} Loncini, elle cherchait dans une conversation pleine d'enjouement et de candeur à rappeler au cœur de Tebaldo les instructions de la baronne et ses salutaires conseils ; souvent, dirigeant leurs pas vers le tombeau de la famille, elle entretenait le jeune homme de la mère qu'ils regrettaient encore, des chagrins que toutes ces haines de famille avaient fait éprouver à la pauvre femme pendant le cours de sa vie, et, vantant avec chaleur la douceur et la bonté de cette mère vertueuse, elle entraînait son frère dans la chapelle en disant : « Demandons au Seigneur qu'il nous accorde les mêmes vertus. » Et lorsque Tebaldo avait causé quelque temps avec Clarita, il se sentait plus fort et plus maître de lui-même ; ces prières qu'ils faisaient ensemble étaient pour lui comme une rosée céleste qui rafraîchissait son

âme et apaisait le feu dévorant des passions ; et il se relevait ensuite calme et le front serein, souriant à sa sœur et admirant avec elle les beautés de la nature ; car, si Annunciata paraissait quelquefois à Tebaldo le génie du mal en personne, Clarita était véritablement pour lui un ange consolateur.



CHAPITRE VII

LE CABINET DU DONJON

Un soir que la tante et le neveu venaient d'avoir ensemble une scène fort vive, Tebaldo, de très-mauvaise humeur, se retira dans sa chambre agité et irrésolu ; il s'assit près de sa table de travail, et, appuyant sa tête dans ses mains, il demeura longtemps ainsi, ne sachant plus au juste qui d'Annunciata ou de lui connaissait mieux les lois du véritable honneur. Lorsqu'il se releva enfin, les yeux secs et le front brûlant, il vit devant lui le Nouveau Testament, qu'il avait apporté à sa sœur, ouvert à ce passage de l'Épître de saint Paul aux Romains :

« Ne rendez à personne le mal pour le mal.
« Ayez soin de faire le bien, non-seulement devant
« Dieu, mais aussi devant tous les hommes.
« Vivez en paix, si cela se peut et autant qu'il
« est en vous, avec toutes sortes de personnes.
« Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers
« frères, » etc.

Cette lecture et la manière dont il venait d'être porté à la faire produisirent sur son esprit une vive impression. Quelle autre que Clarita avait placé là si à propos ces paroles de l'Apôtre ?... Mais elle a donc lu dans mon cœur ? elle a compris tout ce que je souffre, se disait Tebaldo ; cette enfant si simple partage cependant toutes mes sensations, ses pensées et les miennes se confondent ; et pourquoi n'y aurait-il pas ici même des personnes qui lui ressemblaient, des hommes de sens et de cœur qui n'eussent pas adopté les terribles préjugés d'Annunciata, qui voulussent croire à ma bravoure sans que j'en fournisse la preuve en trempant mes mains dans le sang ? O ma douce Clarita, que je t'aime pour tes vertus modestes ! combien je te remercie de ta sollicitude !

Cette pensée qu'un autre cœur partageait ses peines, qu'une autre créature raisonnable approuvait sa résistance, soulagea Tebaldo ; il fit sa

prière du soir avec beaucoup de ferveur, et renouvela la résolution qu'il avait prise de rester pur de sang humain.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le jeune homme fut réveillé par le ramage des oiseaux qui gazouillaient à sa fenêtre ; il sauta à bas de son lit, et ouvrant les croisées de sa chambre, il respira avec délice l'air du matin, encore tout imprégné de cette rosée odorante qui rend leur première fraîcheur aux plantes flétries la veille par l'ardeur du soleil. Ses regards se promenèrent vaguement sur la place alors déserte, et de là sur le maquis envahisseur de la plaine et de la colline, déjà tout parfumé de l'odeur du myrte dont la fleur commençait à s'épanouir, et coupé de distance en distance de petits bouquets de châtaigniers à l'épais feuillage, qui s'élevaient majestueusement au-dessus du fourré. Toute cette masse de fleurs et de verdure ressemblait à un immense jardin anglais, à un parc en dehors de toute proportion qui aurait entouré le village. Et comme le jeune homme admirait ce paysage magnifique, il lui sembla apercevoir deux formes humaines s'agitant sur le sommet de la colline qu'il fallait gravir et redescendre pour arriver à la Croix-Rouge. Tebaldo saisit aussitôt sa lunette d'approche, et, fixant ses regards avec curiosité sur ce point de l'horizon, il aperçut distinctement un homme et une femme gesticulant avec énergie, comme animés par une vive discussion.

Ils causèrent ainsi pendant près d'un quart d'heure, puis l'un et l'autre se séparèrent et descendirent le coteau en sens inverse. L'homme s'enfonça dans le maquis, la femme au contraire dirigea sa course du côté du village, et, légère comme une biche, parcourut avec une incroyable rapidité l'étroit sentier couvert de broussailles qui y conduisait directement. La brise matinale agitant son mezzaro de dentelle le faisait voltiger en tout sens autour de son cou et de sa taille, et ses pieds mignons foulaient si légèrement les touffes de bruyère, qu'elles semblaient plier à peine sous le poids de son corps.

D'où peut venir Annunciata à pareille heure ? se demanda Tebaldo, qui venait de reconnaître sa tante à mesure qu'elle se rapprochait du logis.

Et tout en s'adressant cette question, il referma la fenêtre et s'assit devant sa table de travail ; mais à peine y était-il installé qu'on frappa vivement à sa porte ; et Annunciata, l'œil en feu, le sein palpitant, le front ruisselant de sueur, se présenta à ses regards ivre d'une joie féroce.

« Aux armes ! aux armes ! Tebaldo ; le moment est venu de prouver que vous êtes un homme ; saisissez votre fusil, prenez encore ce pistolet qui

appartenait à votre père, et montrez-moi que vos balles peuvent atteindre d'autres êtres que des lièvres sans défense.

— L'île est-elle subitement attaquée par les ennemis de l'État ? demanda froidement Tebaldo en croisant ses bras sur sa poitrine ; dans ce cas je suis prêt ; autrement je ne vous comprends point.

— Ne perdons pas le temps en vains discours, s'écria Nunciata d'un ton d'autorité ; je viens de rencontrer Burcica comme je portais à la Croix-Rouge la poudre que je lui destinais : « Signora, m'a-t-il dit d'un air joyeux, j'allais vers vous de ce pas, car je viens de trouver un moyen sûr de vous servir : envoyez-moi tout de suite votre neveu sans que personne le voie sortir du village ; je l'attendrai près de la cascade, et il connaîtra ce que je vaux. »

— Je n'ai que faire de votre bandit, répondit le jeune homme, et je ne me soucie nullement de sa société ; c'est déjà trop de vous laisser entretenir avec lui des relations qui ne me plaisent guère.

— Vous ne savez ce que vous dites, reprit-elle en levant les épaules. Apprenez que Fabiano a chassé tout hier dans le maquis, et que Burcica sait de bonne part qu'il y chassera encore aujourd'hui.

— Eh bien, que m'importe ? interrompit Tebaldo avec impatience. Je n'ai ni le pouvoir ni la volonté d'empêcher qui que ce soit de chasser dans le maquis.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, reprit Annunciata en frappant du pied, les moments sont plus précieux que vous ne pensez. Il existe dans la montagne une grotte profonde, où Giuseppe Fabiano, l'assassin de votre père, entendez-vous ? a l'habitude de faire la sieste lorsqu'il passe la journée à la chasse. Il s'y croit en parfaite sûreté, parce que l'ouverture de la grotte, entièrement cachée par les branches tortueuses d'un chêne antique, reste invisible à l'œil ; mais Burcica, qui explore le maquis dans tous les sens, vient de découvrir cette cachette, et, qui plus est, une autre issue plus secrète encore qui conduit à la même grotte, et par laquelle vous pourrez surprendre votre ennemi pendant son sommeil. Je me charge de tout le reste ; mais partez, de grâce, Burcica vous attend, je vous réponds de lui comme de moi-même, c'est un homme qui vous est tout dévoué.

— Ma tante, dit Tebaldo en pesant sur les mots et faisant de grands efforts pour s'exprimer avec sang-froid, je voudrais ne manquer en rien au respect que je dois à la sœur de mon père ; mais, en ce nom révérend, je

déclare ici que je ne prétends venger sa mémoire que par une conduite irréprochable, et je vous supplie de me laisser vivre tranquille désormais.

— Et c'est au nom de votre père, s'écria Nunciata ivre de fureur, que je vous déclare à mon tour que, comme j'aimerais mieux vous voir mort que déshonoré, je ne cesserai de vous poursuivre de mon indignation jusqu'à ce que je retrouve en vous le courage d'un Loncini.

— Dans ce cas, vous ou moi, nous sortirons de cette maison, dit le jeune homme exaspéré.

— Vous êtes le maître, répondit Annunciata avec un calme apparent ; mais, avant de me chasser de l'héritage de mes pères, que je vous ai conservé intact, accordez-moi de me suivre un instant au donjon dont j'ai seule la clef.

— Pardonnez-moi la grossièreté de mes paroles, s'écria Tebaldo, déjà plein de repentir de son emportement en surprenant une larme qui brillait sur la paupière de sa tante ; ces mots en l'air ne portaient pas de mon cœur.

— Venez, Tebaldo, » dit-elle d'un air grave et triste.

Ils montèrent en silence l'escalier étroit et tortueux qui conduisait au donjon, et Nunciata, faisant tourner la clef dans la serrure d'une porte vermoulue, introduisit le jeune homme dans une pièce ronde et obscure dont elle s'empressa d'ouvrir la fenêtre. Aucun meuble ne décorait cette chambre ; mais dans les murs peints à fresque étaient enfoncées, de distance en distance, des chevilles de bois supportant des vêtements poudreux.

« Mon neveu, dit Annunciata d'un ton solennel, voyez-vous ce pelone de drap corse sur lequel le cours des siècles n'a pas effacé cette trace sanglante ? c'était celui de Pépé Loncini, dont vous avez vu le mucchio près de la Croix-Rouge, le premier de notre famille qui tomba sous les coups d'un Fabiano pour un motif que nul n'a jamais connu ; son sang fut vengé par Paolo Loncini, son neveu, car Pépé n'avait laissé qu'une fille en bas âge que Paolo épousa plus tard. Cette chemise et cette veste, qui viennent ensuite, ont appartenu au fils de Paolo, traîtreusement assassiné par un certain Luigi, et vengé par l'aîné de notre famille. Voilà les vêtements de trois de nos grands-oncles tués dans ce fameux combat où les Fabiano perdirent cinq hommes vigoureux ; leur sang avait été vengé d'avance sur le champ de bataille ; mais celui de mon grand-père le fut plus glorieusement encore par ses deux fils Alfonso et Tiburcio. Maintenant reconnaissez-vous ce pantalon de coutil gris et cette redingote verte sur lesquels la couleur du

sang paraît si visible ? ce sang est celui de votre père, Tebaldo, le seul de la famille qui attende encore la vengeance qui lui est due.

— O mon père ! mon pauvre père ! » s'écria le jeune homme vivement ému à la vue de ces vêtements qu'il connaissait trop bien.

Et deux larmes de pitié filiale coulèrent de ses yeux sur les traces sanglantes.

« Vos pleurs n'effaceront point cette tache, dit Annunciata, qui considérait avec une joie de tigresse le visage bouleversé du jeune homme ; il faut du sang pour laver ce sang. »

Tebaldo ne l'écoutait pas : agenouillé devant ces vêtements lugubres, les mêmes qui avaient figuré à la cour d'assises, il lui semblait revoir son père comme au jour où il les porta pour la dernière fois, d'abord robuste et plein de vie, l'instant d'après étendu sur la poussière, pâle et inanimé, et ce souvenir horrible excitait dans son âme une poignante douleur. Il y demeura plongé pendant quelques minutes, oubliant l'univers entier ; puis une main brûlante se posa sur son épaule. Le jeune homme releva la tête : Annunciata était devant lui les bras croisés sur la poitrine ; son voile rejeté en arrière laissait à découvert ce visage énergique et sévère qui rappelait si bien l'imposante figure d'Antonio Loncini. Tebaldo demeura frappé de cette ressemblance, qui ne lui avait jamais paru si exacte.

« L'honneur de la famille est entre vos mains, » dit-elle d'une voix sombre.

Le jeune homme tressaillit et se releva lentement.

« Burcica vous attend, continua Nunciata : ne le rejoindrez-vous point, Tebaldo ? »

Il réfléchit une seconde.

« Non, murmura-t-il enfin, si bas qu'elle l'entendit à peine.

— Non ! répéta la voix menaçante de l'altière créature. Non, dites-vous ?... »

Et sa taille majestueuse parut se rehausser, ses yeux étincelèrent d'un feu pareil à celui de l'enfer.

« Eh bien ! s'écria-t-elle avec impétuosité, au nom de nos ancêtres, écoute bien ces paroles : Tebaldo Loncini, tu n'es qu'un lâche ! »

Et, le poussant brusquement hors du donjon, elle s'y renferma avec précipitation.

« Malheur à toi, Nunciata, pour J'insulte que tu viens de me jeter au visage ! » cria Tebaldo en ébranlant la porte avec fureur, car toute l'ardeur

de son sang s'était réveillée à cet outrage.

Appuyée de tout son corps contre l'ouverture, Annunciata doublait ainsi la résistance de ce bois vermoulu, tout en redoutant une autre secousse qui eût fait voler la porte en éclats ; mais les pas du jeune homme retentirent presque aussitôt sur l'escalier, et la tremblante fille respira plus à l'aise ; elle colla son oreille au trou de la serrure et entendit Tebaldo entrer dans sa chambre et en ressortir ; changeant de poste et courant à la fenêtre, elle l'aperçut encore qui se dirigeait vers le maquis son fusil sur l'épaule. Alors le cœur de l'orgueilleuse créature battit avec tant de violence, qu'il sembla prêt à se rompre dans sa poitrine ; son regard étincelant de joie suivit avec anxiété la marche de Tebaldo au milieu de la campagne, et lorsqu'elle fut bien sûre qu'il prenait le chemin de la Croix-Rouge, elle poussa un cri de triomphe et descendit rapidement.

Dans l'espoir du succès de son entreprise, le plan d'Annunciata était formé d'avance pour éloigner tous les soupçons et mettre son neveu à même de prouver l'alibi au besoin. Par les ordres de M^{lle} Loncini, une servante partit sur-le-champ pour chercher des remèdes chez le pharmacien du lieu ; une autre alla prévenir le médecin, qu'Annunciata savait trop malade pour pouvoir sortir, de venir en toute hâte donner des soins à Tebaldo ; et, grâce à toutes ces ruses, le bruit de la maladie du jeune homme se répandit dans tout le village. Clarita en fut instruite en sortant de l'église, elle courut aussitôt à la chambre de son frère ; Annunciata l'arrêta sur le seuil.

« Ne puis-je donc le voir ? demanda la jeune fille.

— Non, pas dans ce moment, Clarita, votre frère repose... plus tard... nous verrons.

— Au moins, ma tante, vous m'assurez bien qu'il ne court aucun danger ?

— Non, j'espère que non, balbutia Nunciata embarrassée par ces simples paroles. Allez rejoindre votre grand'mère, ma nièce ; je vous appellerai lorsqu'il en sera temps.

— Que ce soit bientôt, » répondit la jeune fille en obéissant avec tristesse.

Annunciata, demeurée seule, sentit un trouble involontaire s'emparer de son cœur. Tant qu'elle avait été obligée d'agir pour répandre le faux bruit de la maladie de son neveu, elle n'avait éprouvé que la joie de son triomphe ; maintenant que la réflexion se faisait jour dans son âme, une espèce de

terreur y arrivait aussi en même temps. La belle Loncini était colère, orgueilleuse et vindicative ; mais elle aimait les siens avec une tendresse passionnée. Une éducation chrétienne eût suffi sans doute pour faire de cette terrible créature une femme d'un mérite supérieur, une sainte peut-être, car Annunciata avait de grandes et nobles qualités ; mais le préjugé et l'ignorance les tournaient au profit des passions. Elle avait pour Tebaldo une affection presque maternelle ; mais, ainsi qu'elle le lui avait dit en face, elle aurait voulu le voir mort plutôt que déshonoré. Ce sentiment eût été sublime si ce qu'Annunciata appelait l'honneur n'eut pas été l'ombre défigurée de cette vertu. Cette phrase, inspirée par une piété solide, aurait rappelé les belles paroles de la reine Blanche à son fils ; dictée par un préjugé barbare ce n'était plus que l'expression hautaine d'une haine farouche.

Annunciata ne doutait pas que Tebaldo ne fut à la poursuite de l'assassin de son père ; mais à mesure que l'heure avançait sans qu'elle le vit rentrer, elle se sentait moins sûre de la réussite de cette entreprise. Giuseppe, le seul des Fabiano qui habitât le village, et celui des deux frères qu'Annunciata détestait le plus, était un homme rusé et courageux à la fois. Qui sait, se disait-elle, si les mesures de Burcica étaient aussi bien prises qu'il le croyait ?... Et puis, qui peut répondre des circonstances imprévues ? Et Tebaldo est le dernier rejeton des Loncini, le seul espoir de la famille. Il lui semblait alors qu'elle venait de l'exposer témérairement, et ces pensées brûlantes torturaient le cœur de la pauvre fille. Oh ! que ne suis-je un homme ! s'écriait-elle ; que ne puis-je l'accompagner et le défendre au péril de ma vie !

Incapable de supporter plus longtemps toute seule le poids de cette douleur, elle appela sa nièce.

La jeune fille accourut, moitié triste, moitié joyeuse.

« Tebaldo est donc levé ? dit Clarita en entrant dans la chambre et ne l'y trouvant pas.

— Écoute, répondit Annunciata en déposant un baiser brûlant sur le front de la vierge, ton frère n'a jamais été malade ; mais il n'en court pas moins un grand danger, car il est dans le maquis à la poursuite des Fabiano, entends-tu ?

— Mon Dieu ! que dites-vous ? s'écria Clarita en pâlisant... mon frère !... Oh ! non, c'est impossible.

— Silence ! dit Annunciata, tout le monde ici doit le croire malade, il y va de sa vie peut-être ; mais va réciter pour lui les litanies de la sainte Vierge ; cette belle madone que tu pares de fleurs tous les jours doit t'exaucer, toi, pauvre enfant, si pure et si candide.

— Prions ensemble, ma tante, car Jésus-Christ a dit : « Lorsque deux ou trois personnes « se réuniront en mon nom, je serai au milieu
« d'elles. »

Toutes les deux s'agenouillèrent devant la statue de la Vierge qui décorait un des cabinets de la chambre. Clarita, élevant vers le ciel ses yeux baignés de larmes, s'écriait du fond de son cœur :

« Vous ne l'abandonnerez point, mère des orphelins, consolatrice des affligés ; vous ne permettrez point que ce frère chéri, si noble et si pur, offense le Seigneur en trempant ses mains dans le sang d'une créature faite à l'image de Jésus-Christ ; mais vous ne permettrez pas non plus qu'il tombe sous le coups d'un assassin : ayez pitié de moi, Vierge divine, car je n'ai plus ni père ni mère, et Tebaldo est tout ce qui me reste ici-bas. »

Et à mesure qu'elle priait de la sorte ses larmes coulaient moins amères, il lui semblait que Marie étendait du haut du ciel sa main toute-puissante pour servir d'égide à ce frère bien-aimé.

Mais Annunciata disait :

« Seigneur, que son bras soit plus prompt que l'éclair et plus terrible que la foudre qu'il renverse ses ennemis et les broie sous ses pieds, qu'il les réduise en poussière, et que notre nom en devienne à jamais célèbre durant la suite des âges. »

Et cette prière ne soulageait point le cœur de l'altière Annunciata, car Dieu rejette les vœux contraires à la charité. Aussi se releva-t-elle bientôt sans espérance et sans consolation, et, se, promenant à grands pas dans la chambre, elle contempla avec un mouvement d'impatience jalouse Clarila toujours prosternée, mais dont la physionomie n'exprimait qu'une tristesse douce mêlée de résignation et de confiance. « Qu'elle est heureuse, se dit-elle, et que je voudrais lui ressembler ! » Alors, apercevant la lunette d'approche que Tebaldo avait laissée sur la table, elle s'en saisit, monta à la tour et chercha à découvrir s'il ne se passait rien d'extraordinaire dans la campagne ; mais elle eut beau regarder, écouter, regarder encore, le soleil brillait comme aux plus beaux jours, et le chant monotone de la cigale troublait seul le silence du maquis.

Enfin cette journée terrible, dont chaque minute augmentait ses angoisses, s'écoula comme les autres ; le soleil disparut lentement derrière la colline, laissant à l'horizon ces nuages d'un rouge doré, présage d'un jour serein. La lune, qui s'élevait peu à peu dans le ciel, pénétra dans les intervalles des arbres, et ses molles clartés projetaient comme des gerbes de lumière jusque dans les profondeurs du maquis ; tout déjà faisait silence dans la nature, les oiseaux dormaient sur les branches, et Tebaldo n'arrivait point. Alors Annunciata ne sentit plus de trêve à ses tourments, sa force d'âme l'abandonna tout à coup, il lui sembla qu'elle ne le reverrait que mort comme autrefois son frère Antonio, et la courageuse tille connut enfin la peur.

« Sainte Vierge ! si vous me le ramenez sain et sauf, s'écria-t-elle, je ferai pieds nus le pèlerinage de Notre-Dame de Bastelica. »

Incapable d'attendre plus longtemps, elle appela Clarita et courut à la recherche de son neveu ; mais à peine les deux femmes avaient-elles fait quelques pas hors de l'enclos, que celui qu'elles cherchaient arriva de ce côté, haletant, se traînant à peine, les habits couverts de poussière, les cheveux en désordre, et la main gauche enveloppée dans un mouchoir sanglant.

« Mon Dieu ! que vous est-il arrivé ? s'écria la jeune fille.

— Rien de bien malheureux, répondit-il d'une voix faible ; mais je crois que j'ai la fièvre. »

Annunciata prit la main de Tebaldo, celle main était brûlante.

« Venez vous coucher, mon neveu, » dit-elle sans oser lui adresser aucune question.

Et tous trois rentrèrent au logis sans être aperçus de qui que ce fût.



CHAPITRE VIII

MAGNANIMITÉ

Quand Tebaldo, exaspéré par l'outrage qu'il avait reçu d'Annunciata, était sorti le matin, il n'avait d'autre but que de respirer le grand air et de calmer, s'il était possible, l'accès de colère qui faisait bouillonner son sang. C'était machinalement et par habitude qu'il avait pris son fusil, et suivi le sentier couvert qui conduisait au tombeau de sa famille et de là à la Croix-Rouge. A peine avait-il marché une centaine de pas que le souvenir de sa violence le remplissait de confusion.

« Serai-je toujours l'esclave de ma colère ? se disait-il ; comment ai-je pu me comporter ainsi envers une femme plus ignorante que coupable, et si dévouée, la sœur de mon père après tout, et que je dois respecter ? Quand serai-je enfin le maître de mon propre cœur ?... Mais aussi à quelle épreuve terrible me réserviez-vous donc, ô mon Dieu ! Que les martyrs étaient heureux ! leur sang coulait à grands flots de leurs membres déchirés par les ongles de fer ou broyés sous la dent des bêtes féroces ; mais nul au moins ne pouvait les soupçonner de manquer de courage. Et moi, infortuné que je suis ! ma propre tante m'accuse de lâcheté, et je ne puis sans faillir à mes croyances religieuses me laver à ses yeux d'une si cruelle injure. Oh ! que ne m'est-il permis de mourir glorieusement pour ma foi, ou de combattre corps à corps avec les assassins de ma famille ! ni leur nombre ni leur adresse ne sauraient m'effrayer ; mais ne pouvoir les défier sans blesser ma conscience, m'entendre appeler lâche et paraître mériter cet affront, oh ! c'est un supplice au-dessus de mes forces, si vous ne m'aidez à le subir, ô mon Dieu ! Oui, que je vive déshonoré aux yeux de mes compatriotes, s'il le faut, mais pur à vos propres yeux. »

Et en prononçant ces paroles il arrivait au tombeau. Là ses aspirations devinrent encore plus ardentes, et lorsqu'il en sortit, il prit une route tout opposée à celle de la cascade où l'attendait Burcica.

Après avoir marché longtemps au hasard au milieu des rocs et des broussailles, il se sentit fatigué et s'assit au pied d'un arbousier. Au même instant un coup de fusil se fit entendre, plusieurs menus plombs percèrent les habits de Tebaldo, et un d'eux atteignit sa main gauche. Tel qu'un taureau devenu furieux par la vue de son propre sang, le jeune homme, sans réfléchir qu'une charge si légère ne pouvait lui être destinée, courut de toutes ses forces vers l'imprudent chasseur, qu'il reconnut à l'instant, car ce chasseur n'était autre que Giuseppe Fabiano, dont la physionomie fourbe et farouche était restée profondément gravée dans son souvenir depuis qu'il l'avait vu à la cour d'assises.

A l'aspect inattendu de Tebaldo, il jeta son fusil déchargé et saisit le pistolet qu'il portait toujours à sa ceinture ; mais, soit que le trouble et la surprise l'empêchassent de bien viser, soit qu'un bond de son adversaire eût rendu vaine la justesse de son coup d'œil, la balle s'enfonça dans un tronc d'arbre, et Fabiano, livré sans défense à la fureur de son ennemi, chercha son salut dans la fuite. A peine avait-il fait quelques pas que, son pied s'embarrassant au milieu des ronces, il tomba sur les buissons épineux, et avant qu'il eût pu se relever, Tebaldo l'avait atteint.

Alors une violente tentation, telle que Dieu seul pouvait lui faire la grâce d'y résister, s'empara du jeune homme ; il voyait étendu à ses pieds l'ennemi de sa famille, le meurtrier de son père, celui qui venait d'attenter à sa propre vie ; ne se trouvait-il pas d'ailleurs dans le cas d'une légitime défense ? Par un mouvement subit comme la pensée, il coucha en joue son adversaire ; mais par un autre plus rapide encore, il releva le canon de son fusil, et repoussant comme indigne de lui une vengeance facile qui lui paraissait un assassinat, il s'éloigna à grands pas pour échapper à une nouvelle tentation. Tebaldo marcha ainsi pendant longtemps à l'aventure, sans dessein, sans but déterminé, jusqu'à ce que la lassitude l'obligea à prendre quelque repos. Son cœur battait à se rompre, ses oreilles bourdonnaient, les souvenirs affluaient dans son cerveau confus et désordonné ; il ne se rappelait qu'une seule chose, c'est qu'il avait été sur le point de tuer Fabiano désarmé et sans défense, et il remercia Dieu de ne pas s'être souillé du sang de cet homme. Une soif ardente le dévorait, il but à grands traits à une source glaciale, et chercha à retourner au village.

Par un mouvement subit connue la pensée, Tebaldo
coucha en joue son adversaire



La nuit vint avant qu'il eût retrouvé sa route, et il ne réussit qu'avec beaucoup de peine à regagner le logis. Un froid mortel l'avait saisi tout à coup, une fièvre chaude y succéda ; il ne, pouvait presque plus se soutenir, lorsqu'il rencontra sa tante et sa sœur.

Les deux femmes passèrent la nuit à côté de son lit, car l'état du malade n'était pas rassurant : sa tête était brûlante, sa poitrine oppressée, et des mots étranges, sans liaison et sans suite, s'échappaient de sa bouche. Les noms de Fabiano, les mots de meurtrier et d'assassin revenaient à tout

moment sur ses lèvres. Clarita effrayée pleurait et priait à côté de son frère. Vers le matin cependant la fièvre parut se calmer, le malade recouvra sa présence d'esprit. Pendant l'absence d'Annunciata, Clarita, que les discours incohérents de Tebaldo avaient vivement alarmée, le supplia de lui raconter les événements de la veille. Il céda à ses instances, et ne déguisa rien de sa rencontre et de ses émotions.

« O mon pauvre frère, que vous avez du souffrir ! s'écria la jeune fille ; mais aussi que la victoire que vous avez remportée sur vous-même doit être agréable aux yeux de Dieu, et de combien de grâces ne sera-t-elle pas la source ! »

Un cri d'indignation et de rage partit du seuil de la porte ; c'était Annunciata qui, rentrée à l'improviste, venait d'entendre le récit de Tebaldo et la réponse de sa sœur.

La pensée d'une si belle occasion perdue, la conviction plus cruelle encore peut-être du peu d'espoir qui lui restait d'obtenir de son neveu ce qu'elle désirait si ardemment, la remplissait de fureur ; peu s'en fallut qu'elle n'accablât de reproches celui qu'elle était forcée d'admirer au fond de son âme. Cependant l'état de maladie dans lequel il se trouvait obligea Annunciata à se contenir ; elle sortit pour exhaler au grand air sa douleur et ses regrets.

Plusieurs voisins étaient venus s'informer de la santé du malade. M^{lle} Loncini, en leur donnant des nouvelles de son neveu, ne put s'empêcher de laisser percer le chagrin qui la dévorait. Quelques paroles de mécontentement, quelques demi-confidences échappées à sa mauvaise humeur, furent malicieusement interprétées. Les discours de Fabiano répétés par ses amis contribuèrent encore à jeter du louche sur la conduite du jeune homme ; on répéta dans le village que le dernier des Loncini n'avait point hérité de la bravoure de ses pères. Fabiano n'avait pas l'âme assez noble pour publier la générosité de son ennemi, peut-être même ne l'avait-il pas comprise, et rendait-il grâces à son étoile de n'avoir pas perdu la vie dans cette rencontre.

Cependant l'état de Tebaldo donna pendant plusieurs semaines de vives craintes à sa famille. Clarita ne quittait son frère ni le jour ni la nuit, l'exhortant à la patience et lui prodiguant les soins les plus tendres.

Enfin la jeunesse et le tempérament du malade triomphèrent de la maladie, une crise heureuse s'opéra, les forces revinrent peu à peu ; au bout de quelque temps le jeune homme put quitter le lit.

L'été touchait alors à sa fin, le soleil avait perdu de son ardeur, et l'automne, chargé de fruits, étalait à tous les yeux ses savoureux présents. Tebaldo, libre d'inquiétude, jouissait du bien-être de la convalescence. Appuyé sur le bras de sa sœur, il avait déjà pu faire quelques tours de promenade dans le jardin ; les couleurs de la santé reparaissaient sur ses joues amaigries, et bientôt il parla à la jeune fille de la nécessité de reprendre leurs études interrompues, afin que Francisco la trouvât plus parfaite à son retour.

Un matin qu'il venait de se réveiller plus calme et plus dispos que jamais, il aperçut Clarita à genoux devant la madone, la tête élevée vers le ciel et les yeux baignés de larmes.

« Qu'as-tu donc, ma sœur chérie ? » demanda-t-il avec inquiétude.

La jeune fille se leva aussitôt, embrassa son frère, et s'efforçant de sourire :

« C'est un enfantillage, dit-elle, car je ne saurais avoir de véritable chagrin maintenant : je suis si heureuse de vous voir en meilleure santé !

— Et moi, je veux connaître jusqu'à tes caprices de jeune fille, Clarita.

— Vous ne saurez rien, dit-elle en s'efforçant de prendre un ton badin ; mais il y avait des larmes dans sa voix.

— Et pourquoi ne pas le lui dire ? reprit Annunciata avec aigreur ; ne faut-il pas toujours qu'il connaisse notre honte ? »

Clarita jeta sur sa tante un regard suppliant ; mais l'inflexible créature, tirant de son sein une lettre décachetée :

« Lisez cela, di-telle à son neveu, et vous verrez si je suis un être à part, si j'ai des idées extraordinaires, comme vous me l'avez reproché quelquefois. »

Tebaldo prit le papier et lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

« J'estime votre caractère, et votre nièce nous
« convenait sous beaucoup de rapports ; mais
« jamais un Peroncelli n'entrera dans une famille
« dont le chef est soupçonné de manquer
« de bravoure. Croyez bien, Mademoiselle.

« que c'est avec un vif regret que je me vois
« obligé de retirer ma parole, et qu'il a fallu
« un motif aussi puissant pour me faire renoncer
« à une alliance qui assurait mes intérêts les
« plus chers, la fortune et le bonheur de mon
« fils. »

Tebaldo lut deux fois de suite ce billet fatal comme pour y chercher un sens moins défavorable ; ce qui se passait dans son âme serait impossible à décrire. Sa fierté naturelle, son attachement pour Clarita, tout souffrait chez lui, l'esprit et le cœur. Cependant, tant qu'Annunciata resta dans la chambre, épiant sur le visage de Tebaldo l'effet de cette lecture, d'un regard plein de rage et de mépris, il trouva dans la conscience de sa bonne conduite, dans son amour-propre peut-être, la force de se contenir et d'affecter un calme et une indifférence bien éloignés de sa véritable situation.

Mais lorsque les deux femmes se furent retirées, qu'il put se livrer sans contrainte à l'excès de sa douleur, il gémit, il se roula dans son lit, il sanglota comme un enfant. Se sentir jeune, robuste, plein d'énergie et de valeur, et être accusé de lâcheté pour avoir remporté sur lui-même la victoire la plus difficile ; perdre, par scrupule de conscience et par magnanimité, tout ce qu'il avait de plus cher au monde, sa réputation et ses espérances pour l'avenir de sa sœur chérie, c'était un horrible supplice.

Oh ! s'il lui eût été permis de défier Giuseppe, et de courir ensuite demander raison de l'injure sanglante qu'il venait de recevoir de Peroncelli ! avec quelle ardeur il aurait pris les armes, lors même qu'il eût été sûr de perdre la vie en vengeance son honneur offensé ! Mais les mêmes lois divines qui l'avaient retenu jusque alors étaient toujours là, inflexibles dans leur douceur ; et il pleurait comme une jeune fille, le pauvre Tebaldo, il pleurait de ne pouvoir répandre que des larmes au lieu de sang.

« O ma Clarita chérie, s'écriait-il dans son désespoir, j'ai juré à notre mère mourante de te servir de père ; et loin de contribuer à ton bonheur, c'est moi-même qui y mets obstacle. Sans moi, sans la fatalité qui me poursuit, tu serais devenue l'heureuse femme de Francisco, de ce bon jeune homme dont les principes vertueux et les aimables qualités convenaient si bien à ton caractère doux et modeste, de ce jeune homme que dans ta

candeur angélique tu aimais déjà sans doute, et auquel il te faut renoncer pour toujours. »

Mais pendant qu'il se désolait de la sorte, une noble pensée traversa son esprit, la joie brilla à travers ses larmes comme un rayon de soleil après l'orage ; il venait de trouver un moyen légitime de rétablir sa réputation, et de réparer le tort involontaire qu'il avait fait à Clarita. Cette pensée, dont il remercia le Ciel, la regardant comme une inspiration divine, elle fut un baume à ses blessures, une boisson rafraîchissante à son âme altérée ; elle sécha ses larmes, colora son front, fit circuler plus rapidement le sang dans ses veines ; il l'accueillit avec cette confiance de la jeunesse qui doute rarement du succès, ou, pour mieux dire, avec cette foi vive qui transporte les montagnes.

Il s'agissait en effet pour lui de se faire une réputation de bravoure établie sur de si solides fondements, que nul homme ne pût désormais s'empêcher de la croire bien méritée ; il embrassera donc la carrière des armes, comme éminemment propre à lui fournir les moyens de déployer sa valeur. Il se fera soldat, car il a passé l'âge où il aurait pu être admis dans une école militaire ; et d'ailleurs, son ambition n'est pas de parvenir, mais de se distinguer le plus tôt possible aux yeux de tous. Il faut du courage et de la constance, le courage et la constance ne lui manqueront point ; il faut encore des occasions favorables ; mais le Ciel lui-même prendra soin de lui en fournir, car c'est en Dieu surtout qu'il place sa confiance, et cette confiance ne sera point trompée.

Un léger coup frappé à la porte de sa chambre le tira de ses rêveries.

« Puis-je entrer ? » demanda une voix douce et pure.

Le jeune homme ouvrit à Clarita, qui arrivait calme et souriante.

« Que je suis contente de vous voir enfin entièrement rétabli ! dit-elle en remarquant la teinte vermeille qui colorait alors les joues de Tebaldo ; nous allons reprendre nos études, nos promenades du soir ; vous ne sauriez croire combien ces occupations ont pour moi de charme. Passons ainsi notre vie entière, Tebaldo. Pourquoi vouliez-vous me marier si tôt, m'éloigner de vous, que j'aime tant ? Ne sommes-nous pas heureux ensemble ? Il est si doux de se comprendre, de s'exciter à la vertu, de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme ! Puisque les Peroncelli renoncent à moi, je ne veux plus entendre parler de mariage. Est-ce donc une chose nécessaire de me marier ? Combien de vierges chrétiennes renoncent au mariage par amour de Dieu ! Ne puis-je vivre auprès de vous comme Annunciata auprès de

notre père ? et lorsque vous prendrez une femme, eh bien ! ce sera une amie de plus pour moi, elle m'aimera, car je l'aimerai la première, je soignerai vos enfants, et je serai très-heureuse ainsi.

— Ma bonne Clarita, dit Tebaldo en la baisant au front, ne formons plus de doux projets, Dieu seul dispose de notre destinée ; prie-le pour moi, et pour toi aussi, pauvre jeune fille ; prie et espère, quelque chose qui arrive. »

Et de peur de laisser échapper son secret, il sortit aussitôt.

Pendant quinze jours encore le jeune homme réfléchit aux moyens d'exécuter le dessein qu'il avait conçu. Avec sa prudence ordinaire, il pesa mûrement toutes les chances de réussite, bien résolu à n'en négliger aucune, et agissant d'après cette sage maxime : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. » Il écrivit à la baronne et à l'abbé Duhamel, leur racontant avec franchise tout ce qui lui était arrivé depuis son retour en Corse. Leur réponse ne se fit pas attendre ; elle contenait de sages avis, d'utiles enseignements, et plusieurs lettres de recommandation pour différents officiers de l'armée d'Afrique.

Pendant ces deux semaines, Tebaldo se montra plus respectueux encore pour sa vieille grand'mère, et plus tendre pour Clarita ; il évita soigneusement toute querelle avec Annunciata, et ne retourna plus dans le maquis, de peur d'y faire quelque rencontre désagréable.

La veille du jour fixé pour son départ, il dit un long et triste adieu au tombeau de sa famille, demanda la bénédiction de M^{me} Loncini dans un moment où il se trouvait seul avec elle, embrassa sa sœur et sa tante, et, levé le lendemain avant le jour, il se fit suivre par un paysan chargé de ramener son cheval, et alla rejoindre la grande route d'Ajaccio pour attendre le passage de la diligence.

Clarita, de retour de la messe, voulut se mettre à l'ouvrage ; elle aperçut sur sa table un billet à son adresse qu'elle ouvrit sans hésiter, car l'écriture lui en était bien connue ; il contenait ces mots :

« Le bonheur n'est sans doute pas de ce
« monde, ou peut-être devons-nous l'acheter
« par de grands sacrifices. Je croyais le trouver
« dans ma famille, près de toi, ma douce Clarita ;
« mais, comme on me l'a répété si souvent,
« j'avais oublié mon pays. Pour pouvoir
« demeurer ici, il fallait ou devenir coupable,

« ou y vivre déshonoré ; l'un et l'autre me sont
« impossibles. Dis à Annunciata qu'elle ne me
« reverra que lorsque j'aurai prouvé que l'héritage
« des Loncini m'a été dévolu tout entier,
« et que leur antique bravoure n'a pas dégénéré
« dans ma personne. Je la supplie de veiller sur
« toi, ma bien-aimée, comme une mère sur sa
« fille, et de continuer à prendre soin des affaires
« de notre maison avec ce dévouement et
« cette merveilleuse aptitude dont elle nous a
« donné tant de preuves. Quant à toi, ma sœur
« chérie, continue à soigner notre grand'mère,
« accomplis ta noble tâche, et, si mon départ
« te fait verser quelques larmes, console-toi
« aux pieds de la madone ; il ne peut exister
« de douleur bien amère pour une âme aussi
« pieuse, aussi résignée que la tienne. Un jour
« viendra, j'aime à le croire, où nous aurons
« sujet de nous réjouir l'un et l'autre des résultats
« de notre séparation momentanée ; mais si
« le sort trompait mon espoir, si nous n'étions
« pas destinés à nous revoir ici-bas, il est un
« lieu de délices qui doit nous réunir à jamais :
« nous nous retrouverions dans le ciel. »



TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

CONTRASTES

L'espoir de Loncini en suivant la route d'Ajaccio était de trouver dans cette ville quelque bâtiment qui le transportât directement en Afrique ; peut-être aussi n'était-il pas fâché d'éviter Bastia et les réflexions de M. Cafarelli.

Tebaldo passa deux jours dans le chef-lieu de la Corse, qui ne contient guère que huit mille âmes de population, et qui ne présente aucunes ressources commerciales.

Il visita le musée, la maison où naquit l'empereur, les belles cultures de la pépinière ; il admira l'élégance et la régularité toute moderne de la ville, ses rues droites et bien alignées, ses édifices de bon goût, et surtout le golfe magnifique au bord duquel elle est assise. Mais quoique la position de la rade au revers de l'île sur la route d'Afrique lui ait permis maintes fois d'offrir un abri précieux aux bâtiments qui naviguaient entre la France et l'Algérie, Tebaldo ne trouva pas tout de suite ce qu'il était venu chercher, et force lui fut de s'embarquer sur le bateau à vapeur qui fait le service entre Ajaccio et Marseille, pour se rendre ensuite à Alger.

Loncini avait appris par le journal de Bastia que le commandant Belmont, le père du petit Georges qu'il avait sauvé en le retirant de la mer, était devenu lieutenant-colonel du 49^e de ligne, qui se trouvait alors en Algérie ; cette circonstance déterminait le choix du jeune homme ; il ne douta pas des dispositions bienveillantes de M. de Belmont à son égard, et son espérance ne fut point trompée.

Le nouveau lieutenant-colonel, s'estimant très-heureux de pouvoir devenir utile au sauveur de son fils, ne négligea aucune occasion de lui témoigner sa reconnaissance. D'ailleurs Tebaldo, qui avait apporté des lettres pour différents personnages, se recommandait suffisamment par lui-même ; il était brave, intelligent, plein d'ardeur et de bonne volonté,

beaucoup plus instruit que la plupart des soldats et des sous-officiers ; il réunissait enfin toutes les chances possibles de succès et d'avancement.

A peine eut-il revêtu l'uniforme, qu'il se sentit un goût décidé pour sa nouvelle carrière ; mais elle ne lui fit pas perdre de vue ses principes religieux, et il ne négligea jamais de remplir tous les devoirs qu'ils lui imposaient, s'efforçant de les accomplir sans ostentation comme sans respect humain.

La première fois que ses camarades le virent s'agenouiller pour faire ses prières du matin et du soir, plusieurs plaisanteries inconvenantes vinrent l'assaillir ; mais sa piété avait triomphé de trop grands périls pour être vaincue par de sottes railleries ; il n'y répondit que par un sourire un peu dédaigneux, assurant qu'il saurait se montrer aussi fidèle à ses devoirs sur le champ de bataille qu'il voulait l'être à Dieu dans toutes les actions de sa vie ; et véritablement il tint parole. Du reste, sa bravoure, son humeur serviable, son exactitude, ne tardèrent pas à lui attirer l'amitié de ses camarades, ainsi que l'estime et l'affection de ses chefs.

Pendant ce temps la triste Clarita pleurait le départ de ce frère chéri. La vie lui paraissait monotone et désenchantée maintenant qu'il n'était plus là pour en charmer les loisirs : encore si elle eût été rassurée sur le sort de Tebaldo ! Mais le secret qu'il avait gardé sur ses projets était plus effrayant que n'en eût été la révélation.

Elle se perdait en conjectures, ne devinant ni les desseins ni les espérances de son frère, et cette incertitude la remplissait de terreur. Avec quelle impatience elle soupirait après une autre lettre de lui ! Cette lettre arriva enfin, pleine de tendresse et de bons conseils, mais sans beaucoup d'explications sur le parti qu'il avait embrassé, ni sur ce qu'il comptait faire dans l'avenir.

Dans le même temps de nouveaux chagrins vinrent accabler la pauvre fille ; la grand'mère s'éteignit de vieillesse en bénissant sa chère Clarita ; M^{me} Loncini mourut presque subitement, sans maladie, sans secousse, comme une lampe dont l'huile est entièrement consumée. Lorsque la pauvre enfant eut fermé les yeux de sa bisaïeule, qu'elle l'eut couchée avec toutes les cérémonies d'usage dans le tombeau de ses pères, il lui sembla qu'il ne lui restait plus rien à faire ici-bas, abandonnée qu'elle était de son frère et de son fiancé ; son isolement lui fit peur, car sa tante n'était pas pour elle une compagne.

D'un côté, Annunciata inspirait à sa nièce plus de crainte que de confiance, plus de respect que d'amour, quoiqu'elle lui portât un attachement bien réel ; de l'autre, le chagrin courbait sous son poids de plomb ce front altier : déchue dans ses espérances les plus chères, tremblant de voir s'éteindre d'un jour à l'autre le nom de sa famille humiliée, étrangère à l'esprit de piété, et par conséquent sans résignation, sans force surnaturelle pour supporter sa douleur, cette femme, si énergique d'ailleurs, l'exhalait en plaintes, en murmures, en paroles outrageantes contre le neveu qu'elle aimait encore. Clarita souffrait beaucoup de ces injustes discours ; plusieurs fois, d'une voix timide, elle essaya de prendre le parti de son frère ; mais l'humeur d'Annunciata s'irritait de la moindre contrariété, son regard terrible lançait des éclairs, et ses imprécations n'en devenaient que plus véhémentes encore.

La jeune fille se résigna donc à souffrir en silence cette affliction d'un autre genre, elle n'en chercha le soulagement qu'au pied des autels en récitant pour ce frère bien-aimé mille fois plus de prières qu'Annunciata ne vomissait d'injures. Les larmes de Clarita ne coulèrent cependant pas sans consolation ; Dieu permit que la paix et l'espoir rentrassent dans son âme. Elle consacra plus de temps à ses exercices de piété, elle se créa des occupations pour remplir le vide que M^{me} Loncini et Tebaldo laissaient dans son existence. Elle trouva des distractions dans les études dont son frère lui avait donné l'idée, redoubla de soins auprès de la vieille Cati, et recouvra bientôt dans cette vie d'innocence et de bonnes œuvres, sinon le bonheur, du moins ce calme paisible, cette sécurité de l'âme qui l'avaient fuie un instant.

En proie à une sombre mélancolie, Annunciata voyait sa beauté s'effacer rapidement ; un cercle bleuâtre cernait ses yeux de feu, ses joues étaient amaigries, et sa chevelure d'ébène se nuançait de nombreux filets d'argent ; l'énergie même de son caractère paraissait l'abandonner peu à peu, elle laissait sa vieille servante s'arroger une espèce d'autorité dans le ménage, et les troupeaux de ses bergers brouter impunément les arbres de l'enclos ; un dessein secret semblait occuper exclusivement sa pensée. Résolue d'accomplir son vœu à la madone, elle partit donc en pèlerinage pour Bastelica, comme elle l'avait promis, meurtrissant ses pieds nus au milieu des pierres et des ronces du chemin. Cette âme égarée ne savait pas que c'est avec foi et charité qu'il faut accomplir les exercices de dévotion, si nous voulons qu'ils nous deviennent salutaires, et que Dieu, qui donne sa

grâce aux humbles, rejette les vœux des superbes. Les pieds ensanglantés d'Annunciata furent plus tôt guéris que son cœur.

La douce Clarita s'inquiétait du changement survenu dans la personne de sa tante ; surmontant sa timidité naturelle, elle employa tout ce qu'elle avait d'esprit et de gentillesse pour distraire et consoler celle qui souffrait ainsi d'un mal inconnu, essayant de faire naître dans son cœur quelques salutaires inspirations de piété et d'amour.

Cependant les lettres de Tebaldo apportaient de temps à autre un peu de joie dans ce triste intérieur. Il ne parlait ni d'avancement ni de succès ; mais on pouvait aisément comprendre qu'il était content de son sort, et, sans fixer de terme à son retour, il laissait espérer que son absence ne serait pas aussi longue qu'il l'avait craint à son départ.

Tout à coup un événement des plus graves vint jeter la consternation dans la famille des Fabiano, et faire quelque diversion à la monotone existence de la maison Loncini. Giuseppe fut trouvé mort dans le maquis, la poitrine percée d'une balle, et les cuisses fracassées dans une chute qu'il avait dû faire sans doute en cherchant à échapper à son meurtrier.

D'après le rapport des médecins, le malheureux avait dû survivre deux ou trois jours à ses blessures ; une trace sanglante annonçait qu'il s'était traîné près d'un quart de lieue pour tâcher de regagner sa demeure. La justice et les parents de la victime tirent beaucoup de perquisitions, mais l'assassin demeura inconnu. On accusa de ce crime le bandit Burcica, l'affidé des Loncini mais aucune preuve ne vint à l'appui de ce soupçon, et d'ailleurs le bandit ne se laissa point saisir, et déjoua, comme auparavant, les embûches des gendarmes et des voltigeurs.

Lorsque Annunciata apprit cette nouvelle, une joie d'hyène éclata d'abord sur son visage coloré d'une rougeur subite ; mais, reprenant presque aussitôt sa pâleur ordinaire, elle s'écria en frémissant :

« Ce n'est pas de la main d'un étranger qu'aurait dû mourir le meurtrier de mon frère. »

Depuis ce tragique événement, l'humeur de l'altière créature devint plus sombre et plus farouche, sa santé s'altéra toujours davantage ; elle ne sortait guère de la maison et même de sa chambre, à moins que ce ne fût pour porter au mucchio la provision de poudre de Burcica, et quelquefois aussi du pain et des vêtements ; on eût dit même que depuis la mort de Giuseppe Fabiano elle redoublait pour le bandit d'exactitude et de générosité.

Clarita n'accompagnait jamais sa tante dans ses excursions à la Croix-Rouge ; quelque bonne et charitable que la jeune fille fût d'ailleurs, cet homme lui inspirait une répugnance instinctive dont elle avait peine à se défendre ; mais tous les indigents du village avaient part aux secours et à la bienveillance de Clarita, il y avait toujours pour eux au logis de la polenta ou des châtaignes qu'elle se plaisait à leur distribuer de ses propres mains ; elle essaya aussi de rassembler quelques petites filles pauvres pour leur apprendre le catéchisme et la couture. Ce n'était pas une chose aisée que d'appriivoiser ces petites sauvages habituées dès l'enfance à vagabonder tout le jour sans frein et presque sans vêtement ; mais Dieu bénit la bonne intention et les efforts de Clarita, et deux ou trois de ces petites devinrent dans la suite de vertueuses mères de famille et d'habiles ouvrières.

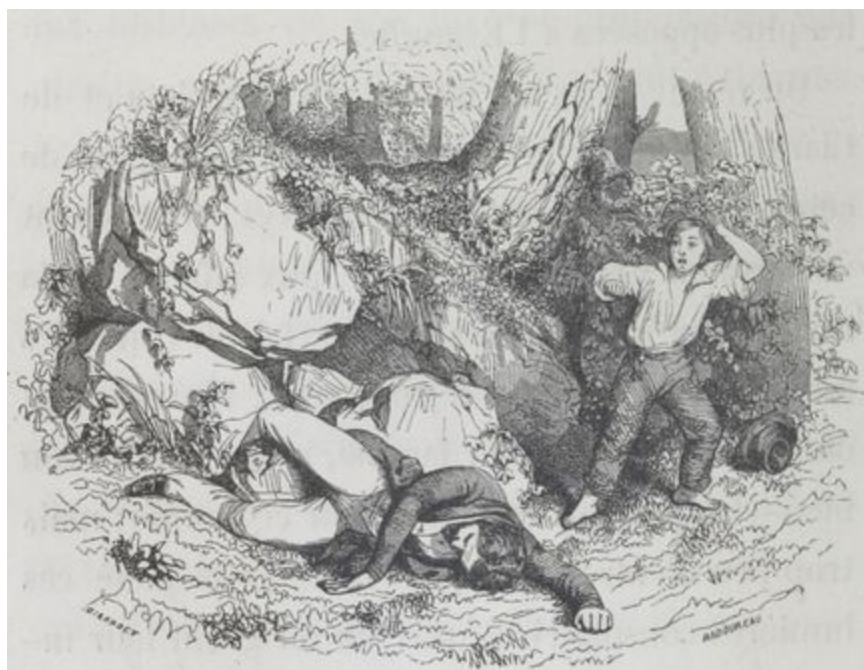
Sur ces entrefaites, Francisco, de retour à Vescovato, apprit avec douleur la rupture du mariage projeté ; il traita de calomnie les propos injurieux tenus contre celui qu'il appelait son frère, et supplia M. Peroncelli de renouer cette affaire, s'il était possible. Le vieillard, convaincu qu'il avait été trompé par de faux rapports, céda enfin aux instances de son fils, et plus encore aux adroites incitations de sa femme, qui, charmée de tout ce qu'elle avait entendu dire des vertus de Clarita, désirait vivement en faire sa bru ; mais Annunciata rejeta avec dédain toutes les ouvertures qui lui furent faites à ce sujet.

« Ma nièce n'est point une marchandise qu'on rejette et qu'on reprenne à volonté, » répondit-elle fièrement à l'émissaire des Peroncelli ; « tout est fini entre eux et nous. »

La jeune fille elle-même déclara ne pas vouloir disposer de sa personne pendant l'absence de Tebaldo ; d'ailleurs la santé de sa tante lui donnait de trop vives inquiétudes pour qu'elle pût s'arrêter à d'autres pensées : Annunciata languissait comme un palmier desséché par le vent du désert ; le dépit et le remords peut-être minaient sourdement cette beauté si fière. Clarita, en lui prodiguant les soins les plus tendres, s'efforçait de lui inspirer un peu de ces sentiments de résignation qui la rendaient elle-même si calme, si heureuse pour ainsi dire, dans son existence solitaire ; mais le cœur de la tante demeurait insensible aux douces insinuations comme aux exemples de sa jeune compagne ; c'est que l'orgueil et la haine sont, de toutes les passions, les plus opposées à l'Évangile.

Du reste, le genre de vie d'Annunciata et de Clarita ne différait en rien extérieurement de celui des autres femmes de leur pays : toutes sont vouées

aux soins domestiques, aux affaires de la maison, et ignorent les plaisirs frivoles que les mondains goûtent sur le continent ; toutes vivent dans l'intérieur de leur famille, concourant à son bien-être par leur travail et leur économie ; mais trop peu d'entre elles puisent dans la piété ces lumières consolatrices qui, en dirigeant leur intention vers le ciel, pourraient rendre si méritoire aux yeux de Dieu et si utile au progrès de l'adoucissement des mœurs cette vie d'abnégation et de retraite. Il n'en était pas ainsi de Clarita ; non-seulement elle remplissait avec exactitude tous les devoirs extérieurs de la religion, mais surtout elle se pénétrait de cet esprit de douceur et de charité, d'humilité et de résignation à la volonté de Dieu qui sont l'essence du christianisme : aussi trouvait-elle dans la pratique des devoirs qu'il impose un charme surnaturel qui la rendait forte contre les tentations et les périls, qui même lui faisait goûter dans ce monde un peu de ce bonheur qu'elle n'espérait plus que dans le ciel.



CHAPITRE II

LES FUNÉRAILLES

Trois ans après le départ de Tebaldo, un soir que le libeccio, soufflant avec furie, abattait dans les villes les toits des maisons et déracinait dans les bois les chênes antiques, Clarita, assise au milieu de ses femmes, filait à la clarté d'une lampe la laine destinée à tisser une jupe pour la vieille Cati. Annunciata, affaissée sur elle-même, à demi étendue dans le grand fauteuil que son aïeule occupait naguère, demeurait plongée dans une sombre mélancolie. Ce n'était plus cette beauté altière, au regard de flamme, à la taille svelte et majestueuse, mais une femme usée par un chagrin dévorant bien plus que par l'âge et la maladie ; ses traits, qu'une horrible maigreur faisait paraître plus prononcés encore, se dessinaient en silhouette sur le mur peint à fresque¹⁰ ses regards se reportaient vaguement des portraits des Loncini suspendus devant elle à ceux de Sampietro ⁴¹ et de Paoli ⁴², ornement habituel des habitations corses.

« Mon Dieu, comme ce vent siffle d'une manière lugubre ! dit Clarita péniblement impressionnée : oh ! que la mer doit être mauvaise par un temps pareil, et que je plains ces pauvres matelots en butte à la tempête, et leurs femmes et leurs sœurs, qui vivent dans l'appréhension des dangers qu'ils courent, et qui ne peuvent rien pour les secourir ! »

lit la jeune fille soupira, car elle pensait à Tebaldo. « Qui sait s'il est à l'abri de tout péril ! » se disait-elle.

« Écoutez, s'écria la vieille servante, ne dirait-on pas des gémissements humains autour du logis ? Ce sont les plaintes des âmes du Purgatoire ; car on assure que par un temps pareil elles reviennent demander des prières aux parents et aux amis qu'elles ont laissés dans ce monde.

— Ne croyez point pareille chose, ma bonne, répondit Clarita avec simplicité ; quoique rien ne soit impossible à Dieu, il ne permet pas que les âmes des morts viennent troubler le repos des vivants ; Tebaldo m'a répété

maintes fois que toutes ces croyances ne sont que des superstitions dont nous devons nous affranchir.

— Bon Dieu, Mademoiselle ! n'avez-vous point vu remuer le portrait de votre père ? »

Toutes les servantes et Clarita elle-même se serrèrent l'une contre l'autre par un mouvement involontaire.

« Le vent qui vient de la porte a agité le cadre, sans doute, dit celle-ci ; mais prions, ma bonne, prions à la fois pour les vivants et pour les morts. »

Elle se mit à genoux et récita à haute voix les litanies de la sainte Vierge ; Annunciata et les servantes répondaient : Ora pro nobis.

Dans ce moment, une rafale de ce vent impétueux poussa jusqu'au milieu de la chambre les cendres brûlantes du foyer, et un violent coup de marteau ébranla la porte.

Toutes les femmes tressaillirent.

« Ouvrez, par pitié ! cria une voix plaintive.

— C'est un être qui souffre, dit Clarita, nous ne lui refuserons point l'hospitalité.

— Certainement non, répondit Annunciata en se relevant aussitôt. Suivez-moi, Lucia, » dit-elle à la vieille servante.

Celle-ci prit la lampe accrochée au mur, qui vacilla et s'éteignit dans ses mains tremblantes. Pendant qu'elle s'occupait à la rallumer, Annunciata courut seule vers la porte, et tirant le verrou :

« Soyez le bienvenu, qui que vous soyez, dit-elle, et apprenez-nous ce que vous venez faire ici.

— Y mourir ! répondit une voix étouffée, qui fit frissonner la pauvre fille. Celui qui frappe de l'épée périra par l'épée ; il en est de même des autres armes apparemment. »

Clarita, qui apportait elle-même la lumière, jeta un cri de terreur en reconnaissant Burcica, faible et tout couvert de sang.

« Mon Dieu ! que vous est-il arrivé ? lui demanda-t-elle.

— J'ai reçu une balle dans la poitrine, répondit celui-ci.

— Ma nièce, aidez-moi à transporter notre ami dans la chambre des étrangers, s'écria Annunciata, aussi pâle que le blessé, mais paraissant avoir recouvré subitement toute l'énergie de son caractère ; Cati, passe devant avec la lumière ; et toi, Lucia, cours mettre des draps blancs dans le lit.

— Ce n'est pas la peine, murmura Burcica. Il y a quinze ans que je couche sur la terre nue, j'y serais bien mort tout de même ; mais il aurait

fallu quitter la vie comme un chien, sans confesseurs, sans sacrements, être mangé par les vautours, peut-être, au lieu de reposer en terre sainte ; je n'ai pas voulu, et comme j'étais trop loin de mon village, j'ai pensé à vous, signora Annunciata.

— Et vous avez bien fait, Burcica ; mais vous ne mourrez point ; je vais envoyer chercher le chirurgien, et moi-même je m'entends à soigner les plaies. »

Le bandit secoua la tête.

« J'ai mon affaire, vous dis, — je, je ne m'y trompe pas... Vite le curé du village.

— Courez le chercher en toute hâte, dit Clarita à Cati, la plus jeune, la plus alerte de ses servantes ; et surtout ayez soin de ne parler qu'à lui seul. »

Pendant ce temps Burcica reposait sur la molle couchette son corps endolori.

« Laissez-moi entr'ouvrir votre veste et visiter la blessure, dit Annunciata.

— Non, répondit-il ; je veux conserver toutes mes forces pour parler au curé ; après nous verrons... Donnez-moi à boire, s'il vous plaît, je souffre horriblement. »

Clarita courut chercher un verre d'eau et de vin, il le vida d'un trait.

« Depuis quand êtes-vous blessé ? demanda Annunciata.

— Que sais-je, moi ? il était midi peut-être ; mais il me semble qu'il y a un siècle de cela... Ces coquins de voltigeurs... S'il m'était donné de les rencontrer de nouveau !

— Ce sont eux qui vous ont atteint ?

— Est-ce que les gendarmes sont Corses, pour avoir le coup d'œil aussi juste ? Ils ont tiré à cent pas de distance, et ils n'ont pas manqué leur coup ; ce sont de fameux gaillards, allez.

— Et comment avez-vous fait pour ne pas tomber entre leurs mains ?

— La grotte des Fabiano était à dix pas de moi, répondit-il avec une volubilité fébrile, je m'y suis blotti ; ils ont passé vingt fois sur le rocher même qui me servait d'asile, sans se douter que je fusse si près d'eux ; j'entendais le bruit de leurs pas, leurs discours, leur respiration... Morbleu ! que je souffre !... Enfin il faut mourir ; c'est contrariant tout de même, j'avais formé d'autres projets ; quelques mois encore, et j'avais purgé ma contumace ; Giacomo m'avait promis sa fille, la petite Vanina, qui va avoir quinze ans, et qui est jolie comme un amour ; j'aurais vécu tranquille dans

mon village au milieu de ma famille ; j'aurais eu des enfants... Le curé ne vient point... Priez Dieu pour moi, signora ; vous êtes bien, ma foi, pour quelque chose dans l'affaire qui me pèse le plus sur la conscience.

— Le pauvre Burcica a le délire, dit Annunciata à sa nièce ; allez voir par la fenêtre de ma chambre si, à la lueur de la lanterne de Cati, vous ne voyez pas venir le curé. »

Avait-elle quelque chose à dire en particulier au moribond, ou craignait-elle quelque révélation indiscrete devant cette jeune fille ? Clarita ne se le demanda même point, et n'apercevant rien sur la place, elle se mit à prier Dieu d'avoir pitié de ce pauvre pécheur, et de lui laisser le temps de se repentir.

Le prêtre, qu'on avait été obligé d'aller chercher chez un autre malade, arriva en courant, et fut introduit dans la chambre du blessé. Annunciata en sortit alors : ses traits étaient contractés, et ses lèvres livides tremblaient convulsivement. Trouvant Clarita prosternée aux pieds de la madone, elle s'agenouilla auprès d'elle, et quelques pleurs, des larmes de repentir peut-être, glissèrent furtivement sur ses joues.

Le chirurgien du village vint à son tour ; mais il lui fallut attendre encore plus d'un quart d'heure avant que Burcica eût fini sa confession.

Enfin le curé vint ouvrir la porte de la chambre ; Annunciata entra la première ; le moribond lui adressa quelques mots à voix basse, qui parurent produire sur elle une impression. bien étrange, car elle chancela, et fut obligée de s'appuyer sur le bois de la couchette.

Le chirurgien se mit alors en devoir de visiter la blessure. La plaie était large et profonde ; mais pendant qu'il s'efforçait d'en extraire la balle, le patient jeta un cri de douleur, laissa retomber sa tête, et rendit l'âme.

« Tout est fini⁴⁵, dit le chirurgien en jetant le drap sur la tête du cadavre.

— Non pas, dit Annunciata en faisant effort. pour contenir son émotion. Cet homme fut un brave, Messieurs ; il a vécu et il est mort en brave ; que ses funérailles soient donc dignes de sa vie et de sa fin. Monsieur le curé, je compte sur votre ministère.

— Burcica est mort en chrétien, il sera enterré en chrétien, dit le prêtre.

— Ce n'est point assez, reprit-elle, rassemblez tout votre clergé, déployez toutes les pompes de la religion, la croix d'argent et les grandes sonneries, comme pour mon propre frère ; n'épargnez aucune dépense, je me charge de tout.

— Ma fille, si vous aviez de l'affection pour cet homme, priez Dieu pour le repos de son âme, c'est le plus grand service que vous puissiez lui rendre ; du reste, il sera fait selon votre désir. »

Le jour commençait à poindre, le chirurgien se retira, et le prêtre, s'agenouillant près du cadavre, récita l'office des morts. Clarita vint se joindre à lui. Quant à Annunciata, d'autres soins l'occupaient exclusivement. Elle éteignit le feu du foyer et ferma soigneusement les portes et les fenêtres ⁴⁴ ; puis elle fit partir des exprès pour Corsico, afin de prévenir les parents et les amis de Burcica, et de les convier à la cérémonie funèbre. Le corps du bandit, lavé et revêtu du costume des pénitents bleus, confrérie dont il avait fait partie jadis, fut ensuite placé au milieu de la chambre sur une table recouverte d'un drap noir. Quelques femmes du village reçurent chacune une petite somme d'argent pour faire l'office de pleureuses. Elles commencèrent aussitôt leurs cris et leurs lamentations.

Clarita s'était retirée et priait en silence dans sa chambre ; mais Annunciata, après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour que rien ne manquât aux nouveaux hôtes qu'elle attendait, vint se placer au milieu des femmes, les excitant par ses propres larmes ; et se tournant vers le cadavre :

« Malheur, s'écriait-elle, à celui qui a tranché le fil de ta vie !

« Qu'il soit en horreur à Dieu et aux hommes !

« Qu'il périsse par la main d'un lâche, et que son sang ne soit point vengé ! »

Et les femmes redoublaient leurs cris en s'arrachant les cheveux.

Cependant les parents et amis de Burcica ne tardèrent pas à arriver les uns après les autres. Les gémissements et les imprécations redoublaient à chaque nouvelle visite ; mais ce fut bien pis encore lorsque la belle Vanina, la fiancée du bandit, entra dans la salle accompagnée de son père et de sa mère.

Annunciata, debout devant le cercueil, commença aussitôt la complainte funèbre ⁴⁵

« Pourquoi as-tu quitté la vie quand tu étais encore dans toute la force de l'âge ?

« La fiancée qu'on t'avait promise n'était-elle pas toute charmante ?

« Y a-t-il rien de comparable à l'éclat de ses yeux ?

« Elle t'aurait donné des enfants beaux comme elle et courageux comme toi.

« Pourquoi as-tu quitté cette terre, ô Burcica ?

« L'homme fort s'est confié dans sa force, il s'est relâché un instant de sa prudence, et ses ennemis sont accourus.

« Ils l'ont percé d'une balle, mais sans s'approcher de lui, car ils n'auraient osé le regarder en face.

« Ils l'ont tué, et la terre a tressailli de sa chute.

« Les échos des montagnes en ont retenti.

« Le libeccio en a gémi dans la sombre vallée.

« Périssent de male mort tous ceux qui ont contribué à la sienne !

« Que la terre boive leur sang !

« Que les vautours se rassasient de leurs cadavres !

« Mais toi, ô Burcica, repose en terre sainte ;

« Dors en paix dans la tombe que vont te creuser tes amis ;

« Et que le Christ reçoive ton âme ! »

En finissant cette improvisation, Annunciata se laissa retomber à genoux.

La mère de Vanina exhala aussi ses regrets, tout en faisant l'éloge pompeux de celui qu'elle avait été sur le point de nommer son gendre.

Les prêtres arrivèrent ensuite, et tous les assistants s'approchèrent du mort, le baisèrent sur la bouche ; puis le cortège l'accompagna à l'église et au cimetière, où les mêmes scènes de cris et de gémissements se renouvelèrent encore.

Clarita seule n'avait pris aucune part à toutes ces démonstrations outrées qui répugnaient à sa douceur et à la simplicité de son caractère. Elle ne comprenait point que des cris de vengeance se mêlassent à des cérémonies chrétiennes ; mais à genoux au pied de la croix, elle disait :

« Mon Dieu, qui êtes mort pour le salut des hommes, ayez pitié de cette pauvre âme, faites couler sur elle l'abondance de vos miséricordes, et recevez-la dans, vos tabernacles éternels ! touchez aussi de votre grâce tous ceux qu'égare encore une haine coupable, et faites fleurir parmi nous la justice et la charité. »

Et comme Clarita priait encore, Annunciata rentra chez elle ; pâle et échevelée ; l'énergie qui l'avait soutenue en présence de tant de témoins l'abandonna dès qu'elle se trouva seule, et elle tomba presque sans connaissance dans les bras de sa nièce.



CHAPITRE III

INCIDENTS DE GUERRE

En même temps que Burcica tombait sous les balles des voltigeurs corses, une scène plus dramatique encore se passait dans les champs de l'Algérie.

Un convoi escorté de trente hommes seulement avait été dirigé vers le blockhaus de Mercd. Le commandant de cette petite troupe, vieil officier du 49^e, marchait avec une sécurité parfaite au milieu de ce terrain raviné ; près de lui un jeune sergent-major, robuste, infatigable, et décoré de la croix des braves que lui avaient méritée de nombreux exploits, semblait avoir conçu plus de défiance. Il prêtait l'oreille au moindre bruit, et son œil perçant plongeait de temps à autre dans les profondeurs d'une gorge étroite qui paraissait lui porter ombrage.

Tout à coup une forme blanche se dessina à travers le feuillage d'un jujubier, et disparut presque aussitôt.

« Lieutenant, l'ennemi est là, s'écria le jeune homme en étendant la main vers le défilé.

— Vous êtes fou, Loncini, répondit le chef ; les Arabes ne seraient pas assez hardis pour nous attaquer presque aux portes de Bouffarick. »

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'une balle vint en sifflant se loger dans sa poitrine ; le malheureux officier chancela et tomba mort.

Loncini, se trouvant de droit commandant de la troupe, fit aussitôt former les voitures en carré, et se plaça avec ses hommes au milieu de ces fortifications improvisées.

A peine avait-il fini ces arrangements que les Arabes débouchèrent en grand nombre par la gorge qui excitait depuis longtemps ses soupçons.

Ils attaquèrent le convoi avec une ardeur incroyable ; mais le petit détachement, encouragé par l'exemple et les exhortations du jeune sergent-major, opposa une résistance opiniâtre. A l'abri derrière leurs voitures, les Français ne se découvraient que pour faire pleuvoir les balles sur leurs

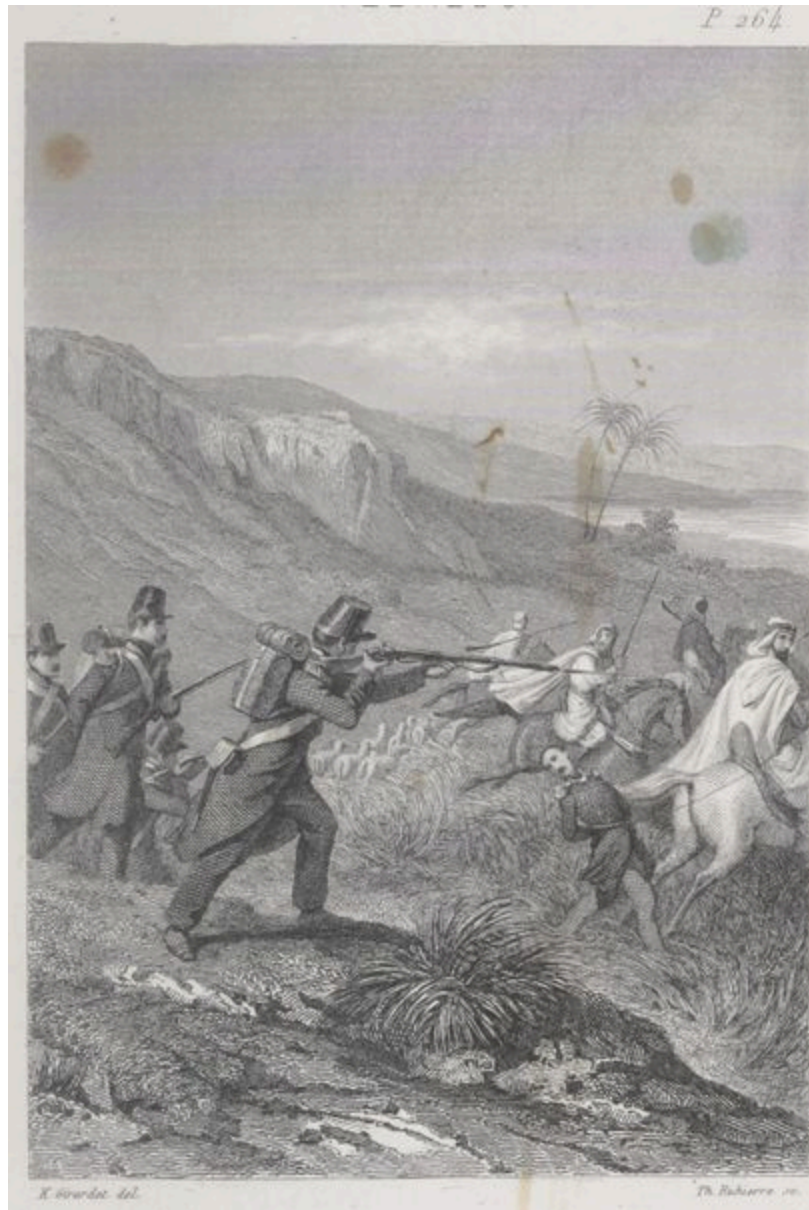
adversaires et se retirer aussitôt. Tebaldo tirait sans relâche, et la justesse de son coup d'œil était telle, que chacun de ses coups donnait la mort.

Cependant les Arabes, dont le nombre augmentait sans cesse, auraient triomphé de la valeur de cette poignée d'hommes, si la garnison de Bouffarick, avertie par la fusillade, ne fût accourue au secours du détachement. A cette vue, les ennemis s'enfuirent de toutes parts, et le convoi put continuer sa route.

Mais ce jour devait être marqué par un événement plus mémorable encore dans la vie de Tebaldo. A peine avait-il marché pendant une heure, que, parvenu sur une hauteur, il aperçoit une quarantaine de Bédouins assis au bord d'une source, se reposant des fatigues du jour. Quelques chevaux et un grand nombre de bestiaux, pris sur une tribu alliée des Français, paissaient en liberté à côté d'eux. Bien n'était plus facile que d'éviter leur rencontre ; car ils ne paraissaient nullement disposés à l'attaque, et le vallon dans lequel ils se trouvaient était hors de la route que devait suivre le convoi. Mais au milieu de tous ces hommes revêtus de leur long bournou blanc, un autre homme, portant l'uniforme d'officier français, était debout, attaché à un arbre, commençant à subir sans doute les horreurs d'une affreuse captivité.

Ému de pitié, et ne consultant que sa valeur, Tebaldo divise en deux sa petite troupe, en laisse une partie à la garde des fourgons, et fond avec l'autre sur les Arabes, surpris de sa hardiesse. Rassurés en distinguant le petit nombre de leurs agresseurs, ceux-ci courent aux armes et se défendent quelque temps ; mais ils sont chargés avec tant d'ardeur, et ils éprouvent dès l'abord de si grandes pertes, qu'ils ne pensent bientôt plus qu'à chercher leur salut dans la fuite. Un d'eux saute à cheval après avoir débarrassé vivement le captif des liens qui le retenaient contre l'arbre, et, à l'aide d'une longue corde, il l'entraîne après lui de toute la vitesse de son coursier. C'en était fait du malheureux officier si, plus rapide que la pensée, Tebaldo n'eût couché en joue l'Arabe fugitif, et tiré avec une précision si admirable, malgré l'énorme distance qui les séparait qu'il l'étendit sur la poussière, sans toucher ni le cheval ni le prisonnier.

Il tira avec une précision si admirable qu'il l'étendit sur la poussière sans loucher le cheval ni le prisonnier.



Cependant tout ce qui restait des Arabes s'était dispersé dans la campagne ; Loncini ne jugea pas prudent de les poursuivre ; il rassembla sa petite troupe, et courut lui-même à l'officier qu'il avait sauvé, et qui, trop épuisé pour pouvoir rejoindre ses libérateurs, demeurait couché sur la terre près du cadavre sanglant du Bédouin.

« Vous êtes libre, capitaine, » dit Tebaldo pendant que ses soldats s'emparaient du bétail abandonné par l'ennemi.

L'officier ne répondit pas, car il avait perdu connaissance ; le jeune homme, s'approchant davantage, lui souleva la tête ; mais à peine eut-il jeté un regard sur ce visage souillé de sang et de poussière, qu'un cri de surprise s'échappa de sa poitrine.

« Mon Dieu ! soyez à jamais béni de m'avoir donné l'occasion d'exercer la seule vengeance digne d'un chrétien ! » murmura-t-il éperdu, palpitant d'une joie ineffable.

Et avec une force surhumaine il chargea sur ses épaules le corps tout meurtri de Pasquale Fabiano.

Dès que la troupe victorieuse eut atteint le blockhaus de Mered, le jeune sergent-major, après avoir reçu les félicitations de ses chefs, se rendit sous la tente où reposait l'ennemi de sa famille, dont on avait soigneusement pansé les blessures.

« Comment vous trouvez-vous, capitaine ? » lui demanda-t-il en corse, avec une émotion impossible à décrire ; car, depuis que l'officier avait été déposé sur une des voitures du convoi, Tebaldo, qui lui fut désigné comme son libérateur, après lui avoir donné les soins les plus intelligents, avait défendu qu'on lui adressât la parole.

« Hé quoi ! dit Fabiano en se relevant sur sa couche, mon sauveur est donc aussi mon compatriote ?

— Puis-je ajouter votre ami ? demanda le jeune homme

— En douteriez-vous ? s'écria le capitaine en lui tendant la main.

— Vous ne savez pas encore mon nom, reprit le sergent-major.

— Dites-le-moi, pour que j'apprenne à mes enfants à le bénir ; car sans vous ils seraient orphelins, et ma pauvre Tecla languirait sous ses vêtements de deuil.

— Je suis Tebaldo Loncini, » s'écria le jeune homme sans pouvoir retenir des larmes de bonheur.

Il se fit un moment de silence. La surprise, l'admiration, la honte peut-être, rendaient l'officier incapable de prononcer une seule parole.

« Vous êtes le plus généreux des hommes ! » s'écria-t-il enfin.



CHAPITRE IV

DÉNOUEMENT

Par une belle matinée de printemps, Annunciata, appuyée sur le bras de sa nièce, revenait de l'église, marchant avec peine, car elle relevait d'une maladie longue et dangereuse.

« Ma bonne tante, lui disait Clarita, que je suis aise de vous voir rétablie, et surtout plus calme et plus heureuse que cet hiver ! N'est-ce pas qu'il est bon de se confier en Dieu et de se résigner à sa sainte volonté ? N'est-ce pas qu'il est plus doux de verser des larmes d'amour au pied de la croix que de nourrir la haine dans son cœur ?

— Enfant, répondit Annunciata, toutes ces pensées de religion me sont venues trop tard ; il y a des fautes sans remède.

— Ne dites pas cela, ma bonne tante : hélas ! n'avons-nous pas tous offensé le Seigneur ? Mais il est si bon, qu'il nous pardonne dès que nous avons le regret de nos péchés ; j'ai lu dans mes livres que le repentir est frère de l'innocence.

— Comme mon neveu tarde à nous écrire ! dit Annunciata. S'il lui arrivait malheur, j'en mourrais de chagrin, car c'est moi qui en serais cause.

— Non, non, soyez tranquille ; j'ai au fond du cœur une joie qui m'annonce que nous recevrons bientôt de bonnes nouvelles de lui....

— Pourquoi reste-t-il si longtemps sans nous en donner ? Quand je pense que le dernier rejeton des Loncini est aujourd'hui simple soldat, et exposé à toutes les chances de la guerre, et tout cela par ma faute !.... »

Dans ce moment des pas de chevaux se firent entendre au bout de la rue ; les deux femmes tournèrent la tête.

« Dieu ! c'est lui ! c'est Loncini ! » s'écrièrent-elles.

Le jeune homme était dans leurs bras, revêtu de son brillant uniforme de sous-lieutenant ; car il venait d'obtenir ce grade, et la croix d'honneur étincelait sur sa poitrine.

« Que vois-je ! dit Annunciata, après les premiers embrassements, vous êtes officier, vous êtes décoré, et vous ne nous l'avez pas écrit !

— Ma chère tante, répondit le jeune homme, vous aviez soupçonné mon courage : j'avais juré de ne retourner près de vous qu'après avoir fait mes preuves de bravoure ; j'ai tenu parole. »

Des larmes de joie et d'orgueil inondaient le visage de sa tante. Clarita serrait Tebaldo contre son cœur. Une foule de personnes attirées par la curiosité s'étaient rassemblées autour d'eux.

« Rentrons chez nous, dit le jeune officier, car je m'aperçois que nous nous donnons en spectacle.

— Mon neveu, dit Annunciata, si j'avais été prévenue à temps de votre retour, j'aurais rassemblé tous nos amis, afin que la réception fut digne de vous. »

Comme elle achevait ces paroles, une jeune femme suivie d'un petit garçon, et portant entre ses bras un autre enfant à la mamelle, sort en courant de la maison des Fabiano, perce la foule, et vient tomber aux pieds du jeune homme.

« C'est donc vous, le sauveur de Pasquale ! s'écrie-t-elle avec transport ; vous, que nous redoutions comme son ennemi, et qui avez défendu ses jours au péril de votre vie ! »

Et elle baisait en pleurant de joie les mains de l'officier, qui faisait de vains efforts pour se soustraire à ces témoignages de reconnaissance.

« Vive Tebaldo Loncini ! cria de sa fenêtre une femme vieille et infirme en agitant en l'air un papier déployé. C'était la lettre du capitaine Pasquale Fabiano que Tecla venait de recevoir à l'instant même. Vive Tebaldo Loncini ! il a sauvé mon fils.

— Vivent les Loncini ! » répéta la foule entière, qui se grossissait de minute en minute des partisans des deux maisons.

« Mes amis, vous voulez donc me faire mourir de bonheur ! » dit Tebaldo au comble de l'émotion.

Et après avoir remercié ses compatriotes du geste et de la voix, et relevé la jeune femme de Fabiano que Clarita embrassa tendrement, l'heureuse famille put enfin regagner sa demeure.

Le soir même de cette scène attendrissante, Tebaldo, assis entre sa tante et sa sœur, racontait en détail tous les événements de sa carrière militaire depuis l'instant de son départ, les contrariétés des premiers jours, la bienveillance des officiers auxquels il avait été recommandé, et celle

toujours croissante du colonel de Belmont, qui était devenu pour lui comme un second père ; la protection divine, enfin, qui ne l'avait pas abandonné un seul instant, lui aplanissant tous les obstacles pour le mettre à même d'atteindre le but désiré , faisant naître sous ses pas les occasions favorables, et le soutenant au milieu des fatigues et des périls.

Les deux femmes l'écoutaient avec délice, attachant sur le beau jeune homme, dont l'uniforme relevait encore la mâle physionomie, des regards pleins d'une vive tendresse.

« Ma douce Clarita, dit Tebaldo en terminant, Dieu m'est témoin que c'est surtout la crainte de te nuire par cette réputation de lâcheté, que je ne méritais cependant point, plutôt encore que pour ma propre gloire, que j'ai embrassé la carrière des armes. Dieu a béni mon intention ; mais toi, ma sœur, ne récompenseras-tu pas aussi le dévouement de ton frère en lui accordant la grâce d'un homme digne de toute ton affection, et qui ne prit aucune part au refus insultant qui décida de mon sort ? J'ai rencontré, à mon passage à Bastia, celui que je nommai ton fiancé, et qui brûle du désir de porter un plus doux titre.

— Mon frère, dit Clarita, aujourd'hui plus que jamais c'est à vous qu'il appartient de choisir mon mari ; car vous avez acquis des droits éternels à ma reconnaissance, et je serai toujours heureuse de vous complaire.

— J'avais compté sur une pareille réponse, reprit Tebaldo ; et comme je n'ai que fort peu de temps à passer près de vous, je vais prévenir M. Peroncelli pour que la cérémonie nuptiale ait lieu dans quinze jours au plus tard. »

Clarita passa ces deux semaines dans un recueillement plus grand encore, priant Dieu de bénir l'union que son frère lui faisait contracter, tandis qu'Annunciata, reprenant toute son activité première, s'occupait des préparatifs de la noce.

Depuis longtemps tout le linge qui devait faire partie du trousseau de Clarita, filé par les plus habiles ouvrières du village, était soigneusement renfermé dans les grandes armoires en chêne. Les marchands de Bastia fournirent les tissus nouveaux.

Le matin du jour fortuné, Francisco Peroncelli, son père, sa mère et leurs nombreux parents, arrivèrent à Piovola, et se présentèrent aussitôt à la porte du manoir de Loncini, où la fiancée, le front orné de la couronne nuptiale, belle de pudeur et d'innocence, vint les recevoir accompagnée de son frère

et de sa tante. Tous les amis, tous les alliés de la famille Loncini étaient aussi rassemblés vêtus de leurs habits de fête.

Les deux cortèges accompagnèrent ainsi les futurs époux ; mais comme ils sortaient de la maison, ils furent rejoints par une troisième troupe, à la tête de laquelle marchait la signora Tecla Fabiano en personne, suivie de tous les siens, qui avaient voulu cimenter, par cette démonstration publique, leur réconciliation avec les Loncini. Ceux-ci se montrèrent très-reconnaissants de cette démarche.

Les partisans des deux familles se composant à peu près de tous les habitants de Piovela, le mariage de Clarita devint ainsi une véritable réjouissance publique. Tous ces hommes, divisés depuis tant de siècles, s'embrassèrent fraternellement ; on eût dit que cette douce Clarita, qui marchait appuyée sur le bras de Tebaldo, entourée de ses voiles transparents, les yeux élevés vers le ciel, était pour tous un gage de paix et de bonheur.

Le cortège s'avancait silencieux, car la joie des Corses est grave et recueillie. On se rendit d'abord à l'hôtel de ville, et de là à l'église, qui était illuminée et décorée de guirlandes de fleurs.

Le curé bénit les deux époux et les unit devant Dieu, puis tous les assistants retournèrent chez la mariée au bruit d'une fusillade étourdissante, seul divertissement des noces corses. Pendant le trajet, une troupe de jeunes filles jetaient des grains de froment devant les époux en signe de prospérité et d'abondance ; d'autres leur offraient des fleurs et du miel, présages d'une douce vie ; toutes leur souhaitaient bonne chance et des enfants mâles ⁴⁶.

De retour à la maison, Francisco et Clarita, ainsi que leurs plus proches parents, et les vieillards, prirent place devant une immense table chargée de fruits et de pâtisseries de toute espèce ; le surplus des assistants resta debout, et lorsque les premiers eurent fini de manger, ceux-ci s'approchèrent à leur tour.

Le lendemain, chacun des convives envoya à la mariée un grand gâteau au bruccio ou à la marmelade ; il en arriva ainsi plus de deux cents, que la jeune femme distribua elle-même, avec les restes du festin, aux pauvres de Piovela, afin que tous eussent leur part des réjouissances de son mariage.

Francisco, qui savait combien Clarita était attachée au pays qui l'avait vue naître, avait obtenu de son père la permission d'habiter avec elle, au moins quelque temps encore, la maison des Loncini.

Le seul chagrin qui troubla le bonheur de ces deux époux fut le prochain départ de Tebaldo ; mais celui-ci leur promit de venir passer avec eux le semestre suivant, assurance qui adoucit la douleur de la séparation.

Au moment de se mettre en route, le jeune officier, après avoir embrassé sa sœur et son beau-frère, cherchait Annunciata pour lui faire ses adieux, lorsqu'il la vit arriver à lui en costume de voyage.

« Mon neveu, dit-elle, nous allons partir ensemble. »

Le jeune homme demeura stupéfait, Francisco et Clarita se récrièrent.

« En quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire, ma bonne tante ? disait la jeune femme en levant vers Annunciata ses yeux baignés de larmes. Pourquoi abandonner celle qui veut toujours être pour vous une fille tendre et dévouée ? Pourquoi quitter votre pays et le tombeau de vos ancêtres ? »

Annunciata soupira douloureusement en portant ses regards sur les portraits suspendus au mur, déposa un baiser sur le front de Clarita, et, essuyant quelques pleurs qui coulaient malgré elle le long de ses joues amaigries :

« Écoutez-moi sans m'interrompre, dit-elle d'un ton solennel. Il y aura bientôt deux ans qu'un chrétien expira dans le maquis, sans secours et sans confession. Le meurtrier de cet homme n'avait été qu'un instrument passif ; une femme avait dirigé son bras, marquant, pour ainsi dire, sur le corps de la victime la place où elle devait être frappée. Ruses, mensonges, conseils perfides, démarches imprudentes, rien n'avait coûté à cette femme pour accomplir sa vengeance ; mais à peine eut-elle atteint ce but de sa vie entière, que, loin de jouir de la volupté qu'elle s'était promise, le remords entra dans son âme et en fit sa proie : la rongant peu à peu comme le ver ronge le fruit, en commençant par le cœur, il la déchira de ses ongles de fer, il ne laissa d'elle qu'un squelette vivant. La victime dont je vous parle fut Giuseppe Fabiano ; l'assassin, c'est moi... Depuis ce jour fatal, j'ai languï sans goûter aucun plaisir, pas même celui de la vengeance ; car à peine eut-elle été consommée, que je la trouvai mesquine et incomplète, puisqu'un étranger en avait été l'instrument : c'était là surtout mon plus grand regret. Une chose apporta néanmoins quelque consolation à mes angoisses ; j'avais longtemps admiré la douceur et la piété de Clarita, tout en les considérant comme un résultat de la faiblesse de caractère de cette naïve enfant. Pendant la longue maladie qui me conduisit aux portes du tombeau, la voix de cette chère petite fit entendre à mon oreille des paroles et des exhortations qui retentirent jusqu'à mon cœur. Il me sembla qu'un voile

épais se détachait de mes yeux, et que je voyais les choses sous un aspect tout nouveau. Les charmes d'une piété sincère me firent comprendre toute l'horreur de ma faute. La générosité de Tebaldo et ses heureux résultats m'en ont donné le repentir.

— Eh bien, ma chère tante, nous la pleurerons ensemble, dit Clarita. qui n'avait pu écouler sans frémir la révélation d'Annunciata.

— Enfant, dit celle-ci d'un ton plein à la fois de dédain et de tendresse, crois-tu que vivre doucement auprès de vous, au milieu des joies de votre heureux ménage, dans un pays où tous, sans exception, portent maintenant aux nues le nom de ma famille, soit une pénitence digne d'Annunciata et du Dieu qui l'appelle à lui ?... Non, non, à toi l'innocence et le bonheur, douce et pure Clarita ! à moi le repentir et les austérités du cloître !...

— Ma bonne tante, je vous en conjure, réfléchissez encore, s'écria la jeune femme toute en pleurs.

— Où voulez-vous que je vous conduise ? demanda Tebaldo en baisant la main d'Annunciata ; car il connaissait trop bien l'inflexibilité de son caractère pour croire qu'elle pût changer quelque chose à sa résolution.

— Au couvent des dames capucines, à Marseille, répondit-elle.... Partons. »

Le lendemain, M^{lle} Loncini, assise sur le pont du bateau à vapeur, voyait fuir devant elle les rivages de cette patrie bien-aimée qu'elle quittait pour la première et la dernière fois ; elle la couva du regard jusqu'à ce que l'île tout entière ne parut plus que comme un point blanchâtre au milieu de la vaste mer. Au moment où il allait devenir tout à fait imperceptible, Annunciata se releva par un brusque mouvement, tendit les bras à cette terre qui lui échappait avec une promptitude désespérante, et s'écria en versant des larmes :

« Adieu, patrie de mes ancêtres, berceau de mon enfance ! adieu, tombeau de ma famille !... adieu tout ce que j'aime !... adieu pour jamais !... »

Vingt-quatre heures plus tard, les grilles du couvent des capucines se refermaient sur elle pour toujours.

Tebaldo continua sa route vers Paris, où son régiment était alors en garnison. C'est là que nous eûmes le plaisir de le revoir, la baronne et moi. C'était un brave officier, un jeune homme accompli. Il nous raconta lui-même tous les détails que je viens de vous rapporter. Nous l'écoutâmes avec le plus vif intérêt, et lorsqu'il eut fini, nous bénîmes tous ensemble le

Seigneur, qui n'éprouve le juste que pour le rendre plus méritant, et qui souvent récompense dès ce monde les vertus qu'il couronne d'une gloire éternelle dans une vie meilleure.



NOTES

NOTE 1. — PAGE 7.

Vendetta, vengeance. On appelle vendetta transversale, celle qu'on fait tomber sur un parent plus ou moins éloigné de l'auteur de l'offense.

NOTE 2. — PAGE 9.

La modestie de la baronne D***, qui vivra longtemps encore, je l'espère, pour l'édification de ceux qui ont le bonheur de la connaître, m'oblige à taire son nom.

NOTE 3. — PAGE 11.

Les femmes corses qui ont perdu leur mari portent le deuil jusqu'à la mort, moins qu'elles ne passent à de secondes nocces ; j'ai vu des veuves se refuser même à assister au tirage d'une loterie au profit des pauvres, pour ne pas manquer aux convenances de leur pays en se montrant dans une nombreuse réunion.

NOTE 4. — PAGE 14,

Sirocco, vent du sud-est ; c'est le simoun des Arabes, un peu rafraîchi cependant en passant sur la Méditerranée.

NOTE 5. — PAGE 16.

Ce chemin est une partie de la route qui doit faire un jour le tour de l'île.

NOTE 6. — PAGE 16.

Lamento, complainte corse.

NOTE 7. — PAGE 29.

Piovela, village corse.

NOTE 8. — PAGE 29.

Maquis, du mot italien *macchia*, bois. Ce sont des forêts d'arbustes de quatre à huit pieds de hauteur, qui couvrent une grande partie de l'île.

NOTE 9. — PAGE 30.

Les voltigeurs corses furent créés en 1820 pour suppléer à l'insuffisance de la gendarmerie, qui, bien que plus nombreuse dans l'île que dans aucun autre département de France, se trouvait inhabile à poursuivre les bandits au milieu des maquis et des montagnes. Le corps des voltigeurs, qui forme un bataillon de quatre cents hommes, est recruté parmi les Corses seulement ; il se compose de tireurs adroits, de hardis montagnards, que l'appât d'une solde élevée et trop souvent le désir d'une vengeance personnelle poussent dans cette carrière.

NOTE 10. — PAGE 30.

Furiani, village à deux lieues environ de Bastia, fortifié par Paoli dans la guerre de l'indépendance, et où ce général remporta deux victoires sur les Génois.

NOTE 11 — PAGE 36.

La Balagne, partie de l'arrondissement de Calvi, renommée pour la beauté de ses oliviers.

NOTE 12. — PAGE 36.

Le Nebbio, canton de la Corse.

NOTE 13. — PAGE 48.

Pelone, sorte de paletot de drap corse avec un capuchon.

NOTE 14. — PAGE 48.

Le bonnet pointu (baretta pinsuta) devient plus rare de jour en jour ; il n'est plus guère porté que par quelques montagnards.

NOTE 15. — PAGE 50.

D'au delà des monts, c'est-à-dire de la côte opposée.

NOTE 16. — PAGE 50.

Les Corses des montagnes n'aiment pas les habitants de Bastia, qu'ils ne nomment point Basteses du nom ordinaire, mais Bastiaccios, la terminaison en accio se prenant dans un sens de mépris.

NOTE 17. — PAGE 50.

Ballata, dans le langage du pays.

NOTE 18. — PAGE 54.

La polenta se fait avec de la farine de châtaignes qu'on délaie dans de l'eau bouillante, et qu'on mange en guise de pain.

NOTE 19. — PAGE 56.

Le mezzaro est le voile que portent les dames ; il ressemble à la mantille des Espagnoles. Les femmes du peuple se contentent de relever sur leur tête une jupe faite exprès pour cet usage, qu'on nomme faletta ; elles s'en servent surtout pour aller à l'église.

NOTE 20. — PAGE 62.

Les dames de Bastia font venir leurs modes de Paris, et ne sortent jamais sans être parées.

NOTE 21. — PAGE 65

Les chevaux corses paissent en liberté dans la campagne.

NOTE 22. — PAGE 83.

La guerre de l'indépendance est celle que soutinrent les Corses, d'abord pour secouer le joug odieux des Génois, et ensuite avant de se soumettre à la France. Hyacinthe Paoli, et après lui Pasquale Paoli, son fils, en furent les héros.

NOTE 23. — PAGE 86.

Les pins-parasols, nommés ainsi à cause de leur forme, sont ceux qui produisent la pomme de pin dont on mange les amandes.

NOTE 24. — PAGE 104.

Libeccio, vent du nord-ouest ; c'est le mistral de la Provence, mais il y souffle avec moins de violence qu'en Corse.

NOTE 25. — PAGE 412.

Pins-laryx, autrement nommés pins maritimes.

NOTE 26. — PAGE 121.

A cause des difficultés du transport et des dépenses énormes qu'entraînerait l'exploitation ; ces arbres seraient cependant très-propres aux constructions navales.

NOTE 27. — PAGE 134.

Donner le rimbecco, c'est reprocher à un Corse de ne pas s'être vengé.

NOTE 28. — PAGE 143.

Cette anecdote est bien véritable, quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître.

NOTE 29. — PAGE 145.

Dans plusieurs cantons de la Corse, les passants jettent une pierre ou un rameau d'arbre sur le lieu où un homme a péri de mort violente. On appelle toutes ces offrandes accumulées (l'amas) *Je mucchio* d'un tel.

NOTE 30. PAGE 145.

Le baron Théodore de Neuhoff, né à Metz en 1690, aventurier qui se fit proclamer roi de Corse en promettant aux insulaires de les délivrer de l'oppression génoise. Il se composa une garde, fit battre monnaie, et s'empara de Porto-Vecchio ; mais, repoussé ensuite par les Génois, et sachant que ses nouveaux sujets l'accusaient de les avoir trompés par de fausses promesses, il s'embarqua pour aller quêter des secours dans les différentes cours de l'Europe. Toutes ses tentatives pour reprendre possession de son royaume étant demeurées infructueuses, il alla en Angleterre, où il se flattait de provoquer un armement en sa faveur ; mais il y fut mis en prison pour dettes, comme cela lui était déjà arrivé en Hollande ; il n'en sortit cette fois qu'au bout de sept ans, et vécut ensuite d'une souscription qu'on ouvrit en sa faveur. Il mourut en 1755.

NOTE 31. — PAGE 147.

Le Niolo, canton de la Corse.

NOTE 32. — PAGE 156.

Le mauvais œil (la *nocciatura*), fascination involontaire qu'on dit s'exercer par les yeux.

NOTE 33. — PAGE 158.

Raviole, ragoût italien qui se fait avec de la pâte et du coulis.

NOTE 34. — PAGE 158.

Le broccio est un excellent fromage de lait de chèvre ou de brebis ; il porte à peu près le même nom en provençal, et en français celui de recuite ; on n'en fait que dans le Midi.

NOTE 35. — PAGE 159.

Les caporali, espèce de noblesse secondaire qui devait son origine aux luttes des communes contre l'ancienne aristocratie de l'île.

NOTE 36. — PAGE 184.

Ce bateau à vapeur opère son voyage de circumnavigation tous les quinze jours environ. La compagnie qui l'exploite, l'emploie momentanément à d'autres voyages lorsqu'elle y trouve plus de profit.

NOTE 37. — PAGE 185.

La marine della Padulella. On appelle marine une petite rade, ou une côte abordable près de tel ou tel endroit.

NOTE 38. — PAGE 186.

Un grand nombre de familles corses ont leur tombeau au milieu des champs, sur les bords de la mer ou sur les pentes des montagnes ; ces tombeaux renferment une chapelle et sont entourés d'ombrages et de fleurs.

NOTE 39. — PAGE 186.

L'usage du repas des funérailles est encore observé dans beaucoup de cantons de la Corse.

NOTE 40. — PAGE 248.

En Corse les appartements ne sont point tapissés ; mais les murs et les plafonds y sont peints à fresque avec plus ou moins de talent.

NOTE 41. — PAGE 248.

Sampietro, célèbre capitaine corse, né en 1501 de parents obscurs, devint commandant des troupes italiennes au service de France sous les règnes de François I^{er} et de Henri II. Il se distingua par sa bravoure et par sa haine contre les Génois, ses ennemis naturels, auxquels il fit éprouver de grandes pertes ; mais il déshonora ses lauriers par ses cruautés et surtout par le meurtre de sa femme, Vanina d'Ornano, héritière de la plus illustre et de la plus riche famille corse, qu'il étrangla de ses propres mains, parce qu'elle avait pris la route de Gênes pour implorer auprès du sénat la grâce de son mari. Sampietro, devenu odieux sur le continent, perdit son commandement ; il retourna en Corse, où, ayant promptement rassemblé ses compatriotes, il enleva aux Génois les principales places de l'île et s'y maintint pendant trois ans, régna en souverain. La république de Gênes, qui désespérait de le vaincre, le fit assassiner traîtreusement par Vitelli, son lieutenant, qu'elle avait gagné.

NOTE 42. — PAGE 248.

Pasquale Paoli, le héros de la Corse, né en 1726 au village de la Stretta, fut élevé à Naples, où il avait suivi son père. Admis à l'école militaire de cette ville, il y puisa une instruction forte. Plus tard il rejoignit en Corse son frère Clemente, et fut bientôt proclamé chef unique de l'île. Vainqueur de tous ses antagonistes, il battit les Génois en diverses rencontres et les força de se replier sur les places maritimes. Lorsque ceux-ci prirent le parti de céder à la France une souveraineté qui leur échappait, Paoli soutint encore longtemps cette lutte inégale. Déployant toute son énergie, il prit en peu de temps une supériorité marquée sur les troupes françaises, commandées par le marquis de Chauvelin ; mais le comte de Vaux, envoyé en Corse à la tête de vingt-deux mille hommes, soumit enfin cette île, et Paoli s'embarqua pour l'Angleterre. Rappelé dans sa patrie et présenté à Louis XVI, en 1789, il reçut le titre de lieutenant général et le commandement militaire de la

Corse, où il fut reçu avec enthousiasme par ses compatriotes. Effrayé ensuite des progrès de la révolution et déplorant la mort de Louis XVI, placé par la Convention sur une liste de généraux inculpés de trahison, il rassembla ses partisans et expulsa les Français de la Corse après y avoir appelé les Anglais ; mais joué par ceux-ci, et frustré de la vice-royauté, qui fut donnée à lord Minto, il retourna en Angleterre pour y porter ses plaintes, et mourut dans un village près de Londres, le 5 février 1807.

NOTE 43. — PAGE 255.

Le mot de mort est ordinairement accompagné de l'exclamation salute a noi (bonne santé à nous autres).

NOTE 44. — PAGE 255.

Usages corses.

NOTE 45. — PAGE 257.

Ballata ou ronceri, complainte improvisée. Il n'est pas rare de trouver en Corse des femmes qui improvisent des vers sans avoir même aucune notion de littérature ? on les nomme vocératrices.

NOTE 46. — PAGE 275.

Buona ventura e figli maschi ; c'est le souhait ordinaire qu'on fait aux mariés dans certaines parties de la Corse.

FIN

*Tebaldo, ou le Triomphe de la charité, histoire
corse par Mme la Ctesse de La Rochère. 2e
édition*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65122749>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr